

€

1473.aa.28

LA VIE
DE
MARIANNE.

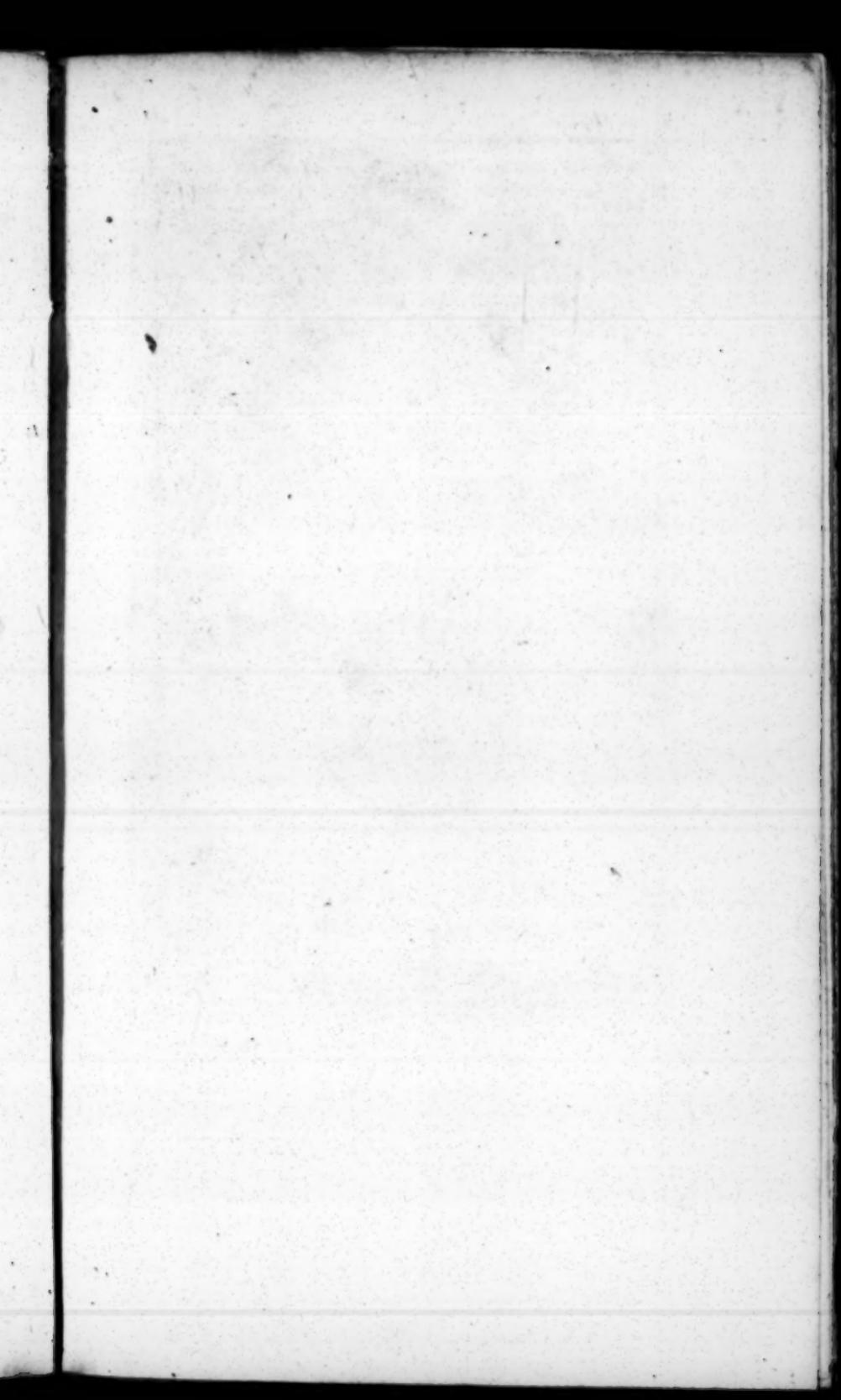
TOME QUATRIEME.

СИЛА

С

СИЛА

СИЛА





*Que faites vous donc
Madame ? levez vous !.*

LA VIE
DE
MARIANNE,
OU
LES AVENTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE ***.

PAR M. DE MARIVAUX.

TOME QUATRIEME.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXVIII.

THE CHIEF

V
de
ja
al
qu
de
je
ju
P

LA VIE
DE
MARIANNE,
OU
LES AVENTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE ***.

DIXIEME PARTIE.

Vous reçutes hier la neuvième Partie de mon histoire, & je vous envoie aujourd'hui la dixième : on ne fauroit guere aller plus vite. Je prévois, malgré cela, que vous ne me tiendrez pas grand compte de ma diligence, j'avoue moi-même que je n'ai pas le droit de la vanter. J'ai été jusqu'ici si paresseuse, qu'elle ne signifie pas encore que je me corrigé ; elle a plus

Tome IV.

A

l'air d'un caprice qui me prend, que d'une vertu que j'acquiers ; n'est-il pas vrai ? Je suis sûre que c'est votre pensée. Patience ; vous me faites une injustice, Madame, mais vous n'êtes pas encore obligée de le savoir ; c'est à moi dans la suite à vous l'apprendre, & à mériter que vous m'en fassiez réparation. Poursuivons : c'est toujours mon amie la Religieuse qui parle, & qui est revenue sur le soir dans ma chambre, où je l'attendais.

Vous vous ressouvenez bien, reprit-elle, que je suis chez Madame Durlan, qui me prodiguoit tout ce qui fert à l'entretien d'une fille ; de forte qu'il ne tint qu'à ma mere de m'aimer beaucoup, si, pour obtenir son amitié, je n'avois qu'à ne lui être point à charge, & qu'à lui laisser tout doucement oublier que j'étois sa fille.

Aussi l'oublia-t-elle si bien, qu'il y avoit quatre ans qu'il ne nous étoit venu de ses nouvelles, quand je perdis Madame Durlan, avec qui je n'avois vécu que cinq ou six ans, & je les passai d'une maniere si tranquille & si uniforme, que ce n'est pas la peine de m'y arrêter.

Je vous ai déjà dit qu'on m'appelloit la belle Tervire : car dans chaque petit canton de Province, il y a presque toujours quelque

personne de notre sexe qui est la beauté du pays, celle, pour ainsi dire, dont le pays se fait fort.

Or, c'étoit moi qui avois cette distinction-là, que je n'ai pas portée ailleurs, & qui alors m'attiroit quantité d'Amans campagnards, dont je ne me souciois guere, mais qui servoient à montrer que j'étois la belle par excellence, & c'étoit-là tout ce qui m'en plaisoit.

Non que j'en devinsse plus glorieuse avec mes compagnes; je n'étois pas de cette humeur-là. Elles ont pu souvent n'être pas contentes de ma figure, qui triomphoit de la leur; mais jamais elles n'ont eu à se plaindre de moi ni de mes façons: jamais ma vanité ne triomphoit d'elles: au contraire, j'ignorois autant que je pouvois les préférences qu'on me donnoit; je les écartois, je ne les voyois point, je passois pour ne les point voir; je souffrois même pour mes compagnes, qui les voyoient, quoique je fusse bien aise que les autres les vissent. C'est une puérilité dont je me souviens encore; mais comme il n'y avoit que moi qui le favoisois, que mes amies ne me croyoient pas instruite de mes avantages, cela les adoucissoit, c'étoit autant de rabattu sur leur mortifi-

cation , & nous n'en vivions pas plus mal ensemble.

Tout le monde m'aimoit , au reste. Elle est plus aimable qu'une autre , disoit-on , & il n'y a qu'elle qui ne s'en doute pas : on ne parloit que de cela à Madame Dursan ; par-tout où nous allions on ne l'entretenoit de moi que pour me louer , & on témoignoit que c'étoit de bonne foi , par l'accueil & par les caresses qu'on me faisoit.

Il est vrai que j'étois née douce , & qu'avec le caractere que j'avois , rien ne m'auroit plus inquiétée que de me sentir mal dans l'esprit de quelqu'un.

Madame Dursan , que j'aimois de tout mon cœur , & qui en étoit convaincue , recueilloit de son côté tout le bien qu'on lui disoit de moi : on concluoit qu'elle avoit raison de m'aimer , & elle ne le concluoit qu'en m'aimant tous les jours davantage.

Depuis que j'étois avec elle , je ne l'avois jamais vue qu'en parfaite santé ; mais comme elle étoit d'un âge très-avancé , insensiblement cette santé s'altéra. Madame Dursan , jusques-là si active , devint infirme & pensive ; elle se plaignit que sa vue baïssoit : d'autres accidens de la même nature survinrent. Nous ne sortions presque plus du

Château, c'étoit toujours de nouvelles indispositions ; & elle en eut une entr'autres, qui parut lui annoncer une fin si prochaine, qu'elle fit son testament sans me le dire.

J'étois alors dans ma chambre, où il n'y avoit qu'une heure que je m'étois retirée, pour me livrer à toute l'inquiétude & à toute l'agitation d'esprit que me causoit son état.

J'avois pris tant d'attachement pour elle, & je tenois si fort à la tendresse qu'elle avoit pour moi, que la tête me tournoit quand je pensois qu'elle pouvoit mourir.

Aussi depuis quelques jours étois-je moi-même extrêmement changée. De peur de l'effrayer cependant, je paroissois tranquille, & tâchois de montrer un peu de ma gaieté ordinaire.

Mais en pareil cas, on rit de si mauvaise grace, on imite si mal & si tristement ce qu'on ne sent point. Madame Durfan ne s'y trompoit pas, & sourioit tendrement en me regardant, comme pour me remercier de mes efforts.

Elle venoit donc d'écrire son testament quand je quittai ma chambre pour la rejoindre. J'avois pleuré, & il reste toujours quelque petite impression de cela sur le visage.

D'où viens-tu, ma niece, me dit-elle ? Tu as les yeux bien rouges. Je ne fais, lui répondis-je ; c'est peut-être de ce que je me suis assoupie un quart-d'heure. Non, tu n'as pas l'air d'avoir dormi, reprit-elle en secouant la tête, tu as pleuré.

Moi, ma tante ? & de quoi voulez-vous que je pleure ? m'écriai-je, avec cet air dégagé que j'affectois. De mon âge & de mes infirmités, me dit-elle, en souriant. Comment, de vos infirmités ? Pensez-vous qu'un petit dérangement de santé, qui se passerai, me fasse peur, avec le tempérament que vous avez ? lui répondis-je d'un ton qui alloit me trahir, si je ne m'étois pas arrêtée.

Je suis mieux aujourd'hui ; mais on n'est pas éternelle, mon enfant, & il y a long-temps que je vis, me dit-elle en cachetant un paquet.

A qui écrivez-vous donc, Madame ? lui dis-je sans répondre à sa réflexion. A personne, reprit-elle ; ce sont des mesures que je viens de prendre pour toi. Je n'ai plus de fils ; depuis près de vingt ans qu'on n'a entendu parler du mien, je le crois mort, & quand il vivroit, ce seroit la même chose pour moi : non que j'aie encore aucun ressentiment contre lui. S'il

vit, je prie Dieu de le bénir & de le rendre honnête homme ; mais ni l'honneur de la famille, ni la Religion, ni les bonnes mœurs qu'il a violées, ne me permettent pas de lui laisser mon bien.

Je voulus l'interrompre ici, pour essayer de l'attendrir sur ce malheureux fils, mais elle ne m'écouta point.

Tais-toi, me dit-elle ; mon parti est pris. Ce n'est pas par humeur que je suis inflexible. Il n'est pas question ici de bonté, mais d'une indulgence folle & criminelle, qui nuirait à l'ordre & à la justice humaine & divine. L'action de Durval fut affreuse ; le misérable ne respecta rien, & tu veux que je donne un exemple d'impunité, qui seroit peut-être funeste à ton fils même, si jamais tu en as un. Si le mien, comme a fait autrefois ton pere, qui fut traité avec trop de rigueur, s'étoit marié, je ne dis pas à une fille de condition, mais du moins de bonne famille, ou simplement de famille honnête, quoique pauvre, en vérité, je me serois rendue, je n'aurois pas regardé au bien, & je ne serois pas aujourd'hui à lui faire grace : mais épouser une fille de la lie du peuple, & d'une famille connue pour infâme parmi le peuple ! Je n'y saurois penser qu'avec

horreur. Revenons à ce que je disois.

Il ne me reste pour tout héritier que ton oncle Tervire, qui étoit déjà assez riche, & qui l'est de ton bien. Il a profité durement du malheur de ton pere, m'a-t-on dit ; il ne l'a jamais ni console ni secouru. Il se réjouiroit encore du malheur de mon fils & du sujet de mes larmes ; ainsi je ne veux point de lui. Il jouit d'ailleurs de l'héritage de tes peres, & n'en prend pas plus d'intérêt à ton sort. Je songe aussi que tu n'as pas grand secours à attendre de ta mere ; tu mérites une meilleure situation que celle où tu resterois, & ma succession servira du moins à faire la fortune d'une niece que j'aime, dont je vois bien que je suis aimée, qui craint de me perdre, qui me regrettera, j'en suis sûre, toute mon heritiere qu'elle sera, & que mon fils, qui peut n'être pas mort, ne trouvera pas sans pitié pour lui, dans la misere où il est peut-être, ta reconnaissance, qui est une ressource que je lui laisse. Voilà, ma fille, de quoi il est question dans la papier cacheté que tu vois : j'ai cru devoir me hâter de l'écrire, & je t'y donne tout ce que je possede.

Je ne lui répondis que par un torrent de larmes. Ce discours, qui m'offroit par-

tout l'image de sa mort , m'attendrit & m'effraya tant , qu'il me fut impossible de prononcer un mot ; il me sembla qu'elle alloit mourir , qu'elle me disoit un éternel adieu , & jamais sa vie ne m'avoit été si chere.

Elle comprit le sujet de mon faisissement & de mes pleurs. Je m'étois affise ; elle se leva pour s'approcher de moi , & me prenant la main : tu m'aimerois encore mieux que ma succession , n'est-il pas vrai , ma fille ? Mais ne t'allarme point , me dit-elle , ce n'est qu'une précaution que j'ai prise. Non , Madame , lui dis-je en faisant un effort , votre fils n'est pas mort , & vous le reverrez , je l'espere.

En cet instant , nous entendîmes quelque bruit dans la salle. C'étoient deux Dames d'un château voisin qui venoient voir Madame Dursan , & je me sauvai pour n'être point vue dans l'état où j'étois.

Il fallut cependant me montrer un quart-d'heure après. Elles venoient inviter Madame Dursan à une partie de pêche qui se faisoit le lendemain chez elles ; & comme elle s'en excusa sur ses indispositions , elles la prierent du moins de vouloir bien m'y envoyer , & tout de suite demanderent à me voir.

Madame Dursan, qui leur promit que j'irois à cette partie, me fit avertir, & je fus obligée de paroître.

Ces deux Dames, toutes deux encore jeunes, dont l'une étoit fille, & l'autre mariée, étoient aussi de toutes nos amies, celles avec qui je me plaisois le plus, & qui avoient le plus d'amitié pour moi; il y avoit dix ou douze jours que nous ne nous étions vues. Je vous ai dit que mes inquiétudes m'avoient beaucoup changée, & elles me trouverent si abattue, qu'elles crurent que j'avois été malade. Non, leur dis-je; tout ce que j'ai, c'est que depuis quelque temps je dors assez mal; mais cela reviendra. Là-dessus Madame Dursan me regarda d'un air attendri, & que j'entendis bien; c'est qu'elle s'attribuoit mon insomnie.

Ces Dames, me dit elle ensuite, souhaiteroient que nous allussions demain à une partie de pêche qui se fera chez elles, mais je suis trop incommodée pour sortir, & je n'y enverrai que toi, Tervire. Comme il vous plaira, lui répondis-je, bien résolue de prétexter quelque indisposition, plutôt que de la laisser seule toute la journée.

Aussi, le lendemain, avant que Madame Dursan fût éveillée, eus-je soin de leur

dépêcher un domestique , qui leur dit qu'une migraine violente qui m'étoit venue dès le matin , & qui me retenoit au lit , m'empêchoit de me rendre chez elles.

Madame Dursan , étonnée quelques heures après de voir rentrer chez elle une femme-de-chambre qu'elle avoit chargée de me suivre , apprit d'elle que je n'étois point partie , & fut en même-temps l'excuse que j'en avois donnée.

Cependant , je me levai pour aller chez elle , & j'étois à moitié de sa chambre quand je la rencontrais , qui , malgré la peine qu'elle avoit à marcher depuis quelque temps , & soutenue par un laquais , venoit voir elle-même en quel état j'étois.

Comment ! te voilà levée , me dit-elle en s'arrêtant dès qu'elle me vit ; & ta migraine ? Ce n'en étoit pas une , lui dis-je , je me suis trompée , ce n'étoit qu'un grand mal de tête qui est extrêmement diminué , & je suis bien fâchée de n'être pas arrivée plutôt pour vous le dire.

Va , reprit-elle , tu n'es qu'une friponne , & tu mériterois que je te fisse partir tout-à-l'heure : mais viens donc , puisque tu as voulu rester. Je vous assure que je serois partie , si je n'avois pas cru être malade , lui répondis-je d'un air ingénue. Et moi ,

me dit-elle , je t'assure que j'irai par-tout où l'on m'invitera , puisque tu n'es pas plus raisonnable. Hé mais , sans doute , vous irez par-tout , repris-je , j'y compte bien ; vous ne ferez pas toujours indisposée ; & en tenant de pareils discours , nous arrivâmes dans sa chambre.

Nombre de petites choses pareilles à celles que je vous dis-là , & dans lesquelles elle devinoit toujours mon intention , de quelque maniere que je m'y prisse , m'avoient tellement gagné son cœur , qu'elle m'aimoit autant que la plus tendre des mères aime sa fille.

Dans ces entrefaites , la plus ancienne des deux femmes-de-chambre qu'elle avoit , vieille fille , qui avoit toute sa confiance , & qui la servoit depuis vingt-cinq ans , tomba malade d'une fièvre aiguë , qui l'emporta en six jours de temps.

Madame Dursan en fut consternée. Il est vrai qu'à l'âge où elle étoit , il n'y a presque point de perte égale à celle-là.

C'est une amie d'une espece unique que la mort vous enleve en pareil cas , une amie de tous les instans , à qui vous ne vous donnez pas la peine de plaire , qui vous délassé de la fatigue d'avoir plu aux autres , qui n'est pour ainsi dire personne pour

pour vous , quoiqu'il n'y ait personne qui vous soit plus nécessaire , avec qui vous êtes aussi rebutante , aussi petite d'humeur & de caractere que vous avez quelquefois besoin de l'être , avec qui vos infirmités les plus humiliantes ne sont que des maux pour vous , & point une honte ; enfin , une amie qui n'en a pas même le nom , & que souvent vous n'apprenez que vous aimiez que lorsque vous ne l'avez plus , & que tout vous manque sans elle : & voilà le cas où se trouvoit Madame Dursan , qui avoit près de quatre-vingt ans.

Aussi , comme je vous l'ai dit , en tomba-t-elle dans une mélancolie qui redoubla mes frayeurs.

Il lui falloit cependant une autre feinme-de-chambre , & on lui en envoia plusieurs , dont elle ne s'accommoda point. Je lui en cherchai moi-même , & lui en présentai une ou deux , qui ne lui convinrent pas non plus.

Ce fut ainsi qu'elle passa près d'un mois , pendant lequel elle eut lieu , dans mille occasions , de se convaincre de ma tendresse & de mon zèle.

Dans cette occurrence , un jour qu'elle reposoit , & que je me promenois en lisant aux environs du Château , j'entendis du

bruit au bout de ~~la~~ grande allée qui lui servoit d'avenue , de sorte que je tournai de ce côté-là pour savoir de quoi il étoit question , & je vis que c'étoit le Garde de Madame Durlan avec un de ses gens , qui querelloient un jeune homme , & qui sembloient avoir envie de le maltrai ter , en tâchant de lui arracher un fusil qu'il tenoit.

Je me sentis un peu ému du ton brutal & menaçant dont ils lui parloient , aussi bien que de cette violence qu'ils vouloient lui faire , & je m'avançai le plus vite que je pus , en leur criant de s'arrêter.

Plus j'approchai d'eux , & plus leur action me déplut : c'est que j'en voyois mieux le jeune homme en question , qu'il étoit en effet difficile de regarder indifféremment , & dont l'air , la taille & la phisonomie me frapperent , malgré l'habit tout uni & presque usé dont il étoit vêtu.

Que faites-vous donc là , vous autres ? dis-je alors avec vivacité à ces brutaux quand je fus près d'eux. Nous arrêtons ce garçon-ci qui chasse sur les terres de Madame , qui a déja tué du gibier , & que nous voulons désarmer , me répondit le Garde avec toute la confiance d'un valet qui est chargé d'avoir droit de faire du mal.

Le jeune homme, qui avoit ôté son chapeau d'un air fort respectueux dès que je m'étois approchée, jettoit de temps en temps sur moi des regards & modestes & suppliants, pendant que l'autre parloit.

Laissez, laissez aller Monsieur, dis-je après au Garde, qui ne l'avoit appellé que ce garçon, & dont je fus bien aise de corriger l'incivilité; retirez-vous, ajoutai-je: il est sans doute étranger, & n'a pas su les endroits où il pouvoit chasser.

Je ne faisois que traverser pour aller ailleurs, Mademoiselle, me répondit-il alors en me saluant, & ils ont tort de croire que j'ai tiré sur la terre de leur Dame, & plus encore de vouloir désarmer un homme qu'ils ne connoissent point, qui, malgré l'état où ils le voient, n'est pas fait, je vous assure, pour être maltraité par des gens comme eux, & sur lequel ils ne se sont jettés que par surprise.

A ces mots, le Garde & son camarade insisterent pour me persuader qu'il ne méritoit point de grâce, & continuèrent de l'apostropher désagréablement; mais je leur imposai silence avec indignation.

En arrivant, je ne les avois trouvés que brutaux, & depuis qu'il avoit dit quelques paroles, je les trouvois insolens. Taisez-vous,

leur dis-je, vous parlez mal, éloignez-vous, mais ne vous en allez pas.

Et puis m'adressant à lui : Vous ont-ils ôté votre gibier, lui dis-je ? Non, Mademoiselle, me répondit-il, & je ne saurois trop vous remercier de la protection que vous avez la bonté de m'accorder dans cette occasion-ci. Il est vrai que je chasse, mais pour un motif qui vous paroîtra sans doute bien pardonnable ; c'est pour un Gentilhomme qui a beaucoup de parents dans la Noblesse de ce pays-ci, qui en est absent depuis long-tems, & qui y est arrivé d'avant-hier avec ma mere. En un mot, Mademoiselle, c'est pour mon pere. Je l'ai laissé malade, ou du moins très-indisposé dans le Village prochain, chez un paylan qui nous a retirés ; & comme vous jugez bien qu'il y vit assez mal, qu'il n'y peut trouver qu'une nourriture moins convenable qu'il ne faudroit, & qu'il n'est guere en état de faire beaucoup de dépense, je suis sorti tantôt pour aller vendre un petit bijou, que j'ai sur moi, dans la Ville, qui n'est plus qu'à une demi-lieue d'ici, & en sortant j'ai pris ce fusil dans l'intention de chasser en chemin, & de rapporter à mon pere quelque chose qu'il pût manger avec moins de dégoût que ce qu'on lui donne.

Vous voyez bien, Marianne, que voilà un discours assez humiliant à tenir. Cependant, dans tout ce qu'il me di-tlà, il n'y eut pas un ton qui n'excitât mes regards autant que ma sensibilité, & qui ne m'aïdât à distinguer l'homme d'avec sa mauvaise fortune : il n'y avoit rien de si opposé que sa figure & son indigence.

Je suis fâchée, lui dis-je, de n'être pas venue assez tôt pour vous épargner ce qui vient de se passer, & vous pouvez chasser ici en toute liberté ; j'aurai soin qu'on ne vous en empêche pas. Continuez, Monsieur ; la chasse est bonne sur ce terrain-ci, & vous n'irez pas loin sans trouver ce qu'il vous faut pour votre malade. Mais peut-on vous demander ce que c'est que ce bijou que vous avez dessein de vendre ?

Hélas ! Mademoiselle, reprit-il, c'est fort peu de chose ; il n'est question que d'une bagatelle de deux cents francs tout au plus, mais qui suffira pour donner à mon pere le tems d'attendre que ses affaires changent. La voici, ajouta-t-il en me la présentant.

Si vous voulez revenir demain matin, lui dis-je après l'avoir prise & regardée, peut-être vous en aurai-je défait ; je la proposerai du moins à la Dame du Château,

qui est ma tante. Elle est généreuse ; je lui dirai ce qui vous engage à la vendre ; elle en sera sans doute touchée, & j'espere qu'elle vous épargnera la peine d'aller la porter à la Ville, où je prévois que peu de gens en auront envie.

C'étoit en lui remettant la bague que je lui parlois ainsi ; mais il me pria de la garder.

Il n'est pas nécessaire que je la reprenne, Mademoiselle, puisque vous voulez bien tenter ce que vous dites, & que je reviendrai demain, me répondit-il : il est juste d'ailleurs que la Dame dont vous parlez, ait le tems de l'examiner ; ainsi, Mademoiselle, permettez que je vous la laisse.

La subite franchise de ce procédé me surprit un peu, me plut, & me fit rougir, je ne sais pourquoi. Cependant je refusai d'abord de me charger de cette bague, & le pressai de la reprendre. Non, Mademoiselle, me dit-il encore en me saluant pour me quitter ; il vaut mieux que vous l'ayez dès aujourd'hui, afin que vous puissiez la montrer ; & là-dessus il partit pour abréger la contestation.

Je m'arrêtai à le regarder pendant qu'il s'éloignoit, & je le regardois en le plai-

gnant, en lui voulant du bien, en aimant à le voir, en ne me croyant que généreuse.

Le Garde & son camarade étoient restés dans l'allée à trente ou quarante pas de nous, comme je leur avois ordonné, & je les rejoignis

Si vous trouviez aujourd'hui ou demain ce jeune homme chassant encore ici, leur dis-je, je vous défends, de la part de Madame Dursan, de l'inquiéte davantage : je vais avoir soin qu'elle vous le défende elle-même ; & puis je rentrai dans le Château l'esprit toujours plein de ce jeune homme & de sa décence, de ses airs respectueux & de ses graces, cette bague même qu'il ma'voit laissée, avoir part à mon attention ; elle m'occupoit, & n'étoit pas pour moi une chose indifférente.

J'allai chez Madame Dursan, qui étoit réveillée, & à qui je contai ma petite aventure, avec l'ordre que j'avois donné de sa part au Garde.

Elle ne manqua pas d'approuver tout ce que j'avois fait. Un jeune Chasseur de si bonne mine, (car je n'omis rien de ce qui pouvoit le rendre intéressant) ; un jeune homme si poli, si doux, si bien élevé, qui chassoit avec un zèle si édifiant

pour un pere malade , ne pouvoit que trouver grace auprès de Madame Dursan , qui avoit le cœur bon , & qui ne voyoit dans mon récit que sa justification ou son éloge.

Oui , ma fille , tu as raison , me dit-elle , j'aurois pensé comme toi si j'avois été à ta place , & ton action est très-louable : (pas si louable qu'elle se l'imaginoit , ni que je le croyois-moi-même ; ce n'étoit pas-là le mot qu'il eût fallu dire).

Quoi qu'il en soit , dans l'attendrissement où je la vis , j'augurai bien du succès de ma négociation au sujet de la bague dont je lui parlai , & que je lui monttais tout de suite , persuadée que je n'avois qu'à lui en dire le prix pour en avoir l'argent .

Mais je me trompois ; les mouvemens de ma tante & les miens n'étoient pas tout-à-fait les mêmes . Madame Dursan n'étoit que bonne & charitable ; cela laisse du sang-froid , & n'engage pas à acheter une bague dont on n'a que faire .

Tu n'y songes pas , me dit-elle ; pourquoi t'es tu chargée de ce bijou ? A quoi veux-tu que je l'emploie ? Je ne pourrois le prendre que pour toi , & je t'en ai donné de plus beaux (comme il étoit vrai) Non , ma fille , reprends-le , ajouta-t-elle tout de suite , en me le rendant d'un air triste :

ôte-le de ma vue ; il me rappelle une petite bague que j'ai eue autrefois , qui étoit , ce me semble , pareille à celle-ci , & que j'avois donnée à mon fils sur la fin de ses études.

A ce discours je remis promptement la bague dans le papier d'où je l'avois tirée , & l'assurai bien qu'elle ne la verroit plus.

Attends , reprit-elle , j'aime mieux que tu proposes demain à ton jeune homme de lui prêter quelqu'argent , qu'il te rendra , lui diras - tu , quand il aura vendu son bijou. Voilà dix écus pour lui ; qu'on te les rende ou non , je ne m'en soucie guere , & je les donne , quoiqu'il ne faille pas le lui dire.

Je m'en garderai bien , lui repartis-je en prenant cette somme , qui étoit bien au-dessous de la générosité que je me sentois , mais qui , avec quelqu'argent que je résolus d'y joindre , deviendroit un peu plus digne du service que j'avois envie de rendre ; car de l'argent j'en avois. Madame Dursan , qui dans les occasions , vouloit que je jouasse , ne m'en laissoit point manquer.

Tout mon embarras fut de savoir comment je ferois le lendemain pour offrir cette somme au jeune homme en question ,

sans qu'il en rougit, à cause de l'indigence des siens, ni qu'il pût entrevoir qu'on donnoit cet argent plus qu'on ne le prêtoit.

J'y rêvai donc avec attention; j'y rêvai le soir, j'y rêvai étant couchée, j'arrangeai ce que je lui dirois, & j'attendis le lendemain sans impatience, mais aussi sans cesser un instant de songer à ce lendemain.

Il arriva donc, & ma première idée en me réveillant, fut de penser qu'il étoit arrivé.

J'étois avec Madame Dursan sur la terrasse du jardin, & nous nous y entretenions toutes deux assises après le dîné, quand on vint me dire qu'un jeune étranger, qui étoit dans la salle, demandoit à me parler. C'est apparemment ton Chasseur d'hier, me dit Madame Dursan; va lui rendre sa bague, & tâche de l'amuser un instant: je vais retourner dans ma chambre, je serois bien aise de le voir en traversant dans la salle.

Je me levai donc avec une émotion secrète, que je n'attribuai qu'à la fâcheuse nécessité de lui remettre le diamant, & qu'à l'embarras du compliment que j'allois lui faire pour cette somme que je tenois toute prête, & que j'avois augmentée de moitié.

Je l'abordai d'abord avec cet air qu'on a quand on vient dire aux gens qu'on n'a pas réussi pour eux : il se méprit à mon air ; & crut qu'il signifioit que sa visite m'étoit, en ce moment-là, importune ; c'est du moins ce que je compris à sa réponse.

Je suis honteux de la peine que je vous donne, Mademoiselle ; je crains bien de n'avoir pas pris une heure convenable, me dit-il en me saluant avec toutes les graces qu'il avoit, ou que je lui croyois.

Non, Monsieur, lui repartis-je ; vous venez à propos ; & je vous attendois : mais ce qui me mortifie, c'est que j'ai encore votre bague, & que je n'ai pu engager ma tante à la prendre, comme je vous l'avois fait espérer. Elle a beaucoup de ces sortes de bijoux, & ne fauroit, dit-elle, à quoi mettre le vôtre. Elle feroit cependant charmée d'obliger d'honnêtes gens : & quoiquelle ne vous connoisse pas, sur ce que je lui ai dit que les personnes à qui vous appartenez étoient restées dans le Village prochain, qu'elles venoient dans ce pays-ci pour une affaire de conséquence, & que vous ne vendiez ce petit bijou que pour en tirer un argent dont vos parens avoient actuellement besoin : enfin, Mon-

sieur, sur la maniere dont je lui ai parlé de vous, & de l'attention que vous métiiez, elle a crue qu'elle ne risqueroit rien à vous faire un plaisir qu'elle seroit bien-aise qu'on lui fit en pareil cas; c'est de vous prêter cette somme en attendant que les vôtres aient reçu de l'argent, ou que vous ayez vendu le diamant, dont la vente servira à vous acquitter, & j'ai sur moi vingt écus que vous nous devrez, & que voilà, ajoutai-je.

Quoi, Mademoiselle! me répondit-il, en souriant doucement, & d'un air reconnaissant; vous me remettrez la bague! Nous vous sommes inconnus; vous ne me demandez ni nom ni billet, & vous ne m'en offrez pas moins cet argent? Vous avez raison, Monsieur, lui dis-je, on pourroit d'abord regarder cela comme imprudent, je l'avoue: mais vous êtes assurément un jeune homme plein d'honneur; on voit bien que vous venez de bon lieu, & je suis persuadée que je ne hasarde rien. A quoi d'ailleurs nous serviroient votre billet & votre nom, si vous n'étiez pas ce que je pense? Quant au diamant, je ne vous le rends qu'afin que vous le vendiez, Monsieur; c'est avec lui que vous me paierez. Cependant ne vous pressez point.

Il vaut dit-on, plus de deux cents francs ; prenez tout le temps qu'il faudra pour vous en défaire sans y perdre ; & je le lui présentois en lui parlant ainsi.

Je ne sais, Mademoiselle, me répondit-il en le recevant, de quoi nous devons vous être plus obligés, ou du service que vous voulez nous rendre, ou du soin que vous prenez pour nous le déguiser : car on ne prête point à des inconnus ; c'est vous en dire assez, & mon père & ma mère seront aussi pénétrés que moi de vos bontés. Mais je venais ici pour vous dire, Mademoiselle, que nous ne sommes plus dans l'embarras, & que depuis hier, nous avons trouvé une amie qui nous a prêté tout ce qu'il nous fallait.

Madame Dursan, qui entra alors dans la salle, m'empêcha de lui répondre. Il se douta bien que c'étoit une tante, & lui fit une profonde révérence.

Elle fixa les yeux sur lui en le saluant à son tour, avec une honnêteté plus marquée que je ne l'aurois espéré, & qu'elle crut apparemment devoir à sa figure, qui étoit fort noble.

Elle fit plus, elle s'arrêta pour me dire : n'est-ce pas Monsieur qui vous avoit coufié la bague que vous m'avez montrée, ma

Tome IV.

G

niece ? Oui, Madame, mais il n'est plus question de cela, lui répondis-je, & Monsieur ne la vendra point. Tant mieux, reprit-elle ; il auroit eu de la peine à s'en défaire ici : mais quoique je ne m'en sois pas accommodée, ajouta-t-elle en s'adressant à lui, pourrois-je vous être bonne à quelque chose, Monsieur ? Vos parens, à ce que m'a dit ma niece, sont nouvellement arrivés en ce pays-ci ; ils y ont des affaires, & s'il y avoit occasion de les servir, j'en serois charmée.

J'aurois volontiers embrassé ma tante, tant je lui favois gré de ce qu'elle venoit de dire. Le jeune homme rougit pourtant, & j'y pris garde ; il me parut embarrassé, je n'en fus point surprise. Il se douta bien que ma tante, à cause de sa mauvaise fortune, avoit été curieuse de voir comment il étoit fait, & l'on n'aime point à être examiné dans ce sens-là ; on est même honteux de faire pitié.

Sa réponse n'en fut cependant ni moins polie, ni moins respectueuse. J'instruirai mon pere & ma mere de l'intérêt que vous daignez prendre à leurs affaires, repartit-il, & je vous supplie pour eux, Madame, de leur conserver des intentions si favorables.

A peine eut-il prononcé ce peu de mots,

que Madame Dursan resta comme étonnée. Elle garda même un instant de silence.

Votre pere est-il encore malade , lui dit-elle après ? Un peu moins depuis hier au soir , Madame , répondit-il. Hé , de quelle nature sont ses affaires , ajouta-t-elle encore ?

Il est question , dit-il avec timidité , d'un accommodement de famille , dont il vous instruira lui-même quand il aura l'honneur de vous voir ; mais de certaines raisons ne lui permettent pas de se montrer sitôt. Il est donc connu ici , lui dit-elle ? Non , Madame , mais il y a quelques parens , reprit-il.

Quoiqu'il en soit , répondit-elle , en prenant mon bras pour l'aider à marcher , j'ai des amis dans le pays , & je vous répète qu'il ne tiendra pas à moi que je ne lui sois utile.

Elle partit là-dessus , & m'obligea de la suivre , contre mon attente ; car il me sembloit que j'avois encore quelque chose à dire à ce jeune homme , qui de son côté paroissoit ne m'avoir pas tout dit non plus , & ne croyoit pas que je me retirerois si promptement. Je vis dans ses yeux qu'il me regrettoit , & je tâchai qu'il vit dans

les miens que je voulois bien qu'il revînt, s'il le falloit.

Je suis de ton avis, me dit Madame Dursan quand nous fûmes seules ; ce garçon-là est de très-bonne mine, & ceux à qui il appartient sont sûrement des gens de quelque chose. Sais-tu bien qu'il a un son de voix qui m'a émue ? En vérité, j'ai cru entendre parler mon fils. Que te disoit-il quand je suis arrivée ? Qu'une amie que son pere avoit trouvé, repris-je, l'avoit tiré du besoin d'argent où il étoit, & qu'il vous rendroit mille graces de la somme que vous offriez de prêter.

A te dire le vrai, me répondit-elle, ce jeune homme parle d'un accommodement de famille, & je crains fort que le pere ne se soit autrefois battu ; il y a toute apparence que c'est pour cela qu'il se cache ; & tant pis, il lui sera difficile de sortir d'une pareille affaire.

On vint alors nous interrompre. Je laissai Madame Dursan, & j'allai dans ma chambre pour y être seule. J'y rêvai assez long-temps sans m'en appercevoir. J'avois voulu remettre à ma tante les dix écus qu'elle m'avoit donnés pour le jeune homme, mais elle me les avoit laissés. Et il reviendra, disois-je, il reviendra, je suis d'avis

de garder toujours cette somme ; il ne sera peut-être pas fâché de la retrouver ; & je m'applaudissois innocemment de penser ainsi ; j'aimois à me sentir un si bon cœur.

Le lendemain je crus que la journée ne se passeroit pas sans que je revisse le jeune homme ; c'étoit-là mon idée , & l'après-dînée je m'attendois à tout moment qu'on alloit m'avertir qu'il me demandoit. Cependant la nuit arriva sans qu'il eût paru , & mon bon cœur , par un dépit imperceptible & que j'ignorois moi-même , en devint plus tiede.

Le jour d'après , point de visite non plus. Malgré ma tiédeur , j'avois porté jusques-là l'argent que je lui destinois ; mais alors , allons , me dis-je , il n'y a qu'à le remettre dans ma cassette : & c'étoit toujours mon bon cœur qui se vengeoit sans que je le fusse.

Enfin , le surlendemain , une des meilleures amies de Madame Dursan , femme à peu près de son âge , qui l'étoit venue voir sur les quatre heures , & que je reconduissois par galanterie jusqu'à son carrosse , qu'elle avoit fait arrêter dans la grande allée , me dit au sortir du Château : promenons - nous un instant de ce côté , & elle tournoit vers un petit bois qui étoit

à droite & à gauche de la maison , & qu'on avoit percé pour faire l'avenue : il y a quelqu'un qui nous y attend , ajouta-t-elle , qui n'a pas osé me suivre chez vous , & que je suis bien - aise de vous montrer.

Je me mis à rire : au moins puis-je me fier à vous , Madame , & n'a-t-on pas dessein de m'enlever , lui répondis-je ?

Non , reprit-elle du même ton , & je ne vous menerai pas bien loin.

En effet , à peine étions - nous entrées dans cette partie du bois , que je vis à dix pas de nous trois personnes qui nous aborderent avec de grandes réverences , & de ces trois personnes , j'en reconnus une , qui étoit mon jeune homme . L'autre , étoit une femme très - bien faite , d'environ trente - huit à quarante ans , qui devoit avoir été de la plus grande beauté , & à qui il en restoit beaucoup , mais qui étoit pâle , & dont l'abattement paroissoit venir d'une tristesse ancienne & habituelle : au surplus , mise comme une femme qui n'auroit pu conserver qu'une vieille robe pour se parer .

L'autre étoit un homme de quarante - trois ou quarante - quatre ans , qui avoit l'air infirme , assez mal arrangé d'ailleurs ,

& à qui on ne voyoit plus, pour tout reste de dignité, que son épée.

Ce fut lui qui le premier s'avança vers moi en me saluant : je lui rendis son salut, sans savoir à quoi cela aboutissoit.

Monsieur, dis-je au jeune homme qui étoient à côté de lui, dites-moi je vous prié, de quoi il est question ! De mon pere & de ma mere que vous voyez, Mademoiselle, me répondit-il ; où, pour vous mettre encore mieux au fait, de Monsieur & de Madame Dursan. Voilà ce que c'est, ma fille, me dit alors la dame avec qui j'étois venue ; voilà votre cousin, le fils de cette tante qui vous a donné tout son bien, à ce qu'elle m'a confié elle-même, & je vous demande pardon ; car avec la belle ame que je vous connois, je savois bien qu'en vous amenant ici, je vous faisois le plus mauvais tour du monde.

A peine achevoit-elle ces mots, que la femme tomba à mes pieds : & c'est à moi, qui ai causé les malheurs de mon mari, à me jeter à vos genoux, & à vous conjurer d'avoit pitié de lui & de de son fils, me dit-elle, en me tenant une main qu'elle arrosoit de ses larmes.

Pendant qu'elle parloit, le pere & le

fils, tous deux les yeux en pleurs, & dans la posture du monde la plus suppliante attendoient ma réponse.

Que faites-vous donc-là Madame ? m'écriai-je en l'embrassant, & pénétrée jusqu'au fond de l'ame, de voir autour de moi cette famille infortunée qui me rendoit l'arbitre de son sort, & ne me sollicitoit qu'en tremblant d'avoir pitié de sa misere.

Que faites-vous donc, Madame ? Levez-vous, lui criai-je ; vous n'avez point de meilleure amie que moi. Est-il nécessaire de vous abaisser ainsi devant moi pour me toucher ? Pensez-vous que je tienne à votre bien ? Est-il à moi dès que vous vivez ? Je n'en ai reçu la donation qu'avec peine, & i'y renonce avec mille fois plus de plaisir qu'il ne m'en auroit jamais fait.

Je tendois en même-tems une main au pere, qui se jeta dessus aussi-bien que son fils, dont l'action plus tendre & plus timide me fit rougir, toute distraite que j'étois par un spectacle aussi attendrissant.

A la fin la mere, qui étoit jusques-là restée dans mes bras, se releva tout-à-fait, & me laissa libre. J'embrassai alors M. Durlan qui ne put prononcer que des mots sans aucune suite, qui commençoit mille remerciemens, & n'enachevoit pas un seul.

Je jettai les yeux sur le fils, après avoir quitté le pere. Ce fils étoit mon parent, & dans de pareilles circonstances, rien ne devoit m'empêcher de lui donner les mêmes témoignages d'amitié qu'à M. Dursan, & cependant je n'osois pas : ce parent-là étoit différent ; je ne trouvois pas que mon attendrissement pour lui fût si honnête ; il se passoit entre lui & moi je ne fais quoi de trop doux, qui m'avertissoit d'être moins libre, & qui en imposoit à lui-même.

Mais aussi, pourquoi l'aurai-je traité avec plus de réserve que les autres ? Qu'en aurroit-on pensé ? Je me déterminai donc, & je l'embrassai avec une émotion qui le joignit à la sienne.

Voyons d'abord ce que vous souhaitez que je fasse, dis-je alors à Monsieur & à Madame Dursan. Ma tante a beaucoup de tendresse pour moi, & vous devez compter sur tout le crédit que cela peut me donner sur elle. Encore une fois, le testament qu'elle a fait pour moi & rien, c'est la même chose, & je le lui déclarerai quand il vous plaira ; mais il faut prendre des mesures avant que de vous présenter à elle, ajoutai-je en adressant la parole à Dursan le pere.

Trouvez-vous à propos que je la préviennne , me dit la Dame qui m'avoit aimée , & que je lui avoue que son fils a est ici ?

Non , repris-je d'un air pensif ; je connois son inflexibilité , à l'égard de Monseigneur , & ce ne feroit pas - là le moyen de réussir.

Hélas ! Mademoiselle , reprit Dursan , elle pere , c'est comme vous voyez , à mourant qu'elle pardonneroit ; il y a longtemps que je n'ai plus de santé. Ce n'est pas pour moi que je demande grace , c'est pour ma femme & pour mon fils , que laisserois dans la dernière indigence.

Que parlez-vous d'indigence ? ôtez-vous donc cela de l'esprit , lui répondis-je ; vous ne rendez point justice à mon caractère. Je vous ai déjà dit , & je le répète , que je ne veux rien de ce qui est à vous , que j'en ferai ma déclaration , & que dès instant-ci , votre fort cesse de dépendre du succès de la réconciliation que nous allons tenter auprès de ma tante : à moins que sur mon refus d'héritier d'elle , elle ne fasse un nouveau testament en faveur d'un autre , ce qui ne me paroît pas croyable. Quoi qu'il en soit , il me vient une idée ,

pré. Votre mère a besoin d'une femme-de-
ambre ; elle ne sauroit s'en passer. Elle
a perdu une que vous avez connue,
ns doute, c'étoit la Lefevre : mettons à
comrofit cette conjoncture, & tâchons de
Monjacer auprès d'elle Madame Dursan que
moys pilâ. Ce sera vous, dis-je à l'autre Dame,
qui la présenterez, & qui lui répondrez
à celle & de son attachement, qui lui en
aurez hardiment tout ce qu'en pareil cas
long en peut dire de plus avantageux. Ma-
n'elame est aimable ; la douceur & les graces
, c'est sa physionomie vous en réndront bien
que joyable, & la conduite de Madame
chevera de justifier votre éloge. Voilà ce
que nous pouvons faire mieux ; je suis
vouloir que sous ce personnage elle gagnera
cœur de ma tante : oui je n'en doute
, qu'as, ma tante l'aimera, vous remerciera de
, lui avoir donnée : & peut-être qu'au
premier jour, dans la satisfaction qu'elle
endura d'avoir retrouvé infiniment mieux que
noue qu'elle a perdu, elle nous fournira elle-
même quelques heureux instans où nous
, elle risquerons rien à lui avouer une petite
aventurerie, qui n'est que louable, qu'elle
pas pourra s'empêcher d'approver, qu'elle
viendrouvera touchante, qui l'est en effet, qui
ne manquera pas de l'attendrir, qui l'aura

mise hors d'état de nous résister quand elle en sera instruite. On ne doit point rougir d'ailleurs de tenir lieu de femme-de-chambre à une belle-mère irritée, qui ne vous a jamais vue ; quand ce n'est qu'une adresse pour désarmer sa colère.

A peine eus-je ouvert cet avis, qu'ils s'y rendirent tous, & que leurs remerciemens recommencèrent. Ce que je proposois marquoit, disoient-ils, tant de franchise, tant de zèle & de bonne volonté pour eux, que leur étonnement n'e finissoit point.

Dès demain, dans la matinée, dit la Dame qui étoit leur amie & la mienne, je mene Madame Durlan à sa belle-mère. Heureusement que tantôt elle m'a demandé si je ne favois pas quelque personne raisonnable qui pût remplacer la Lefevre. Je lui ai même promis de lui en chercher une, & je vous arrête pour elle, dit-elle en riant à Madame Dursan, qui étoit charmée de ce que j'avois imaginé, & qui répondit qu'elle se tenoit pour arrêtée.

Nous entendîmes alors quelques domestiques qui étoient dans l'allée de l'avenue ; nous craignîmes, ou qu'ils ne nous vissent, ou que ma tante ne leur eût dit d'aller voir pourquoи je ne revenois pas, & nous jugeâmes à propos de nous séparer, d'autant

tant plus qu'il nous suffissoit d'être convenus de notre dessein , & qu'il nous seroit aisé d'en régler l'exécution suivant les occurrences , & de nous concilier tous les jours ensemble , quand une fois l'affaire seroit entamée.

Nous nous retirâmes donc Madame Dorfrainville & moi , (c'est le nom de la Dame qui m'avoit amenée) pendant que Durlan , sa femme & son fils allerent à travers le petit bois gagner le haut de l'avenue , pour attendre cette Dame , qui devoit en passant les prendre dans son carrosse , qui les avoit tous trois logés chez elle , qui les faisoit passer pour d'anciens amis , dont la perte d'un procès avoit déjà dérangé la fortune , & qui , pour les en consoler , les avoit engagés à la venir voir pendant quelques mois.

Tu as été bien long-temps avec Madame Dorfrainville , me dit ma tante quand je fus arrivée. Oui , lui dis-je , il n'étoit point tard , elle a eu envie de se promener dans le petit bois , & elle n'insista pas davantage.

A dix heures du matin , le lendemain , Madame Dorfrainville étoit déjà au Château : je venois moi-même d'entrer chez Madame Durlan.

Enfin , vous avez une femme-de-chambre ,
Tome IV.

D

lui dit tout d'un coup cette Dame, mais une femme-de-chambre unique : sans vous, je renverrois là mienne & je garderois celle-là ; & il faut vous aimer autant que je vous aime, pour vous donner la préférence. C'est une femme attentive, adroite, affectionnée, vertueuse ; c'est le meilleur sujet, le plus fidèle, le plus estimable qu'il y ait peut-être : je ne crois pas qu'il soit possible d'avoir mieux, & tout cela se voit dans sa physionomie. Je la trouvai chez moi, qui venoit d'arriver de vingt lieues d'ici.

Hé, de chez qui sort-elle, dit ma tante ? Comment a-t-on pu se défaire d'un si excellent sujet ? Est-ce que sa maîtresse est Mada morte ? C'est cela même, repartit Madame Dorfrainville, qui avoit prévu la question, & qui ne s'étoit pas fait un scrupule d'imaginer de quoi y répondre. Elle sort de chez une Dame qui mourut ces jours passés, qui en faisoit un cas infini, qui m'en a dit mille fois des choses admirables, & qui la gardoit depuis quinze ou seize ans. Je fais d'ailleurs qui elle est ; je connois sa famille : elle appartient à de fort honnêtres gens, & enfin, je suis sa caution. Elle venoit même dans l'intention de rester chez moi ; du moins n'a-t-elle pas voulu

dit-elle, entrer dans aucune des maisons qu'on lui propose, sans savoir si je ne la retiendrois pas : mais comme je ne suis pas mécontente de la mienne, qu'il vous en faut une, je vous la céde, ou pour mieux dire, je vous en fais un présent, car ç'en est un.

Il n'en falloit pas moins que ce roman soit là, ajusté comme vous le voyez, pour engager Madame Durlan à la prendre, & pour la guérir des dégoûts qu'elle avoit de tout autre service que de celui qu'elle n'avoit plus.

Hé bien, Madame, quand me l'enverrez-vous, dit-elle ? Tout à l'heure, répondit Madame Dorfrainville ; elle ne reviendra pas de bien loin, puisqu'elle se promène sur la terrasse de votre jardin, où je l'ai laissée. Quelque mérite, quelque raison qu'elle ait, je n'ai pas voulu qu'elle fût présente à son éloge. Elle ne fait pas aussi bien que moi tout ce qu'elle vaut, & il n'est pas nécessaire qu'elle le sache ; nous nous passerons bien qu'elle s'estime tant : elle n'en vaudroit pas mieux, ajouta-t-elle en riant, & peut-être même en vaudroit-elle moins. Vous voilà instruite, ç'en est assez, il n'y a plus qu'à dire à un de vos ouvriers de la faire venir.

Non, non, dis-je alors, je vais l'avertir moi-même, & je sortis en effet pour l'aller prendre. Je me doutai qu'elle étoit inquiète, & qu'elle avoit besoin d'être rassurée dans ces commencemens.

Venez, Madame, lui dis-je en l'abordant; on vous attend, vous êtes reçue: ma tante vous met chez vous, en ne croyant vous mettre que chez elle.

Hélas! Mademoiselle, vous me voyez toute tremblante, & j'appréhende de me montrer dans l'émotion où je suis, me répondit-elle avec un ton de voix qui ne prouvoit que trop ce qu'elle disoit, & qui auroit pu paroître extraordinaire à ma tante si je l'avois amenée dans cet état-là.

Hé, de quoi tremblez-vous donc? lui dis-je. Est-ce de vous présenter à la meilleure de toutes les femmes, à qui vous allez devenir chère, & qui, dans quinze jours peut-être, pleurera de tendresse, & vous embrassera de tout son cœur, et apprenant qui vous êtes. Vous n'y songez pas. Allons, Madame, paroissez avec confiance; ce moment-ci ne doit rien avoir d'embarrassant pour vous. Qu'y a-t-il à craindre? Vous êtes bien sûre de Madame Dorfainville, & je pense que vous l'êtes de moi.

Ah, mon Dieu ! de vous, Mademoiselle, me répondit-elle ; ce que vous me dites-là me fait rougir : eh ! sur qui donc compterois-je dans le monde ? Allons, Mademoiselle, je vous suis : voilà toutes mes émotions dissipées.

Et là-dessus nous entrâmes dans cette chambre, dont elle avoit eu tant de peur d'approcher. Cependant, malgré tout ce courage qui lui étoit revenu, elle salua avec une timidité qu'on auroit pu trouver excessive dans une autre qu'elle, mais qui, jointe à cette figure aimable & modeste, à ce visage plein de douceur qu'elle avoit, parut une grace de plus chez elle.

A mon égard, je souris d'un air satisfait, afin d'exciter encore les bonnes dispositions de ma tante, qui regardoit à ma mine ce que je pensois.

Mademoiselle Brunon, dit Madame Dörfainville à notre nouvelle femme-de-chambre, vous resterez ici, Madame vous retient, & je ne saurois vous donner une plus grande preuve de mon amitié, qu'en vous plaçant auprès d'elle : je l'ai bien assurée qu'elle seroit contente de vous, & je ne craindrais pas de l'avoir trompée.

Je n'ose encore répondre que de mon zèle & des efforts que je ferai pour plaire

à Madame, répondit la fausse Brunon. Et il faut avouer qu'elle tint ce discours de la maniere du monde la plus engageante. Je ne m'étonnai point que Dursan le fils l'eût tant aimée, & je n'aurois pas été surprise qu'alors même on eût pris de l'inclination pour elle.

Aussi Madame Dursan la mere se sentit-elle prévenue pour elle. Je crois, dit-elle à Madame Dorfrainville, que je ne hasarde rien à vous remercier d'avance : Brunon me revient tout-à-fait, j'en ai la meilleure opinion du monde, & je serois fort trompée moi-même si je n'acheve pas ma vie avec elle. Je ne fais point de marché, Brunon ; vous n'avez qu'à vous en fier à moi là-dessus. On me dit que je serai contente de vous, & vous le serez de moi. Mais n'avez-vous rien apporté avec vous ? c'est à côté de moi que je vous loge, & je vais dire à une de mes femmes qu'elle vous mene à votre chambre.

Nou, non, ma tante, lui dis-je au moment qu'elle alloit sonner, je suis bien aise de la mettre au fait : n'appellez personne ; je vais prendre quelque chose dans ma chambre, & je lui montrerai la sienne en passant. Elle a laissé deux cassettes chez moi que je lui enverrai tantôt, dit Madame

Dorfrainville : je vous en prie , répondit ma tante. Allez , Brunon , voilà qui est fini , vous êtes à moi , & je souhaite que vous vous en trouviez bien.

Ce n'est pas de moi dont je suis en peine , repartit Brunon , avec son air modeste. Elle me suivit ensuite , & en sortant nous entendîmes ma tante qui disoit à Madame Dorfrainville : cette femme-là a été belle comme un Ange.

Je regardai Brunon là-dessus , & je me mis à rire. Trouvez-vous ce petit discours d'assez bonne augure , lui dis-je ? voilà déjà son fils à demi-justifié.

Oui , Mademoiselle , me répondit-elle en me serrant la main , ceci commence bien ; il semble que le Ciel bénisse le parti que vous m'avez fait prendre.

Nous restâmes un demi-quart d'heure ensemble , & je n'étois sortie avec elle que pour l'instruire en effet d'une quantité de petits soins dont je savois tout le mérite , & que je lui recommandois. Elle m'écouta transportée de reconnaissance , & se récriant à chaque instant sur les obligations qu'elle m'avoit. Il étoit impossible de les sentir plus vivement , ni de les exprimer mieux : son cœur s'épanouissoit ; ce n'étoit plus que des transports de joie qui fini-

soient toujours par des caresses pour moi.

Les gens de la maison alloient & venoient; il ne convenoit pas qu'on nous vît dans un entretien si réglé, & je la quittai, après lui avoir dit ses fonctions, & l'avoir même sur le champ mise en exercice. Elle avoit de l'esprit, elle sentoit l'importance du rôle qu'elle jouoit: je continuois de lui donner des avis qui la guidoient sur une infinité de petites choses essentielles. Elle avoit tous les agréments de l'insinuation, sans paroître insinuante, & ma tante, au bout de huit jours, fut enchantée d'elle.

Si elle continue toujours de même, me disoit-elle en particulier, je lui ferai du bien, & tu n'en seras pas fâchée, ma niece?

Je vous y exhorte, ma tante, lui répondis-je; vous avez le cœur trop bon, trop généreux, pour ne pas récompenser tout le zèle & tout l'attachement du sien; car on voit qu'elle vous aime, que c'est avec tendresse qu'elle vous fert.

Tu as raison, me disoit-elle, il me semble aussi-bien qu'à toi. Ce qui m'étonne c'est que cette fille-là ne soit pas mariée & que même, avec la figure qu'elle a d'avoir, elle n'ait pas rencontré quelque jeune homme riche, & d'un état au-dessus de

sien , à qui elle ait tourné la tête. C'étoit précisément un de ces visages propres à causer bien de l'affliction à une famille.

Hélas ! répondrois-je , il n'a peut-être manqué à Brunon , pour faire beaucoup de ravages , que d'avoir passé sa jeunesse dans une ville. Il faut que ce soit une de ces figures-là que mon cousin Dursan ait eu le malheur de rencontrer , ajoutai-je d'un air simple & naïf : mais , à la campagne où Brunon a vécu , une fille , quelque aimable qu'elle soit , se trouve comme enterrée , & n'est en danger pour personne.

Ma tante , à ce discours , levoit les épaules & ne disoit plus rien.

Dursan le fils revenoit de temps en temps avec son pere. Madame Dorfrainville les amenoit tous deux , & les descendoit au haut de l'avenue , d'où ils passoient dans le bois , où j'allois quelques momens ; & la dernière fois que le pere y vint , je le trouvai si malade , il avoit l'air si livide & si bouffi , les yeux si morts , que je doutai très-sérieusement qu'il pût s'en retourner , & je ne me trompois pas.

Il ne s'agit plus de moi , ma chere cousine ; je sens que je me meurs , me dit-il , il y a un an que je languis , & depuis trois mois mon mal est devenu une hydro-

pisie, qu'on n'a pas apperçue d'abord, & dont je n'ai pas été en état d'arrêter le progrès.

Madame Dorfrainville m'a donné un médecin depuis que je suis chez elle ; elle m'a procuré tous les secours qu'elle a pu ; mais il y a apparence qu'il n'étoit plus temps, puisque mon mal a toujours augmenté depuis : aussi ne me suis-je efforcé de venir aujourd'hui ici, que pour vous recommander une dernière fois les intérêts de ma malheureuse famille.

Après tout ce que je vous ai dit, lui repartis-je, ce n'est plus ma faute si vous n'êtes pas tranquille. Mais laissons-là cette opinion que vous avez d'une mort prochaine ; tout infirme & tout affoibli que vous êtes, votre santé se rétablira dès que vos inquiétudes cesseront. Ouvrez d'avance votre cœur à la joie ; dans les dispositions où je vois ma tante pour Madame Dursan, je la défie de vous refuser votre grâce quand nous lui avouerons tout, & cet aveu ne tient plus à rien ; nous le ferons peut-être demain, peut-être ce soir : il n'y a pas d'heure à présent dans la journée, qui ne puisse en amener l'instant. Ainsi soyez en repos, tous vos malheurs sont passés. Il faut que je me retire, je ne puis disparaître

pour long-temps ; mais Madame Dursan va venir ici , qui vous confirmera les espérances que je vous donne , & qui pourra vous dire aussi combien vous m'êtes chers tous trois.

Ces dernières paroles m'échaperent & me firent rougir , à cause du fils qui étoit présent , & sans qui peut-être je n'aurois rien dit des deux autres , s'il n'avoit pas été le troisième.

Aussi ce jeune homme , tout plongé qu'il étoit dans la tristesse , le baissa-t-il subitement sur ma main , qu'il prit & qu'il baissa avec un transport où il entroit plus que de la reconnaissance , quoiqu'elle en fut le prétexte , & il fallut bien aussi n'y voir que ce qu'il disoit.

Je me levai cependant , en retirant ma main d'un air embarrassé. Le pere voulut par honnêteté se lever aussi pour me dire adieu , mais soit que le sujet de notre entretien l'eût trop remué , soit qu'avec la difficulté qu'il avoit de respirer , il eût encore été trop affoibli par les efforts qu'il venoit de faire pour arriver jusqu'à l'endroit du bois où nous étions , il lui prit un étouffement qui le fit tomber à la place , où nous crûmes qu'il alloit expirer.

Sa femme qui étoit sortie du Château

pour nous joindre, accourut aux cris du fils, qui ne furent entendus que d'elle; j'étois moi-même si tremblante, qu'à peine pouvois-je me soutenir, & je tenois un flacon dont je lui faisois respirer la vapeur. Enfin, son étouffement diminua, & Madame Dursan le trouva un peu mieux en arrivant: mais de croire qu'il pût regagner le carrosse de Madame Dorfrainville, ni qu'il soutint le mouvement de ce carrosse depuis le Château jusque chez elle, il n'y avoit pas moyen de s'en flatter, & il nous dit qu'il ne se sentoit pas cette force-là.

Sa femme & son fils, & tous deux plus pâles que la mort, me regardoient d'un air égaré, & me disoient que ferons-nous donc? Je me déterminai.

Il n'y a point à hésiter, leur répondis-je; on ne peut mettre Monsieur qu'au Château même, & pendant que ma tante est avec Madame Dorfrainville, je vais chercher du monde pous l'y transporter.

Au Château! s'écria sa femme; eh! Mademoiselle, nous sommes perdus. Non, lui dis-je; ne vous inquiétez pas, je me charge de tout; laissez-moi faire.

J'entrevis en effet, dans le parti que je prenois, que de tous les accidens qu'il

avoit

avoit à craindre, il n'y en avoit pas un qui ne pût tourner à bien.

Dursan, malade, ou plutôt mourant ; Dursan que sa misère & ses infirmités avoient rendu méconnoissable, ne pouvoit pas être rejeté de sa mère quand elle le verroit dans cet état-là, & ne seroit plus ce fils à qui elle avoit résolu de ne jamais pardonner.

Quoi qu'il en soit, je courus à la maison, j'en amenai deux de nos gens, qui le prirent dans leurs bras, & je fis ouvrir un petit appartement qui étoit à rez-de-chaussée de la cour ; & où on le transporta. Il étoit si foible, qu'il fallut l'arrêter plusieurs fois dans le trajet ; & je le fis mettre au lit, persuadée qu'il n'avoit pas long-tems à vivre.

La plupart des gens de ma tante étoient dispersés alors. Nous n'en avions pour témoins que trois ou quatre, devant qui Madame Dursan contrainoit sa douleur, comme je le lui avois recommandé, & qui, sur les expressions de Dursan le fils, apprenoient seulement que le malade étoit son pere ; mais cela n'éclaircissoit rien, & me fit venir une nouvelle idée.

L'état de M. Dursan étoit pressant, à peine pouvoit-il prononcer un mot : il avoit

besoin de secours spirituels, il n'y avoit pas de tems à perdre; il se sentoit si mal qu'il les demandoit, & il étoit presque impossible de les lui procurer à l'insu de sa mère: je craignois d'ailleurs qu'il ne mourût sans la voir, & sur toutes ces réflexions, je conclus qu'il falloit d'abord commencer par informer ma tante qu'elle avoit un malade chez elle.

Brunon, dis-je brusquement à Madame Dursan, ne quittez point Monsieur: quant à vous autres, retirez-vous, (c'étoit à nos gens à qui je parlois): & vous, Monsieur, ajoutai-je, en m'adressant à Dursan le fils, ayez la bonté de venir avec moi chez ma tante.

Il me suivit les larmes aux yeux, & je l'instruisis en chemin de ce que j'allois dire. Madame Dorfrainville alloit prendre congé de ma tante quand nous entrâmes.

Ce ne fut pas sans quelque surprise qu'elles me virent entrer avec ce jeune homme.

Le père de Monsieur, dis-je à Madame Dursan la mère, est actuellement dans l'appartement d'en bas, où je l'ai fait mettre au lit. Il venoit vous remercier avec son fils des offres de service que vous lui avez fait faire, & la fatigue du chemin

jointe à une maladie très-sérieuse qu'il a depuis quelques mois, a tellement épuisé ses forces, que nous avons cru tous qu'il expireroit dans votre cour. On est venu dans le jardin, où je me promenois, m'informer de son état; j'ai couru à lui, & n'ai eu que le tems de faire ouvrir cet appartement, où je l'ai laissé avec Brunon qui le garde au moment où je vous parle, ma tante. Je le trouve si affoibli, que je ne pense pas qu'il passe la nuit.

Ah! mon Dieu, Monsieur, s'écria sur le champ Madame Dorfrainville à Dursan le fils; quoi! votre pere est-il si mal que cela? (car elle jugea bien qu'il falloit limiter ma discrétion, & se taire sur le nom du malade, puisque je le cachois moi-même).

Ah! Madame, ajouta-t-elle, que j'en suis fâchée? Vous le connoissez donc, lui dit ma tante! Oui, vraiment je le connois, lui & toute sa famille; il est allié, par sa mère aux meilleures maisons de ce pays-ci. Il me vint voir il y a quelques jours; sa femme & son fils étoient avec lui: je vous dirai qui ils sont. Je leur offris ma maison, & je travaille même à terminer la malheureuse affaire qui l'a amené ici. Il est vrai, Monsieur, que votre pere

me fit peur, avec le visage qu'il avoit. Il est hydropique, Madame, il est dans l'affliction, & je vous demande toutes vos bontés pour lui; elles ne fauroient être ni mieux placées, ni plus légitimes. Permettez que je vous quitte, il faut que je le voie.

Oui, Madame, répondit ma tante; allons-y ensemble: descendons, ma niece me donnera le bras.

Je ne jugeai pas à propos qu'elle le vit alors; je fis réflexion qu'en retardant un peu, le hasard pourroit nous amener des circonstances encore plus attendrissantes & moins équivoques pour le succès. En un mot, il me sembla que ce seroit aller trop vite, & qu'avec une femme aussi ferme dans ses résolutions, & d'aussi bon sens que ma tante, tant de précipitation nous nuiroit peut-être, & sentiroit la manœuvre; que Madame Dursan pourroit regarder toute cette avanture-ci comme un tissu de faits concertés, & la maladie de son fils comme un jeu joué pour la toucher: au lieu qu'en différant d'un jour, où même de quelques heures, il alloit se passer des événemens qui ne lui permettoient plus la moindre défiance.

J'avois donné ordre qu'on allât chercher

un Médecin & un Prêtre ; je ne doutois pas qu'on n'administrât M. Dursan , & c'étoit au milieu de cette auguste & effrayante cérémonie , que j'avois dessein de placer la reconnoissance entre la mère & le fils , & cet instant me paroîtoit infiniment plus sûr que celui où nous étions.

J'arrêtai donc ma tante : non , lui dis-je , il n'eût pas nécessaire que vous descendiez encore ; j'aurai soin que rien ne manque à l'ami de Madame : vous avez de la peine à marcher , attendez un peu , ma tante , je vous dirai comme il est . Si on juge à propos de le confesser & de lui apporter les Sacrémens , il sera tems alors que vous le voyiez .

Madame Dorfrainville , qui régloit sa conduite sur la mienne , fut du même sentiment ; Dursan le fils se joignit à nous , & la supplia de se tenir dans sa chambre , de sorte qu'elle nous laissa aller , après avoir dit quelques paroles obligeantes à ce jeune homme , qui lui baisa la main d'une maniere aussi respectueuse que tendre , & dont l'action parut la toucher .

Nous trouvâmes la fausse Brunon baignée de ses larmes , & je ne m'étois point trompée dans mon pronostic sur son mari ; il ne respiroit plus qu'avec tant de peine ,

qu'il en avoit le visage tout en sueur ; & le Médecin, qui venoit d'arriver avec le Prêtre que j'avois envoyé chercher, nous assura qu'il n'avoit plus que quelques heures à vivre.

Nous nous retirâmes dans une autre chambre ; on le confessa, après quoi nous rentrâmes. Le Prêtre qui avoit apporté tout ce qu'il falloit pour le reste de ses fonctions, nous dit que le malade avoit exigé de lui qu'il allât prier Madame Dursan de vouloir bien venir avant qu'on achevât de l'administrer.

Il vous a apparemment confié qui il est, lui dis-je alors ; mais, Monsieur, êtes-vous chargé de le nommer à ma tante avant qu'elle le voie ? Non, Mademoiselle, me répondit-il ; ma commission se borne à la supplier de descendre.

J'entendis alors le malade qui m'appelloit d'une voix foible, & nous nous approchâmes.

Ma chère parente, me dit-il à plusieurs reprises, suivez mon Confesseur chez ma mère avec Madame Dorfrainville, je vous en conjure, & appuyez toutes deux la priere qu'il va lui faire de ma part. Oui, mon cher cousin, lui dis-je, nous allons l'accompagner ; je suis même d'avis que

vos femme, pour qui elle a de l'amitié, vienne avec nous, pendant que votre fils restera ici.

Et effectivement, il me passa dans l'esprit qu'il falloit que sa femme nous suvit aussi.

Ma tante, suivant toute apparence, ne manqueroit pas d'être étonnée du message qu'on nous envoyoit faire auprès d'elle.. Je me souvins d'ailleurs que la premiere fois qu'elle avoit parlé au jeune homme, elle avoit cru entendre le son de la voix de son fils, à ce qu'elle me dit; je songeai encore à cette bague qu'elle avoit trouvée si ressemblante à celle qu'elle avoit autrefois donnée à Dursan: hé, que fait-on, me disois-je, si elle ne se rappellera pas ces deux articles, & si la visite dont nous allons la prier à la suite de tout cela, ne la conduira pas à conjecturer que ce malade, qui presse tant pour la voir, est son fils lui-même.

Or, en ce cas, il étoit fort possible qu'elle refusât de venir: d'un autre côté, son refus, quelque obstiné qu'il fût, n'empêcheroit pas qu'elle n'eût de grands mouvements d'attendrissement, & il me sembloit qu'alors Brunon, qu'elle aimoit, venant à l'appui de ces mouvements, & se jettant tout-d'un-coup en pleurs aux genoux de

sa belle-mère, triompheroit infailliblement de ce cœur opiniâtre.

Ce que je prévoyois n'arriva pas ; ma tante ne fit aucune des réflexions dont je parle, & cependant la présence de Brunon ne nous fut pas absolument inutile.

Madame Dursan lisoit quand nous entrâmes dans sa chambre : elle connoissoit beaucoup l'Ecclésiastique que nous lui mentionnions ; elle lui confioit même de l'argent pour des aumônes.

Ah ! c'est vous, Monsieur, lui dit-elle ; venez-vous me demander quelque chose ? Est-ce vous qu'on a été avertir pour l'inconnu qui est là-bas ?

C'est de sa part que je viens vous trouver, Madame, lui répondit-il d'un air extrêmement sérieux ; il souhaiteroit que vous eussiez la bonté de le voir avant qu'il mourût, tant pour vous remercier de l'hospitalité que vous lui avez si généreusement accordée, que pour vous entretenir d'une chose qui vous intéresse.

Qui m'intéresse, moi ! reprit-elle. Eh, que peut-il avoir à me dire qui me regarde ? Vous avez, dit-il, un fils qu'il connoît, avec qui il a long-temps vécu avant que d'arriver en ce pays-ci, & c'est de ce fils dont il a à vous parler.

De mon fils ! s'écria-t-elle encore : ah ! Monsieur, ajouta-t-elle après un grand soupir, qu'on me laisse en repos là-dessus ; dites-lui que je suis très-fensible à l'état où il est ; que si Dieu dispose de lui, il n'est point de services ni de sortes de secours que sa femme & son fils ne puissent attendre de moi. Je n'ai point encore vu la première ; & si on ne l'a pas avertie de l'état où est son mari, il n'y a qu'à dire où elle est, & je lui enverrai sur le champ mon carrosse : mais si le malade croit me devoir quelque reconnaissance, le seul témoignage que je lui en demande, c'est de me dispenser de savoir ce que le malheureux qui m'appelle sa mère, l'a chargé de me dire ; ou bien, s'il est absolument nécessaire que je le sache, qu'il lui suffise que vous me l'appreniez, Monsieur.

Nous ne crûmes pas devoir encore prendre la parole, & nous laissâmes répondre l'Ecclésiastique.

Il peut être question d'un secret qui ne fauroit être révélé qu'à vous, Madame, & dont vous seriez fâchée qu'on eût fait confidence à un autre. Considérez, s'il vous plaît, Madame, que celui qui m'envoie, est un homme qui se meurt, qu'il a sans doute des raisons essentielles pour

ne parler qu'à vous, & qu'il y auroit de la dureté, dans l'état où il est, Madame, à vous refuser à ses instances.

Non, Monsieur, répondit-elle, la promesse qu'il peut avoir faite à mon fils de ne dire qu'à moi ce dont il s'agit, ne m'oblige à rien, & ne m'en laisse pas moins la maîtresse d'ignorer ce que c'est. Cependant, de quelque nature que soit le secret, qu'il est si important que je sache, je sens, Monsieur, qu'il vous le déclare ; je veux bien le partager avec vous : si je fais une imprudence, je n'en accuserai personne, & ne m'en prendrai qu'à moi.

Eh ! ma tante, lui dis-je alors, tâchez de surmonter votre répugnance là-dessus ; l'inconnu qui l'a prévue, nous a demandé en grâce, à Madame Dorfrainville & à moi, de joindre nos prières à celles de Monsieur.

Oui, Madame, reprit à son tour Madame Dorfrainville, je lui ai promis aussi de vous amener ; d'autant plus qu'il m'a bien assurée que vous vous reprocheriez infailliblement de n'avoir pas voulu descendre.

Ah ! quelle persécution, s'écria cette mère toute émue ! Quel quart-d'heure pour moi ! De quoi faut-il donc qu'il m'instruise ? Et

vous, Brunon, ajouta-t-elle en jettant les yeux sur sa belle-fille qui laissoit couler quelques larmes, pourquoи pleurez-vous ?

C'est qu'elle a reconnu le malade, répondis-je pour elle, & qu'elle est touchée de le voir mourir.

Quoi ! tu le connois aussi, reprit ma tante, en lui adressant encore ces paroles ? Oui, Madame, repartit-elle ; il a des parens pour qui j'aurai toute ma vie des sentimens de tendresse & de respect, & je vous les nommerois s'il ne voulloit pas rester inconnu.

Je ne demande point à savoir ce qu'il veut qu'on ignore, répondit ma tante ; mais puisque tu fais qui il est, & qu'il a vécu long-temps avec Dursan, dit-il, ne les aurois-je pas vus ensemble ? Oui, Madame, je vous l'avoue, reprit-elle ; j'ai connu même le fils de Monsieur Dursan dès sa plus tendre enfance.

Son fils, répondit-elle en joignant les mains : il a donc des enfans ? Je pense qu'il n'en a qu'un, Madame, répondit Brunon : hélas ! que n'est-il encore à naître, l'écria ma tante ! Que fera-t-il de la vie ? Que deviendra-t-il ? Et qu'avois-je à faire de savoir tout cela ? Tu me perces le cœur, Brunon ; tu me le déchires. Mais parle,

ne me cache rien, tu es peut-être mieux instruite que tu ne veux me le dire. Où est à présent son pere ? Quelle étoit sa situation quand tu l'as quitté ? Que fait-il.

Il étoit malheureux, Madame, repartit Brunon, en baissant tristement les yeux.

Il étoit malheureux, dis-tu ? Il a voulu l'être. Acheve, Brunon ; seroit-il veuf ? Non, Madame, répondit-elle, avec un embarras qui ne fut remarqué que de nous, qui étions au fait : je les ai vus tous trois ; leur état auroit épuisé votre colere.

En voilà assez, ne m'en dis pas davantage, dit alors ma tante en soupirant. Quelle destinée ! Mon Dieu, quel mariage ! Elle étoit donc avec lui, cette femme que le misérable s'est donnée, & qui le déshonore ?

Brunon rougit à ce dernier mot, dont nous souffrîmes tous ; mais elle se remit bien vite, & prenant ensuite un air doux, tranquille, où je vis même de la dignité.

Je répondrois de votre estime pour elle, si vous pouvez lui pardonner d'avoir manqué de bien & de naissance, répondit-elle : elle a de la vertu, Madame ; tous ceux qui la connoissent vous le diront. Il est vrai que ce n'étoit pas assez pour être

Madame

Madame Dursan ; mais je suis bien à plaindre moi-même , si ce n'en est pas assez pour n'être point méprisable.

Eh ! que me dis-tu-là , Brunon , repartit-elle ? Encore , si elle te ressemblloit.

Là-dessus , je m'apperçus que Brunon étoit toute tremblante , & qu'elle me regardoit comme pour savoir ce que je lui conseillois de faire ; mais pendant que je délibérois , ma tante , qui se leva sur le champ pour venir avec nous , interrompit si brusquement cet instant favorable à la réconciliation , & par-là le rendit si court , qu'il étoit déjà passé quand Brunon jeta les yeux sur moi : ce n'auroit plus été le même , & je jugeai à propos qu'elle se contînt.

Il y a de ces instans-là qui n'ont qu'un point qu'il faut saisir , & ce point nous l'avions manqué , je le sentis.

Quoi qu'il en soit , nous descendîmes. Aucun de nous n'eut le courage de prononcer un mot : le cœur me battoit , à moi. L'événement que nous allions tenter commençoit à m'inquiéter pour elle ; j'appréhendois que ce ne fût la mettre à une trop forte épreuve : mais il n'y avoit plus moyen de s'en dédire ; j'avois tout disposé moi-même pour arriver à ce terme que je

redoutois ; le coup qui devoit la frapper étoit mon ouvrage , & d'ailleurs il étoit sûr que , sans le secours de tant d'impressions que j'allois pour ainsi dire assembler sur elle , il ne falloit pas espérer de réussir.

Enfin , nous parvinmes à cet appartement du malade. Ma tante soupiroit en entrant dans sa chambre. Brunon , sur qui elle s'appuyoit aussi-bien que sur moi , étoit d'une pâleur à faire peur ; je sentois mes genoux se dérober sous moi. Madame Dorfrainville nous suivoit dans un silence inquiet & morne. Le Confesseur qui marchoit devant nous , entra le premier , & les rideaux du lit n'étoient tirés que d'un côté.

Cet Ecclésiastique s'avança donc vers le mourant , qu'on avoit soulevé pour le mettre plus à son aise. Son fils , qui étoit au chevet , & qui pleuroit à chaudes larmes , se retira un peu : le jour commençoit à baisser , & le lit étoit placé dans l'endroit le plus sombre de la chambre.

Monsieur , dit l'Ecclésiastique à ce mourant , je vous amene Madame Dursan , que vous avez souhaité de voir avant que de recevoir votre Dieu. La voici.

Le fils alors leva sa main foible & tremblante , & tâcha de la porter à sa tête pour le découvrir ; mais ma tante , qui arrivoit

en ce moment auprès de lui, se hâta d'avancer sa main pour retenir la sienne.

Non, Monsieur, non restez comme vous êtes, je vous prie, vous n'êtes que trop dispensé de toute cérémonie, lui dit-elle sans l'envisager encore.

Après quoi, nous la placâmes dans un fauteuil à côté du chevet, & nous nous tinmes debout auprès d'elle.

Vous avez désiré m'entretenir, Monsieur ; voulez-vous qu'on s'écarte ? Ce que vous avez à me dire doit-il être secret ? reprit-elle ensuite, moins en le regardant qu'en prêtant l'oreille à ce qu'il alloit répondre.

Le malade là-dessus fit un soupir ; & comme elle appuyoit son bras sur le lit, il porta la main sur la sienne, il la prit, & dans la surprise où elle étoit de ce qu'il faisoit, il eut le temps de l'approcher de sa bouche, d'y coller ses levres, en mêlant aux baisers qu'il y imprimoit quelques sanglots à demi étouffés par sa foiblesse & par la peine qu'il avoit à respirer.

A cette action, la mère alors troublée, & confusément au fait de la vérité, après avoir jeté sur lui des regards attentifs & effrayés : Que faites-vous donc-là ? lui dit-elle, d'une voix que son effroi rendoit plus forte qu'à l'ordinaire ? Qui êtes-vous,

Monsieur ? Votre victime , ma mere , répondit-il , du ton d'un homme qui n'a plus qu'un souffle de vie .

Mon fils ! Ah ! malheureux Dursan ! je te reconnois assez pour en mourir de douleur , s'écria-t-elle , en retombant dans le fauteuil où nous la vîmes pâlir , & rester comme évanouie .

Elle ne l'étoit pas cependant : elle se trouva mal , mais elle ne perdit pas connoissance , & nos cris , avec les secours que nous lui donnâmes , rappellerent insensiblement ses esprits .

Ah ! mon Dieu ! dit-elle après avoir jeté quelques soupirs ; à quoi m'avez-vous exposée , Tervire ?

Hélas ! ma tante , lui répondis-je , falloit-il vous priver du plaisir de pardonner à un fils mourant ? Ce jeune homme n'a-t-il pas des droits sur votre cœur ? n'est-il pas digne que vous l'aimiez ; & pouvons-nous le dérober à vos tendresses ? ajoutai-je en lui montrant Dursan le fils , qui se jeta sur le champ à ses genoux , & à qui cette grand'mere , déjà toute éperdue , tendit languissamment une main , qu'il bailla en pleurant de joie ; & nous pleurions tous avec lui . Madame Dursan , qui n'étoit encore que Brunon , l'Ecclésiastique lui-même ,

Madame Dorfrainville & moi, nous contribuâmes tous à l'attendrissement de cette tante, qui pleuroit aussi, & qui ne voyoit autour d'elle que des larmes, & qui la remercioient de s'être laissée toucher.

Cependant tout n'étoit pas fait ; il nous restoit encore à la fléchir pour Brunon, qui étoit à genoux derrière le jeune Dursan, & qui, malgré les signes que je faisois, n'osoit s'avancer, dans la crainte de nuire à son mari & à son fils, & d'être encore un obstacle à leur réconciliation.

En effet, nous n'avions eu jusques-là qu'à appeler la tendresse d'une mère irritée, & il s'agissoit ici de triompher de sa haine & de son mépris pour une étrangere, qu'elle aimoit à la vérité, mais sans la connoître & sous un autre nom.

Cependant ma tante regardoit toujours le jeune Dursan avec complaisance, & ne retroit point sa main qu'il avoit prise.

Leve-toi, mon enfant, lui dit-elle à la fin ; je n'ai rien à te reprocher à toi. Hélas ! comment résisterois-je, moi, qui n'ai pas tenu contre ton pere ?

Ici, les caresses du jeune homme & nos larmes de joie redoublerent.

Mon fils, dit-elle après, en s'adressant au malade, est-ce qu'il n'y a pas moyen

de vous guérir ? Qu'on lui cherche partout du secours : nous avons des Médecins dans la Ville prochaine , qu'on les fasse venir & qu'on se hâte.

Mais , ma tante , lui dis-je alors , vous oubliez encore une personne , qui est chère à vos enfans , qui nous intéresse tous , & qui vous demande la permission de se montrer.

Je t'entends , dit-elle. Hé bien , je lui pardonne : mais je suis âgée , ma vie ne sera pas encore bien longue , qu'on me dispense de la voir. Il n'est plus temps , ma tante , lui dis-je alors : vous l'avez déjà vue , vous la connoissez ; Brunon vous le dira.

Moi , je la connois , reprit-elle ? Brunon dit que je l'ai vue ? Eh , où est-elle ? A vos pieds , répondit Dursan le fils , & celle-ci à l'instant venoit de s'y jettter.

Ma tante immobile à ce nouveau spectacle , resta quelque temps sans prononcer un mot , & puis , tendant les bras à sa belle-fille : Venez donc , Brunon , lui dit-elle en l'embrassant ; venez que je vous paie de vos services. Vous me disiez que je la connoissois , vous autres , il falloit dire aussi que je l'aimois.

Brunon , que j'appellerai à présent Ma-

dame Dursan, parut si sensible à la bonté de ma tante, qu'elle en étoit comme hors d'elle même. Elle embrassoit son fils ; elle nous accabloit de caresses Madame Dorfrainville & moi ; elle alloit se jeter au cou de son mari ; elle lui amenoit son fils ; elle lui disoit de vivre, de prendre courage : il l'embrassoit lui-même, tout expirant qu'il étoit ; il demandoit sa mère, qui alla l'embrasser à son tour, en soupirant de le voir si mal.

Il s'affoiblissoit à tout moment, cependant ; il nous le dit même, & pressa l'Ecclésiastique d'achever ses fonctions ; mais comme, après tout ce qui venoit de se passer, il avoit beloin d'un peu de recueillement, nous jugeâmes à propos de nous retirer tous, attendant que la cérémonie se fit.

Ma tante, qui de son côté n'avoit pu supporter tant de mouvements & tant d'agitations sans en être affoiblie, nous pria de la remener dans sa chambre.

Je me sens épuisée, je n'en puis plus, dit-elle à Madame Dursan ; je n'aurois pas la force d'assister à ce qu'on va faire : aidez-moi à remonter, Brunon (car on ne l'appella plus autrement) ; & nous la reconduisîmes chez elle. Je la trouvai si

abattue, que je lui proposai de se coucher pour mieux reposer ; elle y consentit.

Je voulus sonner pour faire venir une autre femme-de-chambre ; mais Madame Dursan la jeune m'en empêcha. Oubliez-vous que Brunon est ici ? me dit-elle ; & elle se mit sur le champ à la déshabiller.

Comme vous voudrez, ma fille, lui dit ma tante, qui reçut son action de bonne grâce, & ne voulut pas s'y opposer, de peur qu'elle ne regardât son refus comme un reste d'éloignement pour elle ; après quoi elle nous renvoya toutes chez la malade, & il ne resta qu'une femme-de-chambre auprès d'elle.

Son dessein n'étoit pas de rester au lit plus de deux ou trois heures ; elle devoit ensuite revenir chez son fils, mais il étoit arrêté qu'elle ne le verroît plus.

A peine fut-elle couchée, que ses indispositions ordinaires augmenterent si fort, qu'elle ne put se relever, & à dix heures du soir son fils étoit mort.

Ma tante le comprit aux mouvements que nous nous donnions Madame Dortrainville & moi, qui descendions tour à tour, & en l'absence de Madame Dursan & de son fils, qui n'étoient ni l'un ni l'autre remontés chez elle.

Je ne revois ni Dursan, ni sa mere, me dit-elle un quart d'heure après que Dursan le pere eut expiré : ne me cache rien ; est-ce que je n'ai plus de fils ? Je ne lui répondis pas, mais je pleurai. Dieu est le maître, continua-t-elle tout de suite sans verser une larme, & avec une sorte de tranquillité qui m'effraya, que je trouvai funeste, & qui ne pouvoit venir que d'un excès de consternation & de douleur.

Je ne me trompois pas ; ma tante fut plus mal de jour en jour ; rien ne put la tirer de la mélancolie dans laquelle elle tomba : la fievre la prit & ne la quitta plus.

Je ne vous dis rien de l'affliction de Madame Dursan & de son fils. La première me fit pitié, tant je la trouvai accablée. Le testament qui déshéritoit son mari, n'étoit pas encore révoqué ; peut-être appréhendoit-elle que ma tante ne mourût sans en faire un autre, & ce n'auroit pas été ma faute ; je l'en avois déjà pressée plusieurs fois, & elle me renvoyoit toujours au lendemain.

Madame Dorfrainville, qui lui en avoit parlé aussi, passa trois ou quatre jours avec nous. Le matin du jour de son départ, nous insistâmes encore l'une & l'autre sur le testament.

Ma niece, me dit alors ma tante, allez voici prendre une petite clef à tel endroit, ou je prierez cette armoire, & apportez-moi un paquet cacheté que vous verrez à l'entrée. Je fis ce qu'elle me disoit, & dès qu'elle eut le paquet.

Qu'on ait la bonté de me laisser seule Dursan une demi-heure, nous dit-elle, & nous nous retirâmes. Tout ceci s'étoit passé entre nous trois ; Madame Dursan & son fils n'y avoient point été présens ; mais ma tante les envoya chercher quand elle nous eut fait rappeler Madame Dorfrainville & moi.

Nous jugeâmes qu'elle venoit d'écrire ; elle avoit encore une écritoire & du papier sur son lit, & elle tenoit d'une main le papier cacheté que je lui avois donné.

Voici, dit-elle à Madame Dursan, le testament que j'avois fait en faveur de ma niece. Mon dessein, depuis le retour de mon fils a été de le supprimer ; mais il y a quatre jours qu'elle m'en sollicite à tout instant, & je vous le remets, afin que vous y voyez vous-même que je lui laisse tout mon bien.

Après ces mots, elle le lui donna ; prenant ensuite un second papier cacheté qu'elle présenta à Madame Dorfrainville : elle

elle voici, poursuivit-elle, un autre écrit, dont
ou je prie Madame de vouloir bien se char-
un ger; & quoique je ne doute pas que vous
rée, je satisfassiez de bonne grace aux petites
'elle dispositions que vous y trouverez, ajouta-
elle en adressant la parole à Madame
Dursan, j'ai cru devoir encore vous les
nous recommander, & vous dire qu'elles me
en sont chères, qu'elles partent de mon cœur;
son au en un mot j'y prends l'intérêt le plus
main rendre, & que vous ne sauriez, ni prouver
elle mieux votre reconnoissance à mon égard,
rain- si mieux honorer ma mémoire, qu'en
ré- exécutant fidélement ce que j'exige de
rire; vous dans cet écrit, que je confie à Ma-
t Dame Dorfrainville. Pour vous y exciter
main encore, songez que je vous aime, que j'ai
nné au plaisir à penser que vous allez être dans
, le ne meilleure fortune, & que tous ces
e malentimens avec lesquels je meurs pour vous,
r deont autant d'obligations que vous avez
il y ma niece.

Elle s'arrêta là; elle demanda à se reposer.
que Madame Dorfrainville l'embrassa, partit à
laif- onze heures, & six jours après, ma tante
l'étoit plus.

Vous concevez aisément quelle fut ma
chétis ouleur. Madame Dursan parut faire tout ce
ville qu'elle put pour l'adoucir, mais je ne fus

guere sensible à tout ce qu'elle me disoit ; & quoiqu'elle fût affligée elle-même, j'crus voir qu'elle ne l'étoit pas assez : ses larmes n'étoient pas amères ; il y entroit ce me semble, beaucoup de facilité de pleurer, & voilà pourquoi elle ne me consoloit pas, malgré tous ses efforts.

Son fils y réussissoit mieux ; il avoit à mon avis, une tristesse plus vraie ; il regrettroit du moins son pere de tout son cœur, & ne parloit de ma tante qu'avec la plus tendre reconnaissance, sans songer comme sa mère, à l'abondance où il alloit vivre.

Et puis je le voyois sincérement s'intéresser à mon affliction. Ce dernier article n'étoit pas équivoque ; & peut-être, cause de cela, jugeois-je de lui plus favorablement sur le reste.

Quoi qu'il en soit, Madame Dorfrain ville vint deux jours après au château avec le papier cacheté que ma tante lui avoit remis, & qui fut ouvert en présence de témoins, avec toutes les formalités qu'il jugea nécessaires.

Ma tante y rétablissoit son petit-fils dans tous les droits que son pere avoit perdus par son mariage, mais elle ne le rétablissoit en entier, qu'à condition qu'il m'assureroit

pouferoit : & qu'au cas qu'il en épousât une autre , ou que le mariage ne me convint pas à moi-même , il seroit obligé de me donner le tiers de tous les biens qu'elle laissoit , de quelque nature qu'ils fussent.

Qu'au surplus l'affaire de ce mariage se décideroit dans l'intervalle d'un an , à compter du jour où le paquet seroit ouvert , & qu'en attendant , il me seroit dû du même jour une pension de mille écus , dont je jouirois jusqu'à la conclusion de notre mariage , ou jusqu'au moment où j'entrerois en possession du tiers de l'héritage.

Toutes ces conditions-là sont de trop ; s'écria vivement Dursan le fils pendant qu'on liloit cet article ; je ne veux rien qu'avec ma cousine.

Je baissai les yeux , & je rougis d'embarras & de plaisir sans rien répondre ; mais le tiers de ce bien qu'on me donnoit si je ne l'épousois pas , ne me tentoit guere.

Attendez donc qu'on achieve , mon fils , lui dit Madame Dursan d'un air assez brusque , que Madame Dorfrainville remarqua comme moi . J'aurois été honteux de me taire , reprit le jeune homme plus doucement , & l'on continua de lire.

L'air brusqué que Madame Dursan avoit eu avec son fils, venoit apparemment de ce qu'elle savoit mon peu de fortune; & malgré le tiers du bien de ma tante que je devois emporter, si Dursan ne m'épousoit pas, elle le voyoit non-seulement en état de faire un très-riche mariage, mais encore d'aspirer aux partis les plus distingués par la naissance.

Quoi qu'il en soit, elle ne put s'empêcher, quelques jours après, de dire à Madame Dorfrainville, que j'avois bien raison de regretter une tante qui m'avoit si bien traitée. Qu'appellez-vous si bien traitée? Savez-vous qu'il n'a tenu qu'à Mademoiselle de Tervire de l'être encore mieux, lui répondit cette Dame, qui fut scandalisée de sa façon de penser; & vous ne devez pas oublier que vous n'auriez rien sans elle, sans son désintéressement & sa généreuse industrie? Ne la regardez pas comme une fille qui n'a rien; votre fils, en l'épousant, Madame, épousera l'héritière de tout le bien qu'il a. Voilà ce qu'il en pense lui-même, & vous ne sauriez aussi penser autrement, sans une ingratitudo dont je ne vous crois pas capable.

A l'égard de leur mariage, repartit Madame Dursan en souriant, mon fils est

encore si jeune, qu'il sera temps d'y songer dans quelques années. Comme il vous plaira, répondit Madame Dorfrainville, qui ne daigna pas lui en dire davantage, & qui se sépara d'elle avec une froideur dont Madame Dursan profita pour avoir un prétexte de ne la plus voir, & pour se délivrer de ses reproches.

Cette femme, que nous avions mal connue, ne s'en tint pas à éloigner le mariage en question; je fus qu'elle faisoit consulter d'habiles gens pour savoir si on ne pourroit pas attaquer le dernier écrit de ma tante; & ce fut encore Madame Dorfrainville qu'on instruisit de cette autre indignité, & qui me l'apprit.

Dursan, qui la favoit & qui n'osa me la dire, étoit au désespoir. Ce n'étoit pas de lui dont j'avois à me plaindre alors; il m'aimoit au-délà de toute expression: je ne lui dissimulois pas que je l'aimois aussi; & plus Madame Dursan en usoit mal avec moi, plus son fils, que je croyois si différent d'elle, me devenoit cher: mon cœur le récompensoit par-là de ce qu'il ne ressembloit pas à sa mère.

Mais cette mère, toute ingrate qu'elle étoit, avoit un ascendant prodigieux sur lui; il n'osoit lui parler avec autant de

force qu'il l'auroit dû; il n'en avoit pas le courage. Pour le faire taire, elle n'avoit qu'à lui dire, *vous me chagrinez, & c'en étoit fait, il n'alloit pas plus loin.*

Les mauvaises intentions de cette mère, ne se terminerent pas à me disputer, s'il étoit possible, le tiers du bien qui m'appartenoit; elle résolut encore de m'écartier de chez elle, dans l'espérance que son fils, en cessant de me voir, cesseroit aussi de m'aimer avec tant de tendresse & ne seroit plus si difficile à amener à ce qu'elle vouloit, & voici ce qu'elle fit pour parvenir à ses fins.

Je vous ai dit qu'il y avoit une espece de rupture, ou du moins une grande froideur entre Madame Dorfrainville & elle, & ce fut à moi à qui elle s'en prit Madame demoiselle, me dit-elle, Madame Dorfrainville est toujours votre amie, & n'est plus la miehne; comment cela se peut-il? Je vous le demande, Madame, lui répondis-je; vous savez mieux que moi ce qui s'est passé entre vous deux.

Mieux que vous? reprit-elle en souriant d'un air ironique; vous plaisantez, & elle seroit entendu raison si vous l'avez voulu; le mariage dont il s'agit, n'est pas si pressé.

Il ne l'est pas pour moi, lui dis-je,

mais elle n'a pas cru que ce fût vous qui dussiez le différer si j'y consentois. Quoi, Mademoiselle, vous nous querellez aussi ? Déjà des reproches du service que vous nous avez rendu ? Cette humeur-là m'alarme pour mon fils, reprit-elle en me quittant.

J'ai vu Brunon me rendre plus de justice, lui criai-je pendant qu'elle s'éloigna ; & depuis ce moment nous ne nous parlâmes presque plus, & j'en effuyai tous les jours tant de dégoûts, qu'il fallut enfin prendre mon parti trois mois après la mort de ma tante, & quitter le Château, malgré la désolation du fils, que je laissai malade de douleur, brouillé avec sa mère, & que je ne pus voir ni informer du jour de ma sortie, par tout ce que m'allégua sa mère, qui feignoit ne pouvoir comprendre pourquoi je me retirois, & qui me dit que son fils, avec la fièvre qu'il avoit, n'étoit pas en état de recevoir des adieux aussi étonnans que les miens.

Tant de fourberie me rebuta de lui répondre là-dessus ; mais pour lui témoigner le peu de cas que je faisois de son caractère : j'ai demeuré trois mois chez vous, lui dis-je en partant, & il est juste de vous en tenir compte.

C'est bien plutôt moi qui vous dois trois

mois de la pension qu'on vous a laissée, & je vais m'en acquitter tout-à-l'heure, dit-elle en souriant du compliment que je lui faisois, & dont ma retraite la consoloit. Non, lui dis je avec fierté, gardez votre argent, Madame, je n'en ai pas besoin à présent; & aussitôt je montai dans une chaise que Madame Dorfrainville, chez qui j'allois, m'avoit envoyée.

Je passe la colere de cette Dame au récit que je lui fis de tous les désagrémens que j'avois eus au Château. J'avois écrit deux fois à ma mère depuis la mort de ma tante, & je n'en avois point eu de réponse, quoi qu'il y eût alors nombre d'années que je n'eusse eu de ses nouvelles, & cela me chagrinoit.

Où pouvoit me jeter une situation comme la mienne? Car enfin, je ne me voyois rien d'assuré; & si Madame Dursan, qui avoit tenté d'attaquer le dernier testament de ma tante, parvenoit à le faire casser, que devenois-je? Il n'étoit pas question d'abuser de la retraite que Madame Dorfrainville venoit de me donner; il ne me restoit donc que ma mère à qui je pouvois avoir recours. Une des amies de Madame Dorfrainville, femme âgée, alloit faire un voyage à Paris, je crus devoir profiter de

sa compagnie, & partir avec elle ; ce que je fis en effet quinze jours ou trois semaines après ma sortie de chez Madame Dursan, qui m'avoit envoyé ce qui m'étoit dû de ma pension, & dont le fils continuoit d'être malade, & pour qui je ne pus que laisser une lettre que Madame Dorfrainville elle-même me promit de lui faire tenir.

FIN de la dixième Partie.

LA VIE
DE
MARIANNE,
OU
LES AVENTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE ***.

ONZIEME PARTIE.

TIL me semble vous entendre d'ici, Madame. Quoi! vous écriez-vous, encore une Partie! Quoi! trois tout de suite! Hé, par quelle raison vous plaît-il d'écrire si diligem-
ment l'histoire d'autrui, pendant que vous
avez été si lente à continuer la vôtre? Ne
seroit-ce pas que la Religieuse auroit elle-
même écrit la sienne; qu'elle vous auroit
laissé son manuscrit, & que vous le copiez?

Non, Madame, non, je ne copie rien ; je me ressouviens de ce que ma Religieuse m'a dit, de même que je me ressouviens de ce qui m'est arrivé ; ainsi le récit de sa vie ne me coûte pas moins que le récit de la mienne, & ma diligence vient de ce que je me corrige ; voilà tout le mystère. Vous ne m'en croirez pas, mais vous le verrez, Madame, vous le verrez. Pour suivons.

Nous nous retrouvâmes sur le foir dans ma chambre, ma Religieuse & moi.

Voulez-vous, me dit-elle, que j'abrege le reste de mon histoire, non que j'aie le temps de la finir cette fois-ci : mais j'ai quelque confusion de vous parler si long-temps de moi, & je ne demande pas mieux que de passer rapidement sur bien des choses, pour en venir à ce qui est essentiel que vous sachiez.

Non, Madame, lui répondis-je, ne passez rien, je vous en conjure ; depuis que je vous écoute, je ne suis plus, ce me semble, si étonnée des événemens de ma vie ; je n'ai plus une opinion si triste de mon sort. S'il est fâcheux d'avoir, comme moi, perdu sa mère, il ne l'est guere moins d'avoir, comme vous, été abandonnée de la sienne. Nous avons toutes deux été diffé-

remment à plaindre : vous avez vos ~~re~~ ^{Quo} sources, & moi les miennes. A la vérité ~~certa~~ je crois jusqu'ici que mes malheurs ~~sur-là~~ passent les vôtres ; mais quand vous aurez ~~endr~~ tout dit, je changerai peut-être de ~~sen~~ ^{incur} timent. ~~Je n~~

Je n'en doute pas, me dit-elle ; achevons ~~ne tro~~

Je vous ai dit que mon voyage étoit ~~étoit~~ ^{dit} résolu, & je partis quelques jours ~~apr~~ ^{amps} avec la Dame dont je vous ai parlé. ~~ons,~~

J'avois été payée d'une moitié de ~~ma~~ ^{ma} pension, & cette somme, que Madam ~~oi,~~ ^{oi,} Dorfrainville avoit bien voulu recevoir ~~pou~~ ^{us} ~~so~~ moi sur ma quittance, avoit été donnée ~~assé~~ ^{de fort bonne grace. Madame Durlan avoit} ~~our e~~ même offert de l'augmenter. ~~C'ét~~

Nous ne serons pas long-temps sans vous ~~vou~~ ^{ous} suivre, me dit-elle la veille de mon départ ~~vou~~ ^{ous} mais si par quelque accident imprévu ~~vou~~ ^{us} ~~arri~~ ^{ez} avez besoin de plus d'argent avant que ~~qu~~ ^{us} ~~soyons~~ ^{ir} à Paris, écrivez-moi, Madam ~~ir le~~ moi ~~elle~~, & je vous en enverrai sur le ~~man~~ ^{champ.} ~~ns la~~

Ce discours fut suivi de beaucoup de ~~Elle~~ protestations d'amitié, qui n'avoient qu'un ~~que ca~~ défaut, c'est qu'elles étoient trop polies ~~us so~~ je les aurois cru plus vraies, si elles avoient ~~a en~~ été plus simples : le bon cœur ne fait ~~Hé~~ point de compliment. ~~ame,~~

ref Quoi qu'il en soit, je partis, toujours
rité certaine du fond de ses sentimens, &
sur-là toujours inquiete du parti qu'elle
ure endroit; mais en revanche bien con-
sen cinquie de la tendresse du fils.

Je ne vous en dirai que cela; je n'ai
vons de trop souffert du souvenir de ce qu'il
étoit dit alors, aussi-bien que dans d'autres
apres tems: il a fallu les oublier ces expres-
sions, ces transports, ces regards, cette
émission si touchante qu'il avoit avec
damboi, & que je vois encore; il a fallu n'y
pouvoir songer; & malgré l'état que j'ai em-
ménagé, je n'ai pas eu trop de quinze ans
avoir en perdre la mémoire.

C'étoit dans un carrosse de voiture que
vous voyagions ma compagne & moi, &
partous n'étions plus qu'à vingt lieues de
vouarais, quand, dans un endroit où l'on
t qu'arrêta quelque temps le matin pour rafraî-
Madeir les chevaux, il vint une Dame qui
ur demanda s'il y avoit une place pour elle
ns la voiture.

Elle étoit suivie d'une paysanne qui portoit
qu'une cassette, & qui tenoit un sac de nuit
polies sur son bras. Oui, lui dit le cocher, il
voient a encore une place vuide à la portiere.
e fait Hé bien, je la prendrai, répondit la
ame, qui la paya sur le champ, & qui

monta tout de suite en carrosse, après nous avoir tous salués d'un air qui avoit de la dignité, quoique très-honnête, & qui ne sentoit point la politesse de campagne; tout le monde le remarqua, & je le remarquai plus que les autres.

Elle étoit assise à côté d'un vieux Ecclésiastique qui alloit plaider à Paris. Ma compagne & moi, nous remplissions le fond du devant; celui de derrière étoit occupé par un homme âgé, indisposé, & par sa femme. Dans l'autre portiere étoient un Officier & la Femme-de-chambre de la Dame avec qui je voyageois, & qui avoit encore un laquais qui suivoit le carrosse à cheval.

Cette inconnue que nous primes en chemin, étoit grande, bien faite; je lui aurois donné près de cinquante ans; cependant elle ne les avoit pas: on eût dit qu'elle relevoit de maladie, & cela étoit vrai. Malgré sa pâleur & son peu d'embonpoint, on lui voyoit les plus beaux traits du monde, avec un tour de visage admirable, & je ne sai quoi de fin qui faisoit penser qu'elle étoit une femme de distinction. Toute sa figure avoit un air d'importance naturelle, qui ne vient pas de fierté, mais de ce qu'on est accoutumée aux attentions, &

nième

même aux respects de ceux avec qui l'on vit dans le grand monde.

A peine avions-nous fait une lieue depuis la buvette, que le mouvement de la voiture incommoda notre nouvelle venue.

Je la vis pâlir, ce qui fut bientôt suivi de maux de cœur.

On voulut faire arrêter, mais elle dit que ce n'étoit pas la peine, & que cela ne dureroit pas; & comme j'étois la plus jeune de toutes les personnes qui occupoient les meilleures places, je la pressai beaucoup de se mettre à la mienne, & l'en pressai d'une maniere aussi sincere qu'obligeante.

Elle parut extrêmement touchée de mes instances, me fit sentir combien elle les estimoit de ma part, & mêla même quelque chose de si flatteur pour moi dans ce qu'elle me répondit, que mes empressemens en redoublerent: mais il n'y eut pas moyen de la persuader., & en effet son indisposition se passa.

Comme elle étoit placée auprès de moi, nous avions de temps en temps de petites conversations ensemble.

La Dame que j'ai appellée ma compagne, & qui étoit d'un certain âge, m'appelloit presque toujours sa fille quand elle me

parloit, & là-dessus notre inconnue crut qu'elle étoit ma mere.

Non, lui dis-je, c'est une amie de ma famille qui a eu la bonté de se charger de moi jusqu'à Paris, où nous allons toutes deux; elle pour recueillir une succession, & moi, pour joindre ma mere qu'il y a long-temps que je n'ai vue.

Je voudrois bien être cette mere-là, me dit-elle d'un air doux & caressant, sans me faire de questions sur le pays d'où je venois, & sans me parler de ce qui la regardoit.

Nous arrivâmes à l'endroit où nous devions dîner. Il faisoit un fort beau jour, & il y avoit dans l'hôtellerie un jardin qui me parut assez joli; je fus si curieuse de le voir, que j'y entrai, & je m'y promenai même quelques instans pour me délasser d'avoir été assise toute la matinée.

Madame Darcire (c'étoit le nom de ma compagne) étoit à l'entrée de ce jardin avec l'Ecclésiastique dont je vous ai parlé, pendant que l'Officier ordonnoit notre dîner. L'autre voyageur incommodé, & sa femme, étoient déjà montés dans la chambre où l'on nous devoit servir, & où ils nous attendoient.

L'Officier revint, & dit à Madame Dar-

cire qu'il ne nous manquoit que notre nouvelle venue, qui s'étoit retirée, & qui apparemment avoit dessein de manger à part.

Je me promenois alors dans un petit bois que cette Dame eut envie de voir aussi ; l'Ecclésiastique & l'Officier la suivirent, & il y avoit déjà une bonne demi-heure que nous nous y amusions, quand le Laquais de Madame Darcire vint nous avertir qu'on alloit servir. Nous primes donc le chemin de la chambre où je viens de vous dire que deux de nos voyageurs étoient d'abord montés.

J'ignorois que notre inconnue se fût séparée ; on n'en avoit rien dit devant moi ; de sorte qu'en traversant la cour, je la vis dans un cabinet à rez-de-chaussée, dont les fenêtres étoient ouvertes, & on lui apportoit à manger dans le même moment.

Comment, dis-je à l'Officier, est-ce dans ce cabinet que nous dînons ? Nous n'y serons guere à notre aise : aussi n'est-ce pas là que nous allons, me répondit-il, c'est en haut ; mais cette Dame a voulu dîner toute seule.

Il n'y a pas d'apparence qu'elle eût pris ce parti-là si on l'avoit priée d'être des nôtres, repris-je ; peut-être s'attendoit-elle là-dessus à une politesse que personne

de nous ne lui a faite, & je suis d'avis d'aller sur le champ réparer cette faute.

Je laissai en effet monter les autres, & me hâtai d'entrer dans le cabinet. Elle prenoit sa serviette, & n'avoit pas encore touché à ce qu'on lui avoit apporté: c'étoit un potage, & de l'autre côté un peu de viande bouillie sur une assiette.

J'avoue qu'un repas si frugal m'étonna; elle rougit elle-même que j'en fusse témoin; mais lui cachant ma surprise:

Hé quoi, Madame, lui dis-je, vous nous quittez; nous n'aurions pas l'honneur de dîner avec vous? Nous ne souffrirons point cette séparation-là, s'il vous plaît. Heureusement que l'arrive à propos; vous n'avez point encore mangé, & je vous enleve de la part de toute la compagnie: on ne se mettra point à table que vous ne soyez venue.

Elle s'étoit brusquement levée, comme pour m'écartier de la table & de la vue de son dîné. Je me conformai à son intention, & ne m'avançai pas.

Non, Mademoiselle, me répondit-elle en m'embrassant, ne prenez point garde à moi, je vous prie. J'ai été long-temps malade; je suis encore convalescente, il faut que j'observe un régime qui m'est

nécessaire , & que j'observerois mal en compagnie. Voilà mes raisons , voyez si vous voulez que je m'expose : je suis bien sûre que non , & vous seriez la premiere à m'en empêcher. Je crus de bonne foi ce qu'elle me disoit , & je n'en insistai pas moins.

Je ne me rends point , lui dis-je , & ne veux point vous laisser seule. Venez , Madame , & fiez-vous à moi ; je veillerai sur vous avec la dernière rigueur , je vous garderai à vue : on n'a pas encore servi ; il n'y a qu'à dire en passant qu'on joigne votre dîné au nôtre , & je la prenois sous le bras pour l'emmener , en lui parlant ainsi ; de sorte que je l'entraînois déjà sans qu'elle sût que me répondre , malgré la répugnance que je lui voyois toujours.

Mon Dieu , Mademoiselle , me dit-elle en s'arrêtant d'un air triste & même dououreux , que votre empressement me fait de plaisir & de peine ! Faut-il vous parler confidemment ? Je viens d'une petite maison de campagne que j'ai ici près ; j'y avois porté un certain argent pour y passer environ un mois ; je sortois de maladie , la fièvre m'y a prise , je me suis laissé gagner par le temps ; il ne me reste bien précisément que ce qu'il me faut pour re-

tourner à Paris, où je serai demain, & je ne songe qu'à arriver. Ce que je vous dis là, au reste, n'est fait que pour vous, Mademoiselle, vous le sentez bien, & vous aurez la bonté de m'excuser auprès des autres sur ma santé.

Quelque peu de souci qu'elle affichât d'avoir elle-même de cette disette d'argent qu'elle m'avouoit, & qu'elle vouloit que je regardasse comme un accident sans conséquence : ce qu'elle me disoit là me toucha cependant, & je crus voir moins de tranquillité sur son visage, qu'elle n'en marquoit dans son discours : il y a de certains états où l'on ne prend pas l'air qu'on veut.

Eh ! Madame, m'écriai-je avec une franchise vive & badine, & en lui mettant ma bourse dans la main, que j'ais l'honneur de vous être bonne à quelque chose ; servez-vous de cet argent jusqu'à Paris, puisque vous avez négligé d'en faire venir, & ne nous punissez point du peu de précaution que vous avez prise.

Je déliais les cordons de la bourse en lui parlant ainsi : prenez ce qu'il faut, ajoutai-je ; si vous n'en avez pas besoin, vous me le rendrez en arrivant, sinon, vous me le renverrez le lendemain.

Elle jeta comme un soupir alors & laissa même, sans doute malgré elle, échaper une larme. Vous êtes trop aimable, me répondit-elle ensuite, avec un embarras qu'elle combattoit; vous me charmez, vous me pénétrez d'amitié pour vous; mais je puis me passer de ce que vous m'offrez de si bonne grâce: souffrez que je vous remercie. Il n'y a personne de quelque considération dans ces campagnes-ci qui ne me connoisse, & chez qui je ne pusse envoyer si je voulois; mais ce n'est pas la peine, je ferait demain chez moi.

S'il vous est indifférent de rester seule ici, lui répondis-je d'un air mortifié, il ne me l'auroit pas été d'être quelques heures de plus avec vous; c'étoit une grâce que je vous demandois, & qu'à la vérité je ne mérite pas d'obtenir.

Que vous ne méritez pas, me répartit-elle en joignant les mains: he! comment feroit-on pour ne pas vous aimer? Hé bien, Mademoiselle, que voulez-vous que je prenne, puisque vous me menacez de croire que je ne vous aime pas; je ferai tout ce que vous exigerez, & je vais vous suivre: êtes-vous contente?

C'étoit en tenant ma bourse qu'elle me disoit cela. Je l'embrassai de joie; car toutes

ses façons me plaisoient, je les trouvois nobles & affectueuses ; & ce petit moment de conversation particulière venoit encore de me lier à elle. De son côté, elle me serra tendrement dans ses bras. Ne disputons plus, me dit-elle après ; voilà un de vos louis que je prends, c'est assez, puis qu'il n'est question que de prendre. Non, répondis-je en riant ; n'y eût-il qu'un quart de lieue d'ici chez vous, je vous taye davantage. Hé bien, mettons - en deux pour avoir la paix, & marchons, reprit-elle.

Je l'emmennai donc : il y avoit un instant qu'on avoit servi, & on nous attendoit. On la combla de politesse, & Madame Darcire, sur-tout, eut mille attentions pour elle.

Je lui avois promis de veiller sur elle à table, & je lui tins parole, au moins pour la forme : on m'en fit la guerre, on me querella, je ne m'en soucias point. C'est une rigueur à laquelle je me suis engagée, dis-je ; Madame n'est venue qu'à cette condition-là, & je fais ma charge.

Ma prétendue rigueur n'éroit cependant qu'un prétexte pour lui servir ce qu'il y avoit de meilleur & de plus délicat, & quoique, pour entrer dans le badinage,

vois le se plaignit d'être trop gênée, il est
ment rai qu'elle mangea très-peu.

Nous sentimes tous combien nous aurions
core perdu si elle nous avoit manqué ; il me
me sembla que nous étions devenus plus aimables
spu avec elle, & que nous avions tous
n de plus d'esprit qu'à l'ordinaire.

on, Enfin, le dîné fini, nous remontâmes
uan dans carrosse, & le soupé se passa de même.
re à Nous n'étions plus le lendemain qu'à
deux lieue de Paris, quand nous vîmes un
prit-quipage s'arrêter près de notre voiture,
tant que nous entendîmes quelqu'un qui demandoit si Madame Darcire n'étoit point
doit : c'étoit un homme d'affaires à qui elle
ame avoit écrit de venir au-devant d'elle, &
pour lui chercher un hôtel où elle pût avoir
elle un logement convenable. Elle se montra
sur le champ.

Mais comme nous avions quelques pa-
me uets engagés dans le magasin, que le
C'est leu n'étoit pas commode pour les retirer,
gée, nous jugeâmes à propos de ne descendre
cette u'à un petit village, qui n'étoit plus
u'à un demi-quart de lieue, & où notre
dant cocher nous dit qu'il s'arrêteroit lui-même.
il y Pendant qu'on travailla à retirer nos
, & baguettes, mon inconnue me prit à quartier
age, dans une petite cour, & voulut, en m'em-

brassant, me rendre le deux louis d'or que je l'avois forcée de prendre.

Vous n'y songez pas, lui dis-je ; vous n'êtes pas encore arrivée ; gardez-les quelques chez vous : que je les reprenne jeourd'hui ou demain, n'est-ce pas la même chose ? Avez-vous intention de ne pas revoir, & me quittez-vous pour toujours ?

J'en serois bien fâchée, me répondit-elle ; mais nous voici à Paris, nous allons y entrer, c'est comme si j'y étois. Vous avez beau dire, repris-je en me reculant, je me méfie de vous, & je vous laisse cet argent précisément pour vous obliger à m'apprendre où je vous retrouverai.

Elle se mit à rire, & s'avanza vers moi ; mais je m'éloignai encore. Ce que vous faites là est inutile, m'écriai-je, donnez-moi mes sûretés : où logez-vous ?

Je ne vous en aurois pas moins instruit de l'endroit où je vais, me repartit-elle. Mon nom est Darneuil (ce n'étoit là que le nom d'une petite terre, & elle me choisit le véritable), & vous aurez de mes nouvelles chez M. le marquis de Viry, rue S. Louis, au Marais, (c'étoit un de ses amis). Dites-moi à présent à votre tour, ajouta-t-elle, où je vous rencontrerai.

Je ne fais point le nom du quartier où nous allons , lui répondis-je ; mais demain vous enverrai quelqu'un qui vous le dira , si je ne vais pas vous le dire moi-même.

J'entendis alors Madame Darcire qui s'appelloit , & je me hâtai de sortir de ma petite cour pour la joindre : mon incon-
tou me suivit , elle dit adieu à Madame
arcire , je l'embrassai tendrement , & nous
ndisartimes.

En une heure de temps nous arrivâmes
la maison que cet homme d'affaires dont
i parlé nous avoit retenue.

Comme la journée n'étoit pas encore
ligerent avancée , j'aurois volontiers été chet-
i. mer ma mere , si Madame Darcire , qui
ven sentoit trop faiguée pour m'accompa-
qu ner , & dont je ne pouvois prendre que
don Femme-de-chambre , ne m'avoit engagée
? attendre jusqu'au lendemain.

J'attendis donc , d'autant plus qu'on me
elle fit qu'il y avoit fort loin du quartier où
que nous étions , à celui où je devois aller
e cas ouvrir cette mere , qu'il me tardoit avec
meant de raison de voit & de connoître.
, rue Aussi Madame Darcire ne me fit-elle pas
e ses enquerir le jour d'après ; elle eut la bonté
our , je préférer mes affaires à toutes les siennes,
i. et à onze heures du matin nous étions

déjà en carrosse pour nous rendre dans la rue Saint-Honoré, vis-à-vis les Capucins conformément à l'adresse que j'avois gardé de ma mère, & à laquelle je lui avois écrites mes dernières lettres, qui étoient restées sans réponses.

Notre carrosse arrêta donc à l'endroit que je viens de dire, & là, nous demandâmes la maison de Madame la Marquise.... (c'étoit le nom de son mari). Elle n'est plus ici, nous répondit un Suisse ou un Portier, je ne sais plus lequel des deux : elle y logeoit il y a environ de deux ans ; mais depuis que M. le Marquis est mort, son fils a vendu la maison à mon Maître, qui l'occupe à présent.

M. le Marquis est mort ! m'écriai-je tout troublée, & même saisie d'une certaine épouvante que je ne devois pas avoir ; car dans le fond, que m'importoit la mort de ce beau-père, qui m'étoit inconnu, à qui je n'avois jamais eu la moindre obligation & sans lequel au contraire ma mère m'auroit pas vraisemblablement oubliée autant qu'elle avoit fait.

Cependant, en apprenant qu'il ne vivoit plus, qu'il avoit un fils marié, je craignis pour ma mère, qui m'avoit laissé ignorer tous ces événemens. Le silence qu'elle avoit gardé

gardé là-dessus m'alarme ; j'aperçus conséulement des choses tristes , & pour elle & pour moi : en un mot , cette nouvelle me frappa , comme si elle avoit entraîné mille autres accidens fâcheux , que je redoutois sans savoir pourquoi.

Eh , depuis quand est - il donc mort ? répondis-je d'une voix altérée. Hé mais , c'est depuis dix-sept ou dix-huit mois , je pense , reprit cet homme , & fix ou sept semaines après avoir marié Monsieur le Marquis son fils , qui vient ici quelquefois , & qui demeure à présent à la Place-Royale.

Et la Marquise sa mère , lui dis-je encore ; loge-t-elle avec lui ? Je ne crois pas , me répondit-il ; il me semble avoir entendu dire que non : mais vous n'avez qu'à aller chez lui pour apprendre où elle est , apparemment qu'on vous en informera.

Hé bien , me dit alors Madame Darcire ; il n'y a qu'à retourner au logis , & nous irons à la Place-Royale après diné , d'autant plus que j'ai moi-même affaire de ces côtés-là. Comme vous voudrez , lui répondis-je d'un air inquiet & agité , & nous reviendrons à la maison.

Vous voilà bien rêveuse ; me dit en chemin Madame Darcire ; à quoi pensez-vous

donc ? Est-ce la mort de votre beau-pere
qui vous afflige ?

Non, lui dis-je, je ne pourrois en être
touchée que pour ma mere, que cet acci-
dent intéressé peut-être de plus d'une façon
mais ce qui m'occupe à présent, c'est le
chagrin de ne la point voir, & de n'être
pas sûre que je la trouverai chez son fils,
puisqu'on vient de nous dire qu'on ne croi-
pas qu'elle y loge. Ce n'est pas-là un grand
inconvénient, me dit-elle ; si elle n'y loge
pas, nous irons chez elle.

Madame Darcire fit arrêter chez quelque
Marchands pour des emplettes ; nous ren-
trâmes ensuite au logis. Trois quarts d'heure
après le diné nous remontâmes en carrosse
avec son Homme d'affaires, qui venoit
d'arriver, & nous prîmes le chemin de
la Place-Royale, où cette Dame, par égard
pour mon impatience, voulut me mener
d'abord dans l'intention de m'y laisser
nous y trouvions ma mere, d'aller de-là
à ses propres affaires, & de venir me re-
prendre sur le soir, s'il le falloit.

Mais ce n'étoit pas la peine de nous
arranger là-dessus, & mes inquiétudes ne
devoient pas finir sitôt. Ni mon frere, ni
ma belle-sœur, c'est-à-dire, M. le Mar-
quis ni sa femme n'étoient chez eux.

Nous sommes de leur Suisse que depuis huit jours ils étoient partis pour une campagne à quinze ou vingt lieues de Paris. Quant à ma mère , elle ne logeoit point avec eux , & on ignoroit sa demeure. Tout ce qu'on pouvoit m'en dire , c'est que , ce jour-là même , elle étoit venue à onze heures du matin pour voir son fils , dont elle ne savoit pas l'absence ; qu'elle avoit paru fort surprise & fort affligée de le trouver parti ; qu'elle arrivoit elle-même de campagne , à ce qu'elle avoit dit , & qu'elle s'étoit retirée sans laisser son adresse.

A ce récit , je retombai dans ces frayeurs dont je vous ai parlé , & je ne pus m'empêcher de soupirer. Vous dites donc qu'elle étoit affligée du départ de M. le Marquis ? répondis-je à cet homme. Oui , Mademoiselle , me répondit-il ; c'est ce qui m'en a semblé. Et comment est - elle venue ici ? ajoutai-je , par je ne sais quel esprit de méfiance sur sa situation , & comme cherchant à tirer des conjectures sur ce qu'on alloit me répondre. Etoit-elle dans son équipage ou dans celui de ses amis.

Oh ! d'équipage , me répondit-il , vraiment , Mademoiselle , elle n'en a point : elle étoit toute seule , & même assez fatiguée , car elle s'est reposée ici près d'un quart-d'heure.

Toute seule & sans voiture, m'écriai-je ! la mère de M. le Marquis ! voilà qui est bien horrible ! Ce n'est pas ma faute, & je ne saurois dire autrement, me reparut-il : au surplus, je ne me mêle point de ces choses-là, & je réponds seulement à ce que vous me demandez.

Mais, lui dis-je à l'instant, ne m'indiqueriez-vous point dans ce quartier-ci quelque personne qui la connaisse, chez qui elle aille, & de qui je puisse apprendre où elle loge ?

Non, reprit-il ; elle vient si rarement à l'Hôtel, à des heures où il y a si peu de monde, qu'elle y demeure si peu de tems, que je ne me souviens pas de l'avoir vue parler à d'autres personnes qu'à M. le Marquis son fils, & c'est toujours matin, encore quelquefois n'est-il pas levé.

Y avoir-il rien de plus mauvaise augure que tout ce que j'entendois là ? Que ferai-je donc, & quelle est ma ressource ? dis-je d'un air consterné à Madame Darcire, qui commençoit aussi à n'avoir pas bonne opinion de tout cela. Il n'est pas possible, en nous informant avec soin, que nous ne découvrions bientôt où elle est, me dit-elle ; il ne faut pas vous inquiéter ; ceci n'est qu'un effet du hasard & des circonstances

dans lesquelles vous arriviez. Je ne lui répondis que par un soupir, & nous nous éloignâmes.

Il m'auroit été bien aisé, dans le quartier où nous étions alors, d'aller chercher cette Dame avec qui nous avions voyagé, à qui j'avois prêté de l'argent, & de qui je ne devois savoir des nouvelles que chez le Marquis de Viry, rue S. Louis, à ce qu'elle m'avoir dit; mais dans ce moment-là, je ne pensai point à elle: je n'étois occupée que de ma mère, que de mes tristes soupçons sur son état, & que de l'impossibilité où je me voyois de l'embrasser.

Madame Darcire fit tout ce qu'elle put pour rassurer mon esprit, & pour dissiper mes alarmes; mais cette mère, qui étoit venue à pied chez son fils, que sa lassitude avoit obligée de se reposer; cette mère, qui faisoit si peu de figure, qui étoit si enterrée que les gens même de son fils ne savoient pas sa demeure, me revoit toujours dans la pensée.

De la Place-Royale, nous allâmes chez le Procureur de Madame Darcire; de-là dans une maison où l'on avoit mis le scellé, & qui avoit appartenu à la personne dont elle étoit héritière: elle y demeura près d'une heure & demie, & puis nous rencon-

trâmes au logis ce Procureur , à qui elle devoit donner quelques papiers dont il avoit besoin pour elle.

Cethomme, pendant que nous étions dans le carosse , parla de quelqu'un qui demeuroit au Marais , & qu'il devoit voir le lendemain au sujet de la succession de Madame Darcire. Comme c'étoit-là le quartier du Marquis , & celui où j'avois espéré de trouver ma mere , je lui demandai s'il ne la connoissoit pas , sans lui dire cependant que j'étois sa fille.

Oui , me dit-il , je l'ai vue deux ou trois fois avant la mort de son mari , qui m'avoit en ce temps-là chargé de quelque affaire ; mais depuis qu'il est mort , je ne fais plus ce qu'elle est devenue ; j'ai seulement oui dire qu'elle n'étoit pas fort heureuse.

Eh ! quel est donc son état ? lui répondis-je , avec une émotion qua j'avois bien de la peine à cacher. Son fils est si riche & si grand Seigneur , ajoutai-je. Il est vrai , reprit-il ; & il a épousé la fille de M. le Duc de... mais je crois la Marquise brouillée avec lui & avec sa belle-fille. Cette Marquise n'étoit , dit-on , que la veuve d'un très mince & très-pauvre Gentilhomme de Province , dont défunt le Marquis devint amoureux dans le pays , & qu'il épousa assez étourdi-

ment, tout riche & tout grand Seigneur qu'il étoit lui-même. Aujourd'hui qu'il est mort, & que le fils qu'il a eu d'elle s'est marié avec la fille du Duc de.... il se peut bien faire que cette fille de Duc, je veux dire, que Madame la Marquise la jeune ne voie pas de trop bon œil une belle-mère comme la vieille Marquise, & ne se soucie pas beaucoup de se voir alliée à tous les petits houbereaux de sa famille, & de celle de son premier mari, dont on dit aussi qu'il reste une fille qu'on n'a jamais vue, & qu'apparemment on n'est pas curieux de voir. Voilà à peu près ce que je pus recueillir de tous les propos que j'ai entendu tenir à ce sujet-là.

Les larmes conloient de mes yeux pendant qu'il parloit ainsi ; je n'avois pu les retenir à cet étrange discours, & n'étois pas même en état de rien répondre.

Madame Darcire, qui étoit la meilleure femme du monde, & qui avoit pris de l'amitié pour moi, avoit rougi plus d'une fois en l'écoutant, & s'étoit même apperçue que que je pleurois.

Qu'appelle-t-on des houbereaux, Monsieur ? lui dit-elle quand il eut fini. Il faut que Madame la Marquise la jeune, toute fille de Duc qu'elle est, soit bien mal in-

formée, si elle rougit des ailliances dont vous parlez : je lui apprendrois, moi, qui suis du pays de cette belle-mère qu'elle méprise, je lui apprendrois que la Marquise, qui s'appelle de Tresle en son nom, est une des plus nobles & des plus anciennes Maisons de notre Province ; que celle de M. de Tervire son premier mari, ne le cede pas à une que je connoisse ; qu'il n'y en avoit point aïeusement de plus considérable par l'étendue de ses Terres, & que toute diminuée qu'elle est aujourd'hui de ce côté-là, M. de Tervire auroit encore laissé à sa Veuve plus de dix-huit à vingt mille livres de rente, sans la mauvaise humeur d'un pere qui les lui ôta pour les donner à son cadet ; & qu'enfin, il n'y a ni Gentilhomme, ni Marquis, ni Duc de France, qui ne pût avec honneur épouser mademoiselle de Tervire, qui est cette fille qu'on n'a jamais vue à Paris ; que Madame la Marquise laissa effectivement à ses parens quand elle quitta la Province, & sur qui aucune fille de ce pays-ci ne l'emportera, ni par la figure, ni par les qualités de l'esprit & du caractère.

Le Procureur alors, qui me vit les yens mouillés, & qui fit réflexion que c'étoit moi qui lui avoit demandé des nouvelles de la vieille Marquise, soupçonna que je

ouvois bien être cette fille dont il étoit question.

Madame , dit-il un peu confus à Madame Darcire , quoique je n'aie rapporté que les discours d'autrui , j'ai peur d'avoir fait une imprudence : ne seroit-ce pas mademoiselle Tervire elle-même que je vois ?

Il auroit été difficile de le lui dissimuler ; sa contenance ne le permettoit pas , & ne laissoit pas deux partis à prendre : aussi Madame Darcire n'hésita-t-elle point. Oui , Monsieur , lui dit-elle , vous ne vous trompez pas , c'est elle ; voilà cette petite Provinciale qu'on n'est pas curieuse de voir , que sans doute on s'imagine être une espece de payenne , & à qui on seroit peut-être fort heureuse de ressembler Je ne crois pas qu'on y perdît , de quelque maniere qu'on soit faite , répondit-il , en me suppliant de lui pardonner ce qu'il avoit dit. Notre carosse arrêtoit en ce moment , nous étions arrivés , & je ne répondis que par une inclination de tête.

Vous jugez bien que dès qu'il fut sorti , je n'oubliai pas de remercier Madame Darcire du portrait flatteur qu'elle avoit fait de moi , & de cette colere vraiment obligeante avec laquelle elle avoit défendu ma famille , vengé les miens du mépris de ma belle-

sœur. Mais ce que le Procureur nous avoit dit, ne servit qu'à me confirmer dans ce que je pensois de la situation de ma mère, & plus je la croyois à plaindre, plus il m'étoit douloureux de ne favoir où l'aller chercher.

Il est vrai qu'à proprement parler je ne la connoissois pas ; mais c'étoit cela même qui me donnoit ce desir ardent que j'avois de la voir. C'est une si grande & si intéressante aventure, que celle de retrouver une mère qui vous est inconnue ; ce seul nom qu'elle porte a quelque chose de si doux !

Et ce qui contribuoit encore beaucoup à m'attendrir pour la mienne, c'étoit de penser qu'on la méprisoit, qu'elle étoit humiliée, qu'elle avoit des chagrins, qu'elle souffroit même ; car j'allois jusques-là, & je partageois son humiliation & ses peines ; mon amour-propre étoit de moitié avec le sien, dans tous les affronts que je supposois qu'elle effuyoit ; & j'aurois eu, ce me semble, un plaisir extrême à lui montrer combien j'y étois sensible.

Il se peut bien que mon empressement n'eût pas été si vif, si je l'avois su plus heureuse, & c'est que je ne me serois pas flattée non plus d'être si bien reçue, mais j'arrivois dans les circonstances qui me répondoint de son

cœur ; j'étois comme sûre de la trouver meilleure mère , & je comptois sur sa tendresse à cause de son malheur.

Malgré toutes les informations que nous fimes , Madame Darcire & moi , nous avions déjà passé dix ou douze jours à Paris sans avoir pu découvrir où elle étoit , & j'en mourois d'impatience & de chagrin. Partout où nous allions , nous parlions d'elle , bien des gens la connoissoient , tout le monde savoit quelque chose de ce qui lui étoit arrivé , les uns plus , les autres moins ; mais comme je ne déguisois point que j'étois sa fille , que je me produisois sous ce nom-là , je m'apercevois bien qu'on me ménageoit , qu'on ne me disoit pas tout ce qu'on savoit , & le peu que j'en apprenois ; signifioit toujours qu'elle n'étoit pas à son aise.

Excédée enfin de l'inutilité de mes efforts pour la trouver , nous retournâmes au bout de douze jours , Madame Darcire & moi , à la Place Royale , dans l'espérance que ma mère y seroit revenue elle-même , qu'on lui auroit dit que deux Dames étoient venues l'y demander , & qu'en conséquence elle auroit bien pu laisser son adresse afin qu'on la leur donnât si elles revenoient la chercher.

Autre peine inutile , ma mère n'avoit pas reparu. On lui avoit dit la première fois que

le Marquis ne seroit de retour que dans trois semaines ou un mois , & sans doute elle attendoit que ce temps-là fût passé pour se remontrer : ce fut du moins ce qu'en pensa Madame Darcire , qui me le persuada aussi .

Toute affligée que j'étois de voir toujours prolonger mes inquiétudes , je m'avilai de songer que nous étions dans le quartier de Madame Darneuil , de cette Dame de la voiture , dont l'adresse étoit chez le Marquis de Viry , avec qui , comme vous savez je m'étois liée d'une amitié assez tendre , & qui d'ailleurs j'avois promis de donner des mes nouvelles .

Je proposai donc à Madame Darcire d'aller la voir , puisque nous étions si près de la rue S. Louis. Elle y consentit , & la première maison à laquelle nous nous arrêtâmes pour demander celle du Marquis de Viry étoit attenant la sienne. C'est la porte d'après , nous dit-on , & un des gens de Madame Darcire y frappa sur le champ .

Personne ne venoit ; on redoubla , & après un intervalle de temps assez considérable parut un très - vieux Domestique à long cheveux blancs , qui , sans attendre qu'on lui fût de question , nous dit d'abord que M. de Viry étoit à Versailles avec Madame ,

Ce n'est pas à lui que nous en voulons, lui répondis-je, c'est à Madame Darneuil. Ah ! Madame Darneuil ! elle ne loge pas ici, reprit-il : mais n'êtes-vous pas des Dames nouvellement arrivées de Province ? Depuis dix ou douze jours, lui-dîmes-nous. Hé bien, ayez la bonté d'attendre un instant, repartit-il, je vais vous faire parler à une des femmes de Madame, qui m'a bien recommandé de l'avertir quand vous viendriez. Et là-dessus, il nous quitta pour aller lentement chercher cette femme, qui descendit, & qui vint nous parler à la portiere de notre carosse. Pouvez-vous, lui dis-je, nous apprendre où est Madame Darneuil ? nous avons cru la trouver ici.

Non, Mesdames, elle n'y demeure pas, répondit-elle : mais n'est-ce pas avec vous, Mademoiselle, qu'elle arriva à Paris ces jours passés, & qui lui prêtâtes de l'argent, ajouta-t-elle en m'adressant la parole ? Oui, c'est moi-même qui la forçai d'en prendre, lui dis-je, & j'aurois été charmée de la revoir. Où est-elle ? Dans le faubourg Saint-Germain, me dit cette femme ; (& c'étoit précisément notre quartier) : j'ai même été avant-hier chez elle ; mais je ne me souviens plus du nom de la rue, & elle m'a chargée, dans l'absence de M. le

Marquis & de Madame , de m'informer où vous logiez si on venoit de votre part , & de remettre en même-temps ces deux louis d'or que voici.

Je les pris. Tâchez , lui dis-je , de la voir demain ; retenez bien , je vous prie , où elle demeure , & vous me le ferez savoir par quelqu'un que j'enverrai ici dans deux ou trois jours : elle me le promit , & nous partîmes.

En rentrant au logis , nous vîmes à deux portes au-dessus de la nôtre une grande quantité de peuple assemblé : tout le monde étoit aux fenêtres ; il sembloit qu'il y avoit eu une rumeur , ou quelque accident considérable , & nous demandâmes ce que c'étoit.

Pendant que nous parlions , arriva notre hôtesse , grosse bourgeoise d'assez bonne mine , qui sortoit du milieu de cette foule , de l'air d'une femme qui avoit eu part à l'aventure. Elle gesticuloit beaucoup , elle levoit les épaules. Une partie de ce peuple l'entouroit , & elle étoit suivie d'un petit homme assez mal arrangé qui avoit un tablier autour de lui , & qui lui parloit le chapeau à la main.

De quoi s'agit-il donc , Madame , lui dîmes-nous dès qu'elle se fut approchée ?

Dans un moment, nous répondit-elle, j'irai vous le dire, Mesdames; il faut au-
paravant que je finisse avec cet homme-ci, qu'elle mena effectivement chez elle.

Un demi-quart-d'heure après, elle revint nous trouver. Je viens de voir la chose du monde qui m'a le plus touchée, nous dit-elle. Celui que vous avez vu avec moi tout-à-l'heure, est le maître d'une auberge d'ici près, chez qui, depuis dix ou douze jours, est venue se loger une femme passablement bien mise, qui même, par ses discours & par ses manières, n'a pas trop l'air d'une femme du commun. Je viens de lui parler, & j'en suis encore toute émue.

Imaginez-vous, Mesdames, que la fièvre l'a prise deux jours après être entrée chez cet homme, qui ne la connaît point, qui lui a loué une de ses chambres, & lui a fait crédit jusqu'ici sans lui demander d'argent, quoique dès le lendemain de son entrée chez lui, elle eût promis de lui en donner. Vous jugez bien que dans sa fièvre il lui a fallu des secours qui ont exigé une certaine dépense, & il ne lui en a refusé aucun, il a toujours tout avancé; mais cet homme n'est pas riche, elle se porte un peu mieux aujourd'hui; & un Chirurgien, qui l'a saignée, qui a eu soin d'elle, qui lui a tenu lieu

de Médecin ; un Apothicaire , qui lui a fourni des remedes , demandent à présent tous deux à être payés. Ils ont été chez elle , elle n'a pu les satisfaire , & sur le champ ils se sont adressés au maître de l'auberge , qui les a été chercher pour elle. Celui-ci , effrayé de voir qu'elle n'avoit pas même de quoi les payer , a non-seulement eu peur de perdre aussi ce qu'elle lui devoit , mais encore ce qu'il continueroit de lui avancer.

Sur ces entrefaites , est arrivé un petit Marchand de Province , qui loge ordinairement chez lui. Toutes ses chambres sont louées , il n'y a eu que celle de cette femme qu'il a regardée comme vuide , parce qu'elle ne lui donnoit point d'argent ; là-dessus il a pris son parti , & a été lui parler pour la prier de se pourvoir d'une chambre ailleurs , attendu qu'il se présentoit une occasion de mettre dans la sienne quelqu'un dont il étoit sûr , & qui comptoit l'occuper au retour de quelques courses qu'il étoit allé faire dans Paris. Vous me devez déjà beaucoup , a-t-il ajouté , & je ne vous dis point de me payer ; laissez-moi seulement quelques nippes pour mes sûretés , & ne m'ôtez point le profit que je puis retirer de ma chambre.

À ce discours, cette femme, qui est un peu rétablie, mais encore trop faible pour sortir & pour déloger ainsi à la hâte, l'a prié d'attendre quelques jours, lui a dit qu'il ne s'inquiétât point, qu'elle le paieroit incessamment, qu'elle avoit même intention de le récompenser de tous ses soins, & que dans une semaine au plus tard, elle l'enverroit porter un billet chez une personne, de chez qui il ne reviendroit point sans avoir de l'argent, qu'il ne s'agissoit que d'un peu de patience; qu'à l'égard des gages, elle n'en avoit point à lui laisser, qu'un peu de linge & quelques habits dont il ne feroit rien, & qui lui étoient absolument nécessaires; qu'au surplus, s'il la connoissoit, il verroit bien qu'elle n'étoit point femme à le tromper.

Je vous rapporte ce discours tel qu'elle le lui a répété devant moi lorsque je suis arrivée: mais il l'avoit déjà forcée de sortir de sa chambre, & de fermer une cassette qu'il vouloit retenir pour nantissement; de sorte que la querelle alors se passoit dans une salle où ils étoient descendus, & où cet homme & sa fille croioient à toute voix contre cette femme, qui résistoit à s'en aller. Le bruit, ou plutôt le vacarme qu'ils faisoient, avoient déjà amassé bien du monde;

dont une partie étoit même entrée dans cette salle. Je revenois alors de chez une de mes amies, qui demeure ici près, & comme c'est de moi que cet homme tient la maison qu'il occupe, & qui m'appartient, je me suis arrêtée un moment en passant pour savoir d'où venoit ce bruit. Cet homme m'a vue, m'a priée d'entrer, & m'a exposé le fait ; cette femme y a répondu inutilement ce que je viens de vous dire. Elle pleuroit, je la voyois plus confuse & plus consternée que hardie ; elle ne se défendoit presque pas par sa douleur ; elle ne jettoit que des soupirs, avec un visage plus pâle & plus défaït que je ne puis vous l'exprimer. Elle m'a tirée à quartier, m'a suppliée, si j'avois quelque pouvoir sur cet homme, de l'engager à lui accorder le peu de jours de délai qu'e'le lui demandoit, m'a donné sa parole qu'il seroit payé, enfin, m'a parlé d'un air & d'un ton qui m'ont pénétrée d'une véritable pitié : j'ai même senti de la considération pour elle. Il n'étoit question que de dix écus ; si je les perds, ils ne me ruinentont pas, & Dieu m'en tiendra compte ; il n'y a rien de perdu avec lui. J'ai donc dit que j'allois les payer ; je l'ai fait remonter dans sa chambre, où l'on a rapporté sa cassette, & j'ai amené

et homme pour lui compter son argent
chez moi. Voilà, Mesdames, mot pour
mot l'histoire, que je vous conte toute
entière, à cause de l'impression qu'elle m'a
faite, & il en arrivera ce qu'il pourra ;
mais je n'eurois pas eu de repos avec moi,
sans les dix écus que j'ai avancés.

Nous ne fumes point insensibles à ce récit
Madame Darcire & moi. Nous nous sen-
tîmes attendries pour cette femme, qui,
sans une aventure aussi douloureuse, avoit
au moins disputer que pleurer ; nous don-
nâmes de grands éloges à la bonne action
de notre hôtesse, & nous voulumes toutes
deux y avoir part.

Le maître de cette auberge est appaisé,
qui dîmes-nous, il attendra ; mais ce n'est
peu pas assez ; cette femme est sans argent ap-
oit, paremment ; elle sort de maladie, à ce que
vous dites ; elle a encore une semaine à
passer chez cet homme, qui n'aura pas
grand égard à l'état où elle est, ni aux
ménagemens dont elle a besoin dans une
convalescence aussi récente que la sienne.

Ayez la bonté, Madame, de lui porter
pour nous cette petite somme d'argent que
voici (c'étoit neuf ou dix écus que nous
nous remettions.)

De tout mon cœur, reprit-elle, j'y vais

de ce pas , & elle partit : à son retour , elle nous dit qu'elle avoit trouvé cette femme au lit , que son aventure l'avoit extrêmement émue , & qu'elle n'étoit pas sans fièvre ; qu'à l'égard des dix écus que nous lui avions envoyés , ce n'avoit été qu'en rougissant qu'elle les avoit reçus ; qu'elle nous conjuroit de vouloir bien qu'elle ne les prît qu'à titre d'emprunt ; que l'obligation qu'elle nous en auroit en seroit plus grande , & sa reconnoissance encore plus digne d'elle & de nous ; qu'elle devoit en effet recevoir incessamment de l'argent , & qu'elle ne manqueroit pas de nous rendre le nôtre.

Ce compliment ne nous déplut point ; au contraire , il nous confirma dans l'opinion avantageuse que nous avions d'elle. Nous comprîmes qu'une ame ordinaire ne se seroit point avisée de cette honnête & généreuse fierté-là , & nous ne nous en sûmes que meilleur gré de l'avoir obligée : je ne fais pas même à quoi il tint que nous n'allâsions la voir , tant nous étions prévenues pour elle. Ce qui est de sûr , c'est que je pensai le proposer à Madame Darcire , qui , de son côté , m'avoua depuis qu'elle avoit eu envie de me le proposer aussi.

En mon particulier , je plaignis beaucoup cette inconnue , dont l'infortune me fit

eucore songer à ma mere , que je ne croyois pas , à beaucoup près , dans des embarras comparables , ni même approchans des siens ; mais que je m'imaginois seulement dans une situation peu convenable à son rang , quoique supportable & peut-être douce pour une femme qui auroit été d'une condition inférieure à la sienne : je n'allois pas plus loin , & à mon avis , c'étoit bien en imaginer assez pour la plaindre & pour penser qu'elle souffroit .

L'impossibilité de la trouver m'avoit déterminée à laisser passer huit ou dix jours avant que de retourner chez le Marquis son fils , qui devoit , dans l'espace de ce tems , être revenu de la campagne , & chez qui je ne doutois pas que je n'eusse des nouvelles de ma mere , qui auroit aussi attendu qu'il fût de retour pour ne pas reparoître inutilement chez lui .

Deux ou trois jours après qu'on eut porté de notre part de l'argent à cette inconnue , nous sortimes entre onze heures & midi Madame Darcire & moi , pour aller à la Messe (c'étoit un jour de Fête) & en revenant au logis , je crus appercevoir à quarante ou cinquante pas de notre carrosse , une femme que je reconnus pour cette femme-de-chambre à qui nous avions parlé .

chez le Marquis de Viry, rue Saint-Louis.

Vous vous souvenez bien que je lui avois promis de renvoyer le surlendemain savoir la demeure de Madame Darneuil, qu'elle n'avoit pu m'apprendre la premiere fois, & j'avois exactement tenu ma parole; mais on avoit dit qu'elle étoit sortie, & par distraction j'avois moi-même oublié d'y renvoyer depuis, quoique c'eût été mon dessein: aussi fus-je charmée de la rencontrer si à propos, & je la montrai aussi-tôt à Madame Darcire, qui la reconnut comme moi.

Cette femme, qui nous vit de loin, parut nous remettre aussi, & resta sur le pas de la porte de l'aubergiste chez lequel nous jugeâmes qu'elle alloit entrer.

Nous fimes arrêter quand nous fumes près d'elle, & aussi-tôt elle nous salua. Je suis bien-aise de vous revoir, lui dis-je; je soupçonne que vous allez chez Madame Darneuil, ou que vous sortez de chez elle; aussi vous me direz la demeure.

Si vous voulez bien avoir la bonté, nous répondit-elle, d'attendre que j'aie dit un mot à une Dame qui loge dans cette auberge, je reviendrai sur le champ répondre à votre question, Mademoiselle, & je ne serai qu'un instant.

Uue Dame ! reprit avec quelque étonnement Madame Darcire , qui savoit du maître de l'auberge que notre inconnue étoit la seule femme qui logeât chez lui : eh , qu'elle est-elle donc , ajouta-t-elle tout de suite ? Et puis se retournant de mon côté : ne seroit-ce pas cette personne pour qui nous nous intéressions , me dit-elle , & à qui il arriva cette triste aventure de l'autre jour ?

C'est elle-même , repartit sur le champ la Femme-de-chambre , sans me donner le temps de répondre ; je vois bien que vous parlez d'une querelle qe'elle eut avec l'aubergiste , qui vouloit qu'elle sortît de chez lui.

Voilà ce que c'est , reprit Madame Darcire ; & puisque vous savez qui elle est , par quel accident se trouve-t-elle exposée à de si étranges extrémités ? Nous avons jugé par tout ce qu'on nous en a dit , que ce doit être une femme de quelque chose.

Vous ne vous trompez pas , Madame , qui répondit-elle ; elle n'est pas faite pour essuyer de pareils affronts , il s'en faut bien : aussi en est-elle retombée malade. Je suis d'avis que nous allions la voir , si cela ne lui fait pas de peine , dit Madame Darcire : montons-y , ma fille : (c'étoit à moi à qui elle adressoit la parole.)

Vous le pouvez, Mesdames, reprit cette femme, pourvu que vous vouliez bien d'abord me laisser entrer toute seule, afin que je la préviennent sur votre visite, & que je vous dise si vous ne la mortifierez pas : il se pourroit qu'elle vous fit prier de lui épargner cette confusion-là.

Non, non, dit Madame Darcire, qui étoit peut-être curieuse, mais qui assurément l'étoit encore moins que sensible ; non nous ne risquons point de la chagriner : elle a déjà entendu parler de nous : il a une personne qui, ces jours passés, l'a vu de notre part, & je suis persuadé qu'elle nous verra volontiers. Prévenez-cepéndant, si vous le jugez à propos, nous allons vous suivre ; mais vous entrerez la première, & vous lui direz que nous démeurons dans ce grand hôtel presque attenant son auberge ; que c'est notre hôtel qui vint la voir, & que nous lui envoyâmes il y a quelques jours : elle saura bien dessus qui nous sommes.

Nous descendîmes aussi-tôt de carrosse & tout s'exécuta comme je viens de le dire. Il n'y avoit qu'un petit escalier à monter & c'étoit au premier sur le derrière. La femme-de-chambre se hâta d'entrer : il avoit en effet des raisons d'avertir l'inco-

que, qu'elle ne nous disoit pas, & nous arrêtâmes un instant assez près de la porte de la chambre, vis-à-vis de laquelle étoit le lit de la malade ; de façon que lorsqu'elle l'ouvrit, nous vîmes à notre aise cette malade qui étoit sur son séant, qui nous vit à son tour, malgré l'obscurité du passage où nous étions arrêtées, que nous reconnûmes enfin, & qui acheva de nous confirmer qu'elle étoit la personne que nous imaginions, par le mouvement de surprise qui lui échappa en nous voyant.

Ce qui fit encore que nous eumes elle & nous tout le temps de nous examiner, c'est que cette porte, qui avoit été un peu trop poussée, étoit restée ouverte.

Eh, mon Dieu ! ma fille, me dit tout bas Madame Darcire, n'est-ce pas-là Madame Darneuil ? Et pendant qu'elle me parloit ainsi, je vis la malade qui joignit tristement les mains, qui me les tendit ensuite en soupirant, & en jettant sur moi des regards languissans & mortifiés, quoique tendres.

Je n'attendis pas qu'elle s'expliquât davantage, & pour lui ôter sa confusion à force de caresses, je courus toute émue l'embrasser d'un air si vif & si empressé, qu'elle fondit en pleurs dans mes bras,

sans pouvoir prononcer un mot, dans l'ab-
tendrissement où elle étoit.

Enfin, quand ses premiers mouvements, mêlés sans doute pour elle d'autant d'hu-
miliation que de confiance, furent passés: je m'étois condamnée à ne vous plus revoir,
me dit-elle, & jamais rien ne m'a tant coûté
que cela; c'est ce qu'il y a eu de plus dur
pour moi dans l'état où vous me trouvez.

Je redoublai de caresses là-dessus. Vous
n'y songez pas, lui dis-je en lui prenant
une main, pendant qu'elle donnoit l'autre
à Madame Darcire; vous n'y songez pas:
vous ne nous avez donc crues ni sensibles
ni raisonnables. Eh! Madame, à qui n'ar-
rive-t-il pas des chagrins dans la vie? Pensez-
vous que nous nous soyons trompées sur
les égards & sur la considération qu'on
vous doit; & dans quelque état que vous
soyez, une femme comme vous peut-elle
jamais cesser d'être respectable?

Madame Darcire lui tint à peu près les
mêmes discours, & effectivement il n'y en
avoit point d'autres à lui tenir; il ne falloit
que jeter les yeux sur elle pour voir qu'elle
étoit hors de sa place.

La Femme-de-chambre avoit les larmes
aux yeux, & étoit à quelques pas de nous
qui se taisoit. Vous avez grand tort, lui

dis-je, de ne nous avoir pas averties dès la premiere fois que vous nous vîtes. Je n'aurois pas mieux demandé, nous dit-elle, mais je n'ai pu me dispenser de suivre les ordres de Madame. J'ai été dix-sept ans à son service; c'est elle qui m'a mise chez Madame de Viry: je la regarde toujours comme ma maîtresse, & jamais elle n'a voulu me donner la permission de vous instruire quand vous viendriez.

Ne la querellez point, reprit la malade; je n'oublierai jamais les témoignages de son bon cœur. Croiriez-vous qu'elle m'apporta ces jours passés tout ce qu'elle avoit d'argent, tandis que cinq ou six personnes de la premiere distinction, à qui je me suis adressée, & avec qui j'ai vécu comme avec mes meilleurs amis, n'ont pas eu le courage de me prêter une somme médiocre, qui m'auroit épargné les extrémités où je me suis vue, & se sont contentées de se défaire de moi avec de fades & honteuses politesses. Il est vrai que je n'ai pas pris l'argent de cette fille; heureusement le vôtre étoit venu alors; votre hôteſſe même m'avoir déjà tirée du plus fort de mes embarras, je m'acquitterai de tout cela dans quelques jours; mais ma reconnaissance sera toujours éternelle.

A peine acheyoit-elle ce peu de mots, qu'un Laquais vint dire à Madame Darcire qu'il venoit d'amener son Procureur à la porte de cette auberge, & qu'il l'y attendoit pour lui rendre une réponse pressée. Je fais ce que c'est, répondit-elle, il n'a qu'un mot à me dire, & je vais lui parler dans mon carrosse, après quoi je reviens sur le champ. Madame, ajouta-elle en s'adressant à l'inconnue, ne pensez plus à ce qui vous est arrivé depuis que vous êtes ici; tranquillisez-vous sur votre état présent, & voyez en quoi nous pouvons vous être utiles pour le reste de vos affaires: votre situation doit intéresser tous les honnêtes gens, & en vérité, on est trop heureux d'avoir occasion de servir les personnes qui vous ressemblent.

L'inconnue ne la remercia que par des larmes de tendresse, & qu'en lui serrant la main dans les siennes. Il faut avouer, me dit-elle ensuite, que j'ai bien du bonheur dans mes peines, quand je songe par qui je suis secourue; que ce n'est ni par mes amis, ni par mes alliés, ni par aucun de ceux avec qui j'ai passé une partie de ma vie, ni par mes enfans mêmes; car j'en ai, Mademoiselle, toute la France le fait, & tout cela me fuit &

m'abandonne : j'aurois sans doute indignement péri au milieu de tant de ressources , sans vous , Mademoiselle , à qui je suis inconnue , sans vous qui ne me devez rien , & qui , avec la sensibilité la plus prévenante , avec toutes les graces imaginables , me tenez lieu tout à la fois d'amis , d'alliés & d'ensans ; sans votre amie , que je rencontre avec vous dans votre voiture ; sans cette pauvre fille , qui m'a servie : (souffrez que je la compte , son zèle & ses sentimens la rendent digne de l'honneur que je lui fais) : enfin , sans votre hôtesse , qui ne m'a jamais connue , & qui n'a passé son chemin que pour venir s'attendrir sur moi. Voilà des personnes à qui j'ai obligation de ne pas mourir dans les derniers besoins , & dans l'obscurité la plus étonnante pour une femme comme moi. Qu'est-ce que c'est que la vie , & que le monde est misérable !

Eh ! mon Dieu , Madame , lui répondis-je aussi touchée qu'il est possible de l'être , commencez donc , comme vous en a tant prié Madame Darcire , commencez par perdre de vue tous ces objets-là ; je vous le répète aussi-bien qu'elle , donnez-nous le plaisir de vous voir tranquille ; cousolez-nous nous-mêmes du chagrin que vous nous faites.

Hé bien, voilà qui est fini, me dit-elle; vous avez raison; il n'y a ni adversité, ni tristesse que tant de bonté de cœur ne doive assurément faire cesser. Parlons de vous, Mademoiselle; où est cette mère que vous êtes venue retrouver, & qu'il y a si long-temps que vous n'avez vue? Dites-m'en des nouvelles. Est-ce que vous n'êtes pas encore avec elle, est-ce qu'elle est absente? Ah! Mademoiselle, qu'elle doit vous aimer, qu'elle doit s'estimer heureuse d'avoir une fille comme vous! Le Ciel m'en a donné une aussi; mais ce n'est pas d'elle dont j'ai à me plaindre, il s'en faut bien. Elle ne prononça ces derniers mots qu'avec un extrême ferrement de cœur.

Hélas! Madame, lui répondis-je en soupirant aussi, vous parlez de la tendresse de ma mère; si je vous dissois que je n'ose pas me flatter qu'elle m'aime, & que ce sera bien assez pour moi si elle n'est pas fâchée de me voir, quoiqu'il y ait près de vingt ans qu'elle m'ait perdu de vue. Mais il ne s'agit point de moi ici; nous nous entretiendrons de ce qui me regarde une autre fois: revenons à vous, je vous prie. Vous êtes sans doute mal servie; vous avez besoin d'une garde, & je dirai à l'Auber-

giste en descendant de vous en chercher une dès aujourd'hui.

Je crus qu'elle alloit répondre à ce que je lui dissois : mais je fus bien étonnée de la voir verser une abondance de larmes ; & puis , revenant à ce nombre d'années que j'avois passées éloignée de ma mère.

Depuis vingt ans qu'elle vous a perdue de vue ! s'écria-t-elle d'un air pensif & pénétré : je ne saurois entendre cela qu'avec douleur. Juste Ciel ! que votre mère a de reproches à se faire aussi-bien que moi ! Eh ! dites-moi , Mademoiselle , ajouta-t-elle sans me laisser le temps de la réflexion , pourquoi vous a-t-elle si fort négligée ? dites-m'en la raison , je vous pric.

C'est , lui répondis-je , que je n'avois tout au plus que deux ans quand elle se remaria , & que trois semaines après , son mari l'emmena à Paris , où elle accoucha d'un fils , qui m'aura sans doute effacée de son cœur , ou du moins de son souvenir ; & depuis qu'elle est partie , je n'ai eu personne auprès d'elle qui lui ai parlé de moi : je n'ai reçu en ma vie que trois ou quatre de ses lettres , & il n'y a pas plus de quatre mois que j'étois chez une tante qui est morte , qui m'avoit reçue chez elle , & avec qui j'ai passé six ou sept ans sans avoir eu de nou-

velles de ma mère, à qui j'ai plusieurs fois écrit inutilement, que j'ai été chercher ici à la dernière adresse que j'avois d'elle; mais qui, depuis près de deux ans qu'elle est veuve de son second mari, ne demeure plus dans l'endroit où je croyois la voir, qui ne loge pas même chez son fils, qui est marié, qui est actuellement en campagne avec la Marquise sa femme, & dont les gens même n'ont pu m'enseigner où est ma mère, quoiqu'elle y ait paru il y a quelques jours; de sorte que je ne sais pas où la trouver, quelques recherches que j'aie faites & que je fasse encore. Et ce qui achieve de m'alarmer, ce qui me jette dans des inquiétudes mortelles, c'est que j'ai lieu de soupçonner qu'elle est dans une situation difficile; c'est que j'entends dire que ce fils, qu'elle a tant chérie, à qui elle avoit donné tout son cœur, n'est pas trop digne de sa tendresse, & n'en agit pas trop bien avec elle: il est du moins sûr qu'elle se cache, qu'elle se dérobe aux yeux de tout le monde, que personne ne fait le lieu de sa retraite; & ma mère ne devroit pas être ignorée; cela ne peut m'annoncer qu'une femme dans l'embarras, qui a peut-être de la peine à vivre, & qui ne veut pas avoir l'affront d'être vue dans l'état obscur où elle est.

Je ne pus m'empêcher de pleurer en finissant ce discours, au lieu que mon inconnue qui pleuroit auparavant, & qui avoit toujours eu les yeux fixés sur moi pendant que je parlois, avoit paru suspendre ses larmes pour m'écouter plus attentivement : ses regards avoient eu quelque chose d'inquiet & d'égaré ; elle n'avoit, ce me semble, respiré qu'avec agitation.

Quand j'eus cessé de parler, elle continua d'être comme je le dis-là ; elle ne me répondoit point, elle se taisoit interdite. L'air de son visage étonné me frappa, j'en fus émue moi-même, il me communiqua le trouble que j'y voyois peint, & nous nous considérâmes assez long-temps dans un silence dont la raison me remuoit d'avance, sans que je la fusse, lorsqu'elle le rompit d'une voix mal assurée pour me faire encore une question.

Mademoiselle, je crois que votre mere ne m'est pas inconnue, me dit-elle. En quel endroit, s'il vous plaît, demeure ce fils chez qui vous avez été li chercher ? A la Place-Royale, lui répondis-je alors d'un ton plus altéré que le sien. Et son nom ? reprit-elle vite, comme épuisée de respiration : M. le Marquis de..., repartis-je toute tremblante. Ah ! ma chere Tervire !

s'écria-t-elle en se laissant aller entre mes bras. A cette exclamation, qui m'apprit sur le champ qu'elle étoit ma mere, je fis un cri qui épouvanta Madame Darcire, que son Procureur venoit de quitter, & qui montoit en cet instant l'escalier pour revenir nous joindre.

Incertaine de ce que mon cri signifioit dans une auberge de cette espece, qui ne pouvoit guere être que l'asyle de gens de peu de chose, ou du moins d'une très-mince fortune, elle crioit à son tour pour faire venir du monde, & pour avoir du secours, s'il en falloit.

Et en effet, au bruit qu'elle fit, l'Hôte & sa fille, tous deux effrayés, monterent avec le Laquais de cette Dame, & lui demanderent de quoi il étoit question. Je n'en fais rien, leur dit-elle, mais suivez-moi; je viens d'entendre un grand cri qui est parti de la chambre de cette Dame malade, chez qui j'ai laissé la jeune personne que j'y ai menée, & je suis bien aise, à tout hasard, que vous veniez avec moi: de façon qu'ils l'accompagnent, & qu'ils entrent ensemble dans cette chambre, où j'avois perdu la force de parler, où j'étois foible, pâle & comme dans un état de stupidité; enfin, où je pleurois de joie, de surprise & de douleur.

Ma mere étoit évanouie , ou du moins n'avoit encore donné aucun signe de connoissance depuis que je la tenois dans mes bras , & la Femme-de-chambre , à qui je n'aidois point , n'oublioit rien de ce qui pouvoit la faire revenir à elle .

Que se passe-t-il donc ici , me dit Madame Darcire en entrant ? Qu'avez-vous , Mademoiselle ? Pour toute réponse , elle n'eut d'abord que mes soupirs & mes larmes , & puis levant la main , je lui montrai ma mere , comme si ce geste avoit dû la mettre au fait . Qu'est-ce que c'est , ajouta-t-elle ? Est-ce qu'elle se meurt ? Non , Madame , lui dit alors la Femme-de-chambre , mais elle vient de reconnoître sa fille , & elle s'est trouvée mal . Oui , lui dis-je alors , en m'efforçant de parler , c'est ma mere .

Votre mere ! s'écria-t-elle encore en approchant pour la secourir . Quoi ! la Marquise de.... ? Quelle aventure !

Une Marquise ! dit à son tour l'Aubergiste , qui joignoit les mains d'étonnement . Ah , mon Dieu ! cette chere Dame ! Que ne m'a-t-elle appris sa qualité , je me serois bien gardé de lui causer la moindre peine .

Cependant , à force de soins , ma mere insensiblement ouvrit les yeux & reprit ses esprits . Je passe le récit de mes caresses &

des fiennes. Les circonstances attendrissantes où je la trouvois, la nouveauté de notre connoissance & du plaisir que j'avois à la voir & à l'appeler ma mère, le long oubli même où elle m'avoit laissée, les torts qu'elle avoit avec moi, & cette espece de vengeance que je prenois de son cœur par les tendresses du mien; tout contribuoit à me la rendre plus chere qu'elle ne me l'auroit peut-être jamais été, si j'avois toujours vécu avec elle. Ah, Tervire! ah, ma fille! me disoit-elle : que tes transports me rendent coupable!

Cependant, cette joie que nous avions elle & moi de nous revoir ensemble, nous la payâmes toutes deux bien cher. Soit que la force des mouvements qu'elle avoit éprouvés eussent fait une trop grande révolution en elle, soit que la fièvre & ses chagrins l'eussent déjà trop affoiblie, on s'apperçut quelques jours après d'une paralysie, qui lui tenoit tout le côté droit qui gagna bientôt l'autre côté, & qui le resta jusqu'à la fin de sa vie.

Je parlai ce jour-là même de la transporter dans notre hôtel; mais sa fièvre qui avoit augmenté, jointe à son extrême faiblesse, ne le permirent pas, & un médecin que j'envoyai chercher, nous en empêcha

Je n'y vis point d'autre équivalent que de loger avec elle, & de ne la point quitter, & je priai la femme-de-chambre, qui étoit encore avec nous, d'appeler l'Aubergiste pour lui demander une chambre à côté de la sienne ; mais ma mère m'assura qu'il n'y en avoit point chez lui qui ne fût occupée. Je me ferai donc mettre un lit dans la vôtre, lui dis-je ? Non, me répondit-elle, cela n'est pas possible ; non, & c'est à quoi il ne faut pas songer : celle-ci est trop petite, comme vous voyez. Gardez-moi votre santé, ma fille ; vous reposeriez mal ici, ce seroit une inquiétude de plus pour moi, & je n'en serois peut-être que plus malade. Vous demeurez ici près, j'aurai la consolation de vous voir autant que vous le voudrez, & une Garde me suffira.

J'insistai vivement ; je ne pouvois consentir à la laisser dans ce triste & misérable gîte ; mais elle ne voulut pas m'écoutter. Madame Darcire entra dans son sentiment, & il fut arrêté, malgré moi, que je me contenterois de venir chez elle en attendant qu'on pût la transporter ailleurs : aussi dès que j'étois levée, je me rendois dans sa chambre, & n'en sortois que le soir. J'y dînois même le plus souvent.

vent, & fort mal ; mais je la voyois, & j'étois contente.

Sa paralysie m'auroit extrêmement affligée, si l'on ne nous avoit pas fait espérer qu'elle en guérirroit ; cependant on se trompa.

Le lendemain de notre reconnaissance, elle me conta son histoire.

Il n'y avoit pas en effet plus de dix-huit ou dix-neuf mois que le Marquis son mari étoit mort accablé d'infirmités. Elle avoit été fort heureuse avec lui, & leur union n'avoit pas été altérée un instant pendant près de vingt ans qu'ils avoient vécu ensemble.

Ce fils qu'il avoit eu d'elle, cet objet de tant d'amour, qui étoit bien fait, mais dont elle avoit négligé de régler le cœur & l'esprit, & que par un excès de follesse & de complaisance, elle avoit laissé s'imbiber de tout ce que les préjugés de l'orgueil & de la vanité ont de plus fous & de plus méprisable : ce fils, enfin, qui étoit un des plus grands partis qu'il y eût en France, avoit à peu près dix-huit ans, quand le pere, qui étoit extrêmement riche, & qui souhaitoit le voir marié avant que de mourir, proposa à la Marquise, sans l'avis de laquelle il ne fit

soit rien, de parler à M. le Duc de... pour sa fille.

La Marquise, qui, comme je viens de vous le dire, adoroit ce fils, & ne respiroit que pour lui, approuva non-seulement son dessein, mais le pressa de l'exécuter.

Le Duc de... qui n'auroit pu choisir un gendre plus convenable de toutes façons, accepta avec joie la proposition ; arrangea tout avec lui, & quinze jours après nos jeunes gens s'épouserent.

A peine furent-ils mariés, que le Marquis, (je parle du pere), tomba sérieusement malade, & ne vécut plus que six ou sept semaines. Tout le bien venoit de lui ; vous savez que ma mere n'en avoit point, & que lorsqu'il l'avoit épousée, elle ne vivoit que sur la légitime de mon pere, dont je vous ai déjà dit la valeur, & sur quelques morceaux de terre qu'elle lui avoit apportés en mariage, & qui n'étoient presque rien.

Il est vrai que le Marquis lui avoit reconnu une dot assez considérable, & de laquelle elle auroit pu vivre fort convenablement, si elle n'avoit rien changé à son état ; mais sa tendresse pour le jeune Marquis l'aveugla, & peut-être falloit-il aussi

qu'elle fût punie du coupable oubli de tous ses devoirs envers sa fille.

Elle eut donc l'inprudence de renoncer à tous ses droits en faveur de son fils, & de se contenter d'une pension assez modique qu'il étoit convenu de lui faire, de laquelle elle se borna d'autant plus volontiers, qu'il s'engageoit à la prendre chez lui, & à la défrayer de tout.

Elle se retira donc chez ce fils deux jours après la mort de son mari. On l'y reçut d'abord avec politesse. Le premier mois s'y passa sans qu'elle ait à se plaindre des façons qu'on a pour elle, mais aussi sans qu'elle ait à s'en louer. C'étoit de ces procédés froids, quoiqu'honnêtes, dont le cœur ne sauroit être content, mais dont on ne pourroit ni faire sentir, ni expliquer le défaut aux autres.

Après ce premier mois, son fils insensiblement la négligea plus qu'à l'ordinaire. Sa belle-fille, qui étoit naturellement fière & dédaigneuse, qui avoit vu par hasard quelques Nobles du Pays venir en assez mauvais ordre rendre visite à sa belle-mère, qui la croyoit elle-même fort au-dessous de l'honneur que feu le Marquis lui avoit fait de l'épouser, redoubla de froideur pour elle, supprima de jour en jour de

certaines égards qu'eile avoit eue jusqu'alors ,
& se relâcha si fort sur les attentions ,
qu'elle en devint choquante.

Aussi ma mere , qui de son côté avoir
de la hauteur , en fût-elle extrêmement
offensée , & lui en marqua un jour son
ressentiment.

Je vous dispense , lui dit-elle , du respect
que vous me devez comme à votre belle-
mere ; manquez-y tant qu'il vous plaira ,
c'est plus votre affaire que la mienne , &
je laisse au Public à me venger là-dessus ;
mais je ne souffrirai point que vous me
traitiez avec moins de politesse que vous
n'oseriez même en avoir avec votre égale.
Moi , vous manquer de politesse , Madame !
lui répondit sa belle-fille en se retirant dans
son cabinet : mais vraiment , le reproche
est considérable , & je serois très-fâchée
de le mériter. Quant au respect qu'on vous
doit , j'espere que ce Public , dont vous
me menacez , n'y sera pas si difficile que
vous.

Ma mere sortit outrée de cette réponse
ironique , s'en plaignit quelques heures après
à son fils , & n'eut pas lieu d'en être plus
contente que de sa belle-fille. Il ne fit que
rire de la querelle , qui n'étoit disoit-il qu'un
débat de femmes , qu'elles oub ieroient le

lendemain l'une & l'autre, & dont il ne devoit pas s'en mêler.

Les dédains de la jeune Marquise pour sa mère, ne lui étoient pas nouveaux ; il favoit déjà le peu de cas qu'elle faisoit d'elle, & la différence qu'elle mettoit entre la petite Noblesse de campagne de cette mère, & la haute naissance de feu le Marquis son père : il l'avoit plus d'une fois entendu badiner là-dessus, & n'en avoit point été scandalisé. Ridiculement satisfait de la justice que cette jeune femme rendoit au sang de son père, il abandonnoit volontiers celui de sa mère à ses plaisanteries : peut-être le dédaignoit-il lui-même, & ne le trouvoit-il pas digne de lui. Sait-on les folies & les impertinences qui peuvent entrer dans la tête d'un jeune étourdi de grande condition, qui n'a jamais pensé que de travers ? Y a-t-il des misères d'esprit dont il ne soit capable ?

Enfin, ma mère que personne ne défendoit, qui n'avoit ni parens qui prissent son parti, ni amis qui s'intéressassent à elle : car des amis courageux & zélés, en a-t-on quand on n'a plus rien, qu'on ne fait plus de figure dans le monde, & que toute la considération qu'on y peut espérer, est pour ainsi dire à la merci du bon & du

mauvais cœur de gens à qui l'on a tout donné, & dont la reconnaissance ou l'ingratitude sont désormais les arbitres de votre sort ?

Enfin, ma mère, dis-je, abandonnée de son fils, dédaignée de sa belle-fille, comptée pour rien dans la maison, où elle étoit devenue comme un objet de risée, où elle essayoit en toute occasion l'insolente indifférence des valets, même pour tout ce qui la regardoit, sortit un matin de chez son fils, & se retira dans un très-petit appartement qu'elle avoit fait louer par cette femme-de-chambre dont je viens de vous parler tout-à-l'heure, qui ne voulut point la quitter, & pour qui, dans l'accommo-
dement qu'elle avoit fait avec son fils, elle avoit aussi retenu cent écus de pension, dont elle a été près de huit ans sans recevoir un sol.

Ma mère, en partant, laissa une lettre pour le jeune Marquis, où elle l'instruisoit des raisons de sa retraite, c'est-à-dire, de toutes les indignités qui l'y forçoient, & lui demandoit en même-temps deux quartiers de sa propre pension, dont il ne lui avoit encore rien donné, & dont la moitié lui devenoit absolument nécessaire pour l'achat d'une infinité de petites choses dont

elle ne pouvoit se passer dans cette maison où elle alloit vivre, ou plutôt languir. Elle le prioit aussi de lui envoyer le reste des meubles qu'elle s'étoit réservés en entrant chez lui, & qu'elle n'avoit pu faire transporter en entier le jour de sa sortie.

Son fils ne reçut la lettre que le soir, à son retour d'une partie de chasse, du moins l'assura-t-il ainsi à sa mère, qu'il vint voir le lendemain, & à qui il dit que la Marquise seroit venue avec lui si elle n'avoit pas été indisposée.

Il voulut l'engager à retourner : il ne voyoit, disoit-il, dans sa sortie, que l'effet d'une mauvaise humeur, qui n'avoit point de fondement ; il n'étoit question, dans tout ce qu'elle lui avoit écrit, que de pure bagatelles, qui ne méritoient pas d'attention : vouloit-elle passer pour la femme du monde la plus épineuse, la plus emportée & avec qui il étoit impossible de vivre ? Cet & mille autres discours qu'il lui tint, & qui n'étoient pas propres à persuader

Aussi ne les écoute-t-elle pas, & les combatte-t-elle avec une force dont il ne se put se tirer qu'en traitant tout ce qu'elle lui disoit d'illusions, & qu'en feignant de ne la pas entendre.

Le résultat de sa visite, après avoir bien

isom levé les épaules , & joint cent fois les mains
Elle d'étonnement , fut de lui promettre , en
des sortant , d'envoyer l'argent qu'elle demanda
ranc doit avec tous les meubles qu'il lui falloit ,
trans qui lui appartenioient , mais qu'on lui chan-
gea en partie , & auxquels on en substitua
r , à de plus médiocres & de moindre valeur ,
oins qui , par-là , ne furent presque d'aucune
voiressource pour elle , quand elle fut obligée
Mar de les vendre pour subvenir aux extrémités
avoientressantes où elles se trouva dans la suite.

Car cette pension , dont elle avoit prié
il ne qu'on lui avançât deux quartiers , & sur
effet quelle elle ne reçut tout au plus que le
pointiers de la somme , continua toujours d'être
dans mal payée , qu'il fallut à la fin quitter
pure son appartement , & passer successivement
tien de chambres en chambres garnies , suivant
e de son plus ou moins d'exactitude à satisfaire
rtée les gens de qui elle les louoit.

ivre . Ce fut dans le tems de ces tristes &
, & fréquens changemens de lieux , qu'elles se
défit de cette fidèle Femme-de-chambre ,
le que rien de tout cela n'avoit rebutée , qui
il ne se sépara d'elle qu'à regret , & qu'elle
u'elle plaça chez la Marquise de Vicy.

nt de Ce fut aussi dans cette situation que la
neuve d'un Officier , à qui elle avoit autre-
t bien fois rendu un service important , offrit de

l'emmener pour quelques mois à une petite Terre qu'elle avoit à vingt lieues de Paris & où elle alloit vivre.

Ma mère, qui l'y suivit, y eut une maladie, qui, malgré les secours de cette veuve, plus généreuse que riche, lui coûta presque tout l'argent qu'elle y avoit apporté; de sorte qu'après deux mois & demi du séjour dans cette Terre, & se voyant un peu rétablie, elle prit le parti de revenir à Paris pour voir son fils, & pour tirer de lui plus de neuf mois de pension qu'il lui devoit, ou pour employer même contre lui les voies de Justice, si la dureté de ce fils ingrat l'y forçoit.

La Terre de la veuve n'étoit qu'à un demi-quart de lieue de l'endroit où la voiture que nous avions prise s'arrêtait; ma mère l'y joignit, comme vous l'avez vu, & nous nous y trouvâmes Madame Darcire & moi. Voilà de quelle façon nous nous rencontrâmes. Elle n'étoit point en état de faire de la dépense; elle avoit dessein de vivre à part, de se séparer de nous dans le repas; & pour éviter de nous donner le spectacle d'une femme de condition dans l'indigence, elle crut devoir changer de nom, & en prendre un qui

petit n'empêcha de la reconnoître. Revenons à
Paris, présent où nous en étions.

Huit jours après notre reconnaissance
chez cet Aubergiste, nous jugeâmes qu'il
froit tems d'aller parler à son fils, & que
sans doute il feroit de retour de sa campa-
gne : Madame Darcire voulut encore m'y
accompagner.

Nous nous y rendîmes donc avec une
lettre de ma mère, qui lui apprenoit que
l'étois sa sœur : dans la supposition qu'il
dîneroit chez lui, nous observâmes de n'y
arriver qu'à une heure & demie, de peur
de le manquer. Mais nous n'étions pas
destinées à le trouver sitôt ; il n'y avoit
encore que la Marquise qui fût de retour,
& l'on n'attendoit le Marquis que le sur-
lendemain.

N'importe, me dit Madame Darcire,
demandez à voir la Marquise, & c'étoit
bien mon intention. Nous montâmes donc
chez elle : on lui annonce Mademoiselle de
Tervire avec une autre Dame ; & pendant
que nous lui entendons dire qu'elle ne fait
qui nous sommes, nous entrons.

Il y avoit chez elle une assez nom-
breuse compagnie, qui devoit apparem-
ment y dîner. Elle s'avança vers moi,
qui m'approchois d'elle, & me regarda

d'un air qui sembloit dire, que me veul-
elle ?

Quant à moi, à qui ni le rang qu'elle
tenoit à Paris & à la Cour, ni ses titres
ni le faste de sa maison n'en imposoient
& qui ne voyois tout simplement en elle
que ma belle-sœur; qui m'étois d'ailleurs
fait annoncer sous le nom de Tervire
dont j'avois lieu de croire qu'elle avoit
du moins entendu parler, puisque c'étoit
celui de sa belle-mère, j'allai à elle d'une
maniere assez tranquille, mais polie, pour
l'embrasser.

Je vis le moment où elle douteoit si elle
me laisseroit prendre cette liberté-là: (je
parle suivant la pensée qu'elle eut peut-être
& qui me parut signifier ce que je vou-
dis) Cependant, toute réflexion faite, elle
n'osa pas se refuser à ma politesse, & le
seul expédient qu'elle y fut pour y répondre
sans conséquence, fut de s'y prêter par un
léger baissement de tête, qui avoit l'air
forcé, & qu'elle accordoit nonchalamment
à mes avances.

Je sentis tout cela, & malgré mon pe-
d'usage, je démêlai à sa contenance pa-
ressueuse & hautaine toutes ces petites fiertés
qu'elle avoit dans l'esprit. Notre orgueil
nous met si vite au fait de celui des autres

& en général les finesse de l'orgueil sont toujours si grossières : & puis j'étois déjà instruite du sien ; on m'avoit prévenue contre elle.

Joignez encore à cela une chose qui n'est pas si indifférente en pareil cas, c'est que j'étois, à ce qu'on disoit alors, d'une figure assez distinguée ; je me tenois bien, & il n'y avoit personne qui, à ma façon de me présenter, dût se faire une peine de m'avouer pour parente ou pour alliée.

Madame, lui dis-je, je juge par l'étonnement où vous êtes, qu'on vous a mal dit mon nom, qui ne sauroit vous être inconnu : je m'appelle Tervire.

Elle continuoit toujours de me regarder sans me répondre. Je ne doutai pas que ce ne fût encore une hauteur de sa part : & je suis la sœur de M. le Marquis, ajoutai-je tout de suite.

Je suis bien fâchée, Mademoiselle, qu'il ne soit pas ici, me repartit-elle, en nous faisant asseoir ; il n'y sera que dans deux jours.

On me l'a dit, Madame, repris-je ; mais ma visite n'est pas pour lui seul, & je venois aussi pour avoir l'honneur de vous voir. (Ce ne fut pas sans beaucoup de répugnance que je finis ma réponse par

Tome IV.

N

ce compliment-là ; mais il faut être honnête pour soi , quoique souvent ceux à qui l'on parle , ne méritent pas qu'on le soit pour eux.) Et d'ailleurs , ajoutai-je sans m'interrompre , il s'agit d'une affaire extrêmement pressée , qui doit nous intéresser mon frere & moi , & vous aussi Madame , puisqu'elle regarde ma mere.

Ce n'est pas à moi , me dit-elle en souriant , qu'elle a coutume de s'adresser pour ses affaires , & je crois qu'à cet égard-là , Mademoiselle , il vaut mieux attendre que M. le Marquis soit revenu , vous vous en expliquerez avec lui. Son indifférence là-dessus me choqua , je vis aux mines de tous ceux qui étoient présens , qu'on nous écoutoit avec quelque attention. Je venois de me nommer ; les airs froids de la jeune Marquise ne paroissoient pas me faire une grande impression ; je lui parlois avec une aisance ferme , qui commençoit à me donner de l'importance , & qui rendoit les assistans curieux de ce que deviendroit notre entretien : car voilà comme sont les hommes. De façon que , pour punir la Marquise du peu de souci qu'elle prenoit de ma mere , je résolus sur le champ d'en venir à une discussion qu'elle vouloit éloigner , ou comme fatigante , ou comme étran-

gère à elle, & peut-être aussi comme hon-
teuse.

Il est vrai que ceux que j'aurais pour témoins étoient ses amis ; mais je jugeois que leur attention curieuse & maligne , les disposoit favorablement pour moi , & qu'elle alloit leur tenir lieu d'équité.

J'étois avec cela bien persuadée qu'ils ne favoient pas l'horrible situation de ma mere , & j'aurois pu les défier , ce me semble , de quelque caractere qu'ils fussent , raison-
nables ou non , de n'en être pas scandalisés quand ils la fauroient.

Madame , lui dis-je donc , les affaires de ma mere sont bien simples & bien faciles à entendre ; tout se réduit à de l'argent qu'elle demande , & dont vous n'ignorez pas qu'elle ne fauroit se passer.

Je viens de vous dire , repartit-elle , que c'est à M. le Marquis qu'il faut parler ; qu'il sera ici incessamment , & que ce n'est pas moi qui me mêle de l'arrangement qu'ils ont là-dessus ensemble.

Mais , Madame , lui répondis-je en tour-
nant aussi-bien qu'elle , tout cet arrange-
ment ne consiste qu'à acquitter une pension
qu'on a négligé de payer depuis près d'un
an , & vous pouvez , sans aucun inconvénient , vous mêler des embarras d'une belle-

mere qui vous a aimée jusqu'à vous donner tout ce qu'elle avoit.

J'ai ouï dire qu'elle tenoit elle-même tout ce qu'elle a donné, de feu M le Marquis, reprit-elle presque d'un ton moqueur, & je ne me crois pas obligée de remercier Madame votre mere de ce que son fils est l'héritier de son pere.

Prenez donc garde, Madame, que cette mere s'appelle aujourd'hui la vôtre aussi-bien que la mienne, répondis-je, & que vous en parlez comme d'une étrangere, ou comme d'une personne à qui vous seriez fâchée d'appartenir.

Qui vous dit que j'en suis fâchée, Mademoiselle, reprit-elle; & à quoi me serviroit-il de l'être? En seroit-elle moins ma belle-mere, puisqu'enfin elle l'est devenue, & qu'il a plu à feu M. le Marquis de la donner pour mere à son fils?

Faites-vous bien réflexion à l'étrange discours que vous tenez là, Madame? lui dis-je en la regardant avec une espece de pitié. Que signifie ce reproche que vous faites à feu M. le Marquis de son mariage? Car enfin, s'il ne lui avoit plu d'épouser ma mere, son fils apparemment n'auroit jamais été au monde, & ne seroit pas aujourd'hui votre mari. Est-ce que vous voudriez qu'il

ne fût pas né ? On le croiroit ; mais assurément ce n'est pas-là ce que vous entendez : je suis persuadée que mon frere vous est chere , & que vous êtes bien-aise qu'il vive. Mais ce que vous voulez dire , c'est que vous lui souhaiteriez une mere de meilleure maison que la sienne , n'est-il pas vrai ? Hé bien , Madame , s'il n'y a que cela qui vous chagrine , que votre fierié soit en repos là-dessus. M. le Marquis étoit plus riche qu'elle , j'en conviens , & de ce côté-là vous pouvez vous plaindre de lui tant qu'il vous plaira , je ne le défendrai pas ; quant au reste , soyez convaincue que sa naissance valoit la sienne , qu'il ne se fit aucun tort en l'époufant , & que toute la Province vous le dira. Je m'étonne que mon frere ne vous en ait pas instruit lui-même , & Madame Darcire que vous voyez , avec qui je suis arrivée à Paris , & dont je ne doute pas que le nom n'y soit connu , voudra bien joindre son témoignage au mien. Ainsi , Madame , ajoutai-je sans lui donner le temps de répondre , reconnoissez - la en toute sûreté pour votre belle - mere , vous ne risquez rien ; rendez-lui hardiment tous les devoirs de belle-fille que vous lui avez refusés jus-
qu'ici ; réparez l'injustice de vos dédains passés , qui ont dû déplaire à tous ceux qui

les ont vus, qui vous ont sans-doute gênée vous-même, qui auroient toujours été injustes, quand ma mere auroit été mille fois moins que vous ne l'avez crue, & reprenez pour elle des façons & des sentimens dignes de vous, de votre éducation, de votre bon cœur, & de tous les témoignages qu'elle vous a donnés des tendresses du sien, par la confiance avec laquelle elle s'est fiée à vous & à son fils de ce qu'elle deviendroit le reste de sa vie.

Vous feriez vraiment d'excellens sermons, dit-elle alors en se levant d'un air qu'elle tâchoit de rendre indifférent & distrait, & j'entendrois volontiers le reste du vôtre; mais il n'y a qu'à le remettre. On vient nous dire qu'on a servi; dînez-vous avec nous, Mesdames.

Non, Madame, je vous rends grace, répondis-je, en me levant aussi avec quelque indignation, & je n'ai plus que deux mots à ajouter à ce que vous appelliez mon sermon. Ma mere, qui ne s'est rien réservé, & que vous & son fils avez tous deux abandonnée aux plus affreuses extrémités, qui a été forcée de vendre jusqu'aux meubles de rebut que vous lui aviez envoyés, & qui n'étoient pas ceux qu'elle avoit gardés; enfin, cette mere, qui n'a cru, ni son fils,

ni vous, Madame, capables de manquer de reconnaissance, qui, moyennant une pension très-médiocre dont on est convenu, a bien voulu renoncer à tous ses droits, par la bonne opinion qu'elle avoit de son cœur & du vôtre; elle, que vous aviez tous deux engagée à venir chez vous pour y être servie, aimée, respectée autant qu'elle le devoit être, qui n'y a cependant esluyé que des affronts, qui s'y est vue rebutée, méprisée, insultée, & que par-là vous avez forcée d'en sortir pour aller vivre ailleurs d'une petite pension qu'on ne lui paie point, qu'elle n'avoit eu garde d'envisager comme une ressource, qui est cependant le seul bien qui lui reste, & dont la médiocrité même est une si grande preuve de sa confiance: cette belle-mère infortunée, si punie d'en avoir cru sa tendresse, & dont les intérêts vous importent si peu, je viens vous dire, Madame, que tout lui manquoit hier; qu'elle étoit dans les derniers besoins; qu'on l'a trouvée ne sachant ni où se retirer, ni où aller vivre; qu'elle est actuellement malade, logée dans une misérable auberge, où elle occupe une chambre obscure qu'elle ne pouvoit pas payer, & dont on alloit la mettre dehors à moitié mourante, sans une femme de ce quartier-là, qui passoit, qui

ne la connoissoit pas , & qui a eu pitié d'elle : je dis pitié à la lettre , ajoutai-je , car cela ne s'appelle pas autrement , & il n'y a plus moyen de ménager les termes (& effectivement , vous ne sauriez croire tout l'effet que ce mot produisit sur ceux qui étoient présens ; & ce mot qui les remua tant , peut-être auroit-il blessé leurs oreilles délicates , & leur auroit-il paru ignoble & de mauvais goût , si je n'avois pas compris , je ne fais comment , que pour en ôter la bassesse & pour l'en rendre touchant , il falloit fortement appuyer dessus , & paroître surmonter la peine & la confusion qu'il me faisoit à moi-même.)

Aussi les vis-je tous lever les mains , & donner par différens gestes des marques de surprise & d'émotion.

Oui , Madame , repris-je , voilà quelle étoit la situation de votre belle-mere quand nous l'avons été voir ; on alloit vendre , ou du moins retenir son linge & ses habits , quand cette femme , dont je vous parle , a payé pour elle , sans savoir qui elle étoit , par pure humanité , & sans prétendre lui faire un prêt.

Elle est encore dans cette auberge , dont son état ne nous a pas permis de la tirer. Cette auberge , Madame , est dans tel quar-

tier, dans telle rue, & à telle enseigne ; consultez-vous là-dessus, consultez ces Messieurs, qui sont vos amis ; je ne veux qu'eux pour juges entre vous & la Marquise votre belle-mère. Voyez si vous avez encore le courage de dire que vous ne vous mêlez point de ses affaires. Mon frere est absent : voici une lettre qu'elle lui écrit, que je lui portois de sa part, & je vous laisse : adieu, Madame

Une cloche qui appelloit alors mon amie la Religieuse à ses exercices, l'empêcha d'achever cette histoire, qui m'avoit heureusement distraite de mes tristes pensées, qui avoit duré plus long-temps qu'elle n'avoit cru elle-même, & dont je vous enverrai incessamment la fin avec la continuation de mes propres Aventures.

FIN de la onzieme Partie.

LA VIE
DE
MARIANNE,
OU
LES AVENTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE ***

DOUZIEME PARTIE.

VOILA, Madame, la dernière Partie de ma vie. Quel effort ! direz-vous, après quatre années de silence. Oh ! tant qu'il vous plaira. Il s'agit de la conclusion de mon histoire & de celle de cette aimable Religieuse, dont les malheurs m'avoient vivement touchée. Est-ce donc si peu de chose ? & pouviez-vous, de bonne foi, me donner moins de temps pour terminer son histoire ?

histoires & la mienne ? Faites attention, s'il vous plaît, que j'ai ma réputation d'auteur à soutenir, & que j'aurai peut-être encore trop tôt détrompé le Public sur mon compte. Un petit génie comme le mien voit toujours quelque imperfection dans son ouvrage ; il le corrige & le retouche sans elle ; encore, après tout cela, ne se hâte-t-il à le faire paroître qu'après avoir bien prévenue ses lecteurs par sa modestie.

Je vous avouerai, Madame, qu'après l'histoire de l'aimable Tervire, je n'eus plus de goût pour le cloître ; une idée bien différente me captiva pour le moment. Nous souvient-il de cet homme de condition qui m'avoit proposé de m'épouser ? Qui, sans doute, cela est trop intéressant pour l'oublier. Si sa maniere aisée n'étoit pas des plus galantes, du moins étoit-elle franche & naïve ; & celle-là vaut bien d'autre, me disois-je en mon petit moi-même. Il a du monde un grand savoir qui l'obre, une conversation aisée & très-déréable ; car il ne m'étoit rien échappé pendant tout le temps que nous restâmes avec lui chez Madame Dorsin. Oh ça, de Marianne, que feras-tu ? (c'est toujours moi qui parle.) Consentiras-tu à épouser son galant homme ? en vérité je le crois,

si ma chere mere le veut. Mais que lui donnerai-je ? Oh ! ici je m'égare , je me trouble , car je n'ai rien , je ne possède rien ; mon cœur même n'est plus à moi , il est absolument à M. de Valville. Oui je dis absolument ; il m'est impossible de l'oublier , tout ingrat & tout infidèle qu'il est. Je serai donc malheureuse , ce brave homme aussi , puisqu'il me sera impossible de l'aimer.

J'en étois là , Madame , quand une Sœur converse vint me dire : on vous attend à parloir , c'est Madame de Miran , & Madame Dorsin. Bon , dis-je , cela va bien j'aurai deux conseillères au lieu d'une.

Ah ! ma chere mere , que je suis ravi de vous voir , & aussi-tôt je saisis sa main que je baisai avec les plus vifs sentiments de tendresse. Ne soyez pas fâchée , dis-à Madame Dorsin , si mes transports m'empêchent de vous témoigner la plus sincère reconnaissance. Point de complimens avec moi , chere Marianne , répondit-elle ; suis charmée de vos attentions pour cette mere qui vous aime tant.

Hé bien , dit alors Madame de Miran comment te trouves-tu aujourd'hui , chère fille ? Ta tristesse continue-t-elle toujours ? N'es-tu pas bien en colere contre mon fils ?

Po

Pour je , el total tabler ravie mon Ma Miran n'ai a crois très - j'igno Mais seras blierai Je t'a Maria Ah ravisse tendre vérité dame périod toutes de la Apr effuyé car no fusion Ton

Pour ma tristesse , ma chere mere , repris-je , elle est extrême ; je suis dans un abandon total de moi-même. Je croyois devenir véritablement votre fille ; cette idée-là m'avoit ravie ; mais elle s'évanouit & cause tout mon malheur.

Ma chere fille , répondit Madame de Miran , tes chagrins me feront mourir. Je n'ai aucune nouvelle de mon fils ; je le crois encore à Versailles. On dit qu'il est très - languissant ; il ne voit personne : j'ignore comment cette affaire-ci tournera. Mais qu'elle aille comme elle pourra , tu seras toujours ma chere fille , je ne t'oublierai jamais ; non , c'est une chose assurée. Je t'aime plus que mon fils , entends-tu , Marianne ? cela est vrai , très-vrai.

Ah ! ma chere mère , dis-je , vous me ravissez ; je ne puis soutenir l'excès de ma tendresse pour vous. Et c'étoit la pure vérité , Madame : mon amour pour Madame de Miran étoit monté au dernier période ; l'infidélité du fils avoit réuni toutes les facultés de mon ame en faveur de la mere.

Après un moment de silence , & avoir essuyé nos larmes ; (je dis nos larmes , car nous pleurions toutes trois avec profusion) je racontai à ma mere & à Ma-

dame Dorsin la déclaration singuliere que l'Officier m'avoit faite. Vous le connaissez sans doute, ajoutai-je, & même, m'a-t-il dit, très-particulièrement : alors ces deux Dames se regarderent en souriant.

Hé bien, ma fille, dit Madame de Miran, que penses-tu de cette proposition-là ? Est-elle de ton goût ? Oui, certainement. Nous le connaissons, c'est un parfaitement honnête homme, d'une famille distinguée, gentilhomme d'honneur, qui a un mérite infini. Je crois que tu serois heureuse avec une personne de ce caractère. Je le crois aussi, dit Madame Dorsin ; il n'y a pas à balancer un moment. Oui ; mais Madame, répondit ma mère, que deviendra Valville ? Après tout, continua-t-elle, rien ne presse, je te dirai ma pensée avant que les huit jours qu'il t'a donnés pour te consulter, soient écoulés. Mais dis-nous un peu ce que tu en penses toi-même ? te plaît-il ? l'aimes-tu déjà, ma fille ? Oh que non, ma chère mère ; il s'en faut bien, mon cœur n'est pas sujet à l'inconstance. Je raisonne d'une certaine façon, & cette façon de raisonner ne me permet pas de m'engager à présent ; car, ajoutai-je, ma chère mère, que puis-je donner à ce généreux Officier pour la récompense de son

excessive bonté pour moi ? La fortune ne m'a laissé qu'un cœur ; il est à votre fils, apporterai-je à un mari pour toute dot une ame préoccupée & un cœur enflammé pour un autre ? Voilà un beau présent à faire à ce galant homine. Non, ma chère mère, je ne puis m'y résoudre ; une pareille ingratitude m'attireroit le mépris des hommes & la colere de Dieu : du moins en n'époufant personne, je ne tromperai personne ; je me livreroi entièrement à ma chère mère ; & en disant cela, j'arrosois sa main de mes larmes.

Cette fille me charme, disoit-elle à Madame Dorfin ; plus je la connois, plus je me sens d'attachement pour elle. Eh ! qui ne l'aimeroit pas avec de pareils sentimens ? Non, je n'ai connu de ma vie une si aimable enfant.

Nous en étions là lorsque nous fumes interrompus par une voix qui demandoit Mademoiselle Varthon : cette voix n'échappa point à Madame Dorfin ; elle crut reconnoître un Laquais à M. de Valville. Taisons-nous un moment, dit-elle ; il me vient une pensée. Madame Dorfin, intriguée, prêta l'oreille avec une grande attention, & comprit d'abord la fin de l'aventure. Le Laquais donna une lettre à Mademoiselle

Varthon, qui lui dit d'une voix basse, après un instant de silence : mon ami, informez votre Maître que je ne manquerai pas d'aller chez Madame de Kilnare. Et comment se porte-t-il depuis hier ? A-t-il vu Madame sa mère ? Non, répondit le Laquais, il n'ose encore se présenter devant elle ; mais je crois qu'il doit lui parler ce soir. Bon jour, faites-lui bien mes compliments.

Le Laquais étant descendu dans la cour, Madame Dorfin le vit par la fenêtre, & reconnut le *Fac-totum* de M. de Valville. Voilà, dit-elle, des preuves bien évidentes de leur intelligence. Hé bien, dit-elle à ma mère, que pensez-vous de tout ceci, Madame ? que dites-vous de l'hypocrisie de cette Demoiselle Varthon ? N'a-t-elle pas voulu vous en imposer par son étalage de fierté & de grandeur d'âme.

Ce que je pense, répond Madame de Miran, c'est que mon fils est très-heureux d'être tombé dans les filets de cette petite personne-là ; qu'il s'en repentira, mais peut-être trop tard. Pour moi, je vous proteste qu'il ne l'épousera jamais de mon consentement ; & tout de suite, en s'adressant à Madame Dorfin : faites-moi un plaisir ; vous êtes en liaison avec Madame de Kilnare ; c'est une femme de mérite, qui

entend raison, trouvez moyen de lui rendre une visite imprévue : vous y trouverez mon fils ; la Varthon ne pourra contester ce rendez-vous : examinez bien leur contenance, ensuite informez Madame de Kilnare de mes desseins, de l'inconstance de mon fils, & du manège de cette jeune fille. Madame Dorfin promit d'exécuter ce projet. C'est une dangereuse petite créature, que votre Demoiselle Varthon ! s'écria Madame de Miran. Croiroit-on qu'à son âge on pût être capable d'une si parfaite dissimulation ? Tranquillise-toi, ma fille, voyant que mes soupirs me suffoquaient ; cette aventure tournera à ton avantage : je prendrai de fortes mesures là-dessus.

Ah ! ma chère mère, lui dis-je, de grâce, ne chagrinez point M. de Valville à cause de moi ; je ne le mérite pas. Son inconstance n'est point blâmable ; ce n'est qu'une suite des malheurs qu'entraîne l'obscurité de ma naissance. Je me trouvai mal en disant cela ; mon cœur venoit de faire un effort qui l'avoit épuisé ; il fallut me remporter dans ma chambre. Courage, ma chère fille, s'écria ma chère mère lorsqu'on me conduissoit, demain je viendrai te voir : console-toi, mon enfant : mais je ne pus répondre ;

on me mit sur mon lit, où je restai une heure sans connoissance.

Après cette crise de chagrins, je me trouvai assez tranquille. Je dis tranquille, cela est vrai ; car j'étois incapable de goûter ni joie, ni tristesse. Je raisonneois cependant en moi-même, mais ce raisonnement-là ne me paroissoit ni agréable, ni dououreux ; mon état ressemblloit fort à celui d'un imbécille, qui fait des discours où il ne conçoit rien. M'étant levée, je me laissai aller négligemment dans un fauteuil. On m'apporte à manger, je mange ; on me présente à boire, je bois ; on me parle, j'ouvre de grands yeux & ne réponds rien.

La Sœur converse qui me servoit, me voyant dans cet abattement, s'écrioit de temps en temps : bon Dieu ! Sainte Vierge ! qu'est-ce que tout ceci ? Je crois que cet enfant se meurt. Eh ! Mademoiselle, en me prenant les mains, vous trouvez-vous mal ? Point de réponse.

La Religieuse mon amie arrive aussi ; elle m'approche, je ne la vois point : bon soir, ma fille ; je ne réponds rien. Hé mais, me dit-elle, parlez donc ; vous est-il encore survenu quelque nouveau sujet de chagrins ? Eh ! oui, m'écriai-je alors, & je me tus. Mais de grace, ma chere enfant, continua-

t-elle, dites-moi donc quelque chose. Enfin, à force de me tourmenter, elle réveille un peu mes esprits, la circulation du sang commence à agir; en un mot, mon anéantissement se dissipe peu-à-peu.

Je lui raconte l'aventure de Mademoiselle Varthon. Hé bien, qu'est-ce que cela signifie, répond ma Religieuse? Rien du tout. Quoi! ma révérende Mère, ce rendez-vous, cette intelligence ne veulent rien dire! Non, rien; au contraire, reprit-elle, j'en conclus un grand avantage pour vous.

M. de Valville cherche à voir & à connoître votre Rivale, tant mieux; c'est-là le seul moyen de s'en rebuter. Vous pensez bien, ma fille, qu'étant épris de ses charmes, ces charmes captiveront toujours son cœur, s'il ne découvre pas ses défauts. Et comment voulez-vous qu'il les connoisse, à moins qu'il ne les fréquente? Ses premières impressions subsisteront: que dis-je? ce n'est pas assez, elles s'augmenteront par les difficultés, s'il ne connoît que médiocrement la personne aimée: il n'y a donc que les fréquentes conversations qui puissent diminuer sa tendresse pour elle. Car je suis presque certaine, qu'il n'est qu'ébloui des grâces de la Varthon; de sorte que ce

sera un bonheur pour vous, puisque vous vous figurez que c'est un bonheur de ramener un infidele Amant. Oui, je le répète, c'est un avantage, & un grand avantage qu'il la voie, & qu'il la pratique souvent. Cette fille est simple, fiere & coquette tout ensemble, naturellement brouillonne ; M. de Valville ne manque point de pénétration, il connoîtra bientôt tout ce que vaut sa nouvelle conquête, & cette connoissance-là le fera rougir de vous avoir abandonnée pour un sujet qui vous est inférieur à tous égards.

Ainsi, ma fille, que ces visites furtives n'altereront point votre repos ; vous devez bien plutôt vous en réjouir ; c'est un courrier qui annonce votre triomphe : car vous concevez aisément qu'une fille, quelques charmes qu'elle ait, perd beaucoup de ses appas quand elle est assez imprudente d'accorder des rendez-vous. Ces rendez-vous plaisent d'abord à un Amant, cela est vrai ; mais lorsqu'il y fait réflexion, il en voit toute la conséquence : cette trop grande facilité dans une Maitresse lui cause toujours des soupçons ; ces soupçons-là s'augmentent de plus en plus, parce qu'ordinairement on ne se borne pas à ces minuties. Un Amant qui a de l'esprit, juge par ce pre-

mier rendez-vous qu'il en est aimé ; cette idée le porte à d'autres tentatives. Une fille qui commence à s'oublier , passe sur mille petites bagatelles qu'elle ne croit pas tirer à conséquence ; ces bagatelles , toutes frivoles qu'elles lui paroissent , la menent plus loin , & plus loin encore ; cette aisance rebute bien vite un Amant délicat , & le rend toujours infidele.

M. de Valville va tracasser de cette manière avec la Varthon pendant quelques jours, peut-être quelques mois, après quoi il fera des réflexions ; il comparera votre mérite & votre façon d'agir , avec les manières & l'esprit de cette nouvelle Maîtresse. L'examen fait, adieu Mademoiselle Varthon, son cœur reviendra à Marianne plus amoureux que jamais.

J'avoue , Madame , que cette bonne Religieuse me ravissoit en parlant de la sorte ; il me paroissoit qu'elle raisonnoit assez juste, du moins ce raisonnement-là flattoit mon foible cœur par l'endroit le plus sensible. Son discours séduisant me ramena tout-à-fait dans mon bon sens ; de sorte que je dormis cette nuit d'un profond sommeil, & que je n'eus presque plus d'inquiétude sur les visites de Mademoiselle Varthon.

Le matin , dès qu'elle entra dans ma

chambre, je courus l'embrasser avec des démonstrations de joie qui la ravirent. Ah! Dieu soit béni, ma chère fille; vous voilà à merveille; oui, à merveille, & telle que je vous veux: allons, tout tournera bien, n'est-il pas vrai, Marianne?

Je l'espere, répondis-je: je me sens extrêmement soulagée; la tranquillité commence à s'emparer de mon ame, ce qui me fait bien augurer pour la suite.

J'en suis charmée, ma fille, me dit-elle en collant son visage sur le mien. Hé bien, puisque vous êtes mieux, & en effet je vous trouve très-fraîche ce matin, racontez-moi un peu ce que vous avez conclu avec Madame de Miran, touchant la proposition de l'Officier.

Rien, chère amie, dis-je; elle ne s'est point encore déterminée sur ce point, ni moi non plus. D'ailleurs nous fûmes interrompues par le Laquais de M. de Valville, qui apporta la lettre à Mademoiselle Varthon; cette triste catastrophe m'obligea de quitter ma mère. Hé bien, reprit-elle, voulez-vous savoir ma pensée là-dessus? De tout mon cœur, répondis-je avec précipitation; je me trouve si bien de vos conseils, que je ferai charmée d'être instruite par vous de ce que je dois faire dans cette occasion.

Voici donc, Marianne, ce que je pense à ce sujet. Savez-vous, ma chère fille, qu'un homme de ce caractère mérite votre attention. Vous me direz, il est vrai, que votre cœur est prévenu que vous ne l'aimerez jamais : cela sera faux, Marianne. C'est-là votre pensée aujourd'hui, je le crois ; mais vous changerez de sentiment, ma fille ; c'est moi qui vous le prédis. Vous oublierez M. de Valville quand vous aurez mûrement réfléchi sur le mérite de cet homme-là ; la conduite qu'il tiendra pour s'attirer votre estime, fera impression sur votre ame ; sa déférence, ses manières, sa tendresse, tout cela, dis-je, captivera peu-à-peu votre attention ; cette attention-là produira l'estime. Or, Marianne, il n'y a plus qu'un pas à faire de l'estime à l'amour : je suppose ici un hymen ; & que votre infidele ne revienne plus vers vous.

Oui, chère fille je soutiens qu'un homme poli & aimable de cœur & de sentiments, quelque âgé qu'il soit, touche toujours notre ame. C'est d'abord par reconnaissance, ensuite par estime ; de l'estime on passe à l'amitié, & de l'amitié à la tendresse. Tel est, ma chère fille, tel est le cercle qui enchaîne insensiblement un cœur comme malgré lui. Vous n'aimez pas à cette heure

cet Officier, cependant vous avouez que sa maniere de s'expliquer vous a plu; vous êtes, outre cela, convaincue qu'il a du mérite & une ame noble; en un mot, de très-belles qualités: vous voilà déjà à la premiere démarche qui vous portera à l'aimer. Bientôt son respect; je dis son respect, car sa façon d'agir prouve qu'il en aura toujours pour vous, touchera votre cœur; ajoutez ensuite un amour tendre & constant, des manieres prévenantes, & jugez si vous pourriez y résister. Non, Marianne, je vous connois trop pour me tromper. Oui, je vous le répète, vous serez heureuse, Marianne, & même très-heureuse avec un homme de ce caractère.

Vos raisons, ma chere amie, lui dis-je, sont convaincantes; elles me plaiſent infiniment: j'avoue même que l'espérance dont vous me flattez, d'oublier un jour M. de Valville, pourroit m'obliger à cette démarche. Cependant je vous accorde que ce galant homme pourroit me rendre heureuse; mais où trouverai-je une mere semblable à Madame de Miran: & que ferai-je de la tendresse excessive que j'ai pour elle? Je l'entretiendrai, me direz-vous: oh! qu'il y aura de différence! Son amitié me tient lieu de tout aujourd'hui; peu-à-peu

peu-à-
beſoit
que r
ſeule
quand
ché à
la ma
cet h
Mais
plaſir
que v

Hé
prom
pour
toujo
où je
lui eu
conti

Ma
de v
fur m
toute
amiti
heur
avec
trop
tour.
ſatiſfa
vous

To

peu-à-peu elle m'oubliera, je n'aurai plus besoin de son secours; je ne la verrai que rarement: cette idée seule; oui, cette seule idée, ma chère amie, me retiendroit, quand mon cœur ne feroit pas aussi attaché à M. de Valville. Cependant elle est la maîtresse de mon sort; je termineraï cet hymen dès qu'elle me l'ordonnera. Mais laissons cette matière; faites-moi le plaisir de finir vos aventures, persuadée que vos disgraces adouciront les miennes.

Hé bien, dit-elle, j'y consens; mais promettez-moi que vous ferez vos efforts pour vous tranquilliser, & que vous serez toujours de mes amies, malgré l'élévation où je prévois que vous arriverez. A peine lui eus-je juré une amitié éternelle, qu'elle continua ainsi son histoire.

Ma chère fille, dit-elle, les sentimens de votre ame ont fait de vives impressions sur mon cœur, je vous suis attachée pour toute ma vie par les liens d'une parfaite amitié, & cette amitié feroit tout le bonheur de ma vie si je pouvois la passer avec vous; vos aimables qualités me sont trop connues pour douter d'un parfait retour. Si je ne consultois donc que ma satisfaction, je louerois votre dessein, je vous engagerois par mille façons à em-

brasser la vie religieuse ; mais ma tendresse à votre égard m'oblige à vous prier de consulter long-temps votre cœur.

Vous avez de l'esprit, une pénétration vive, écoutez avec attention ce qu'il me reste à vous dire, profitez de mon exemple, & ne soyez pas comme moi la dupe de votre cœur.

J'ai été jeune, j'ai eu des grâces, j'ai aimé & j'ai cru être aimée. Dursan, cet Amant cheri, après avoir obtenu un Régiment, eut encore une succession considérable, à laquelle il ne s'attendoit pas; il devoit m'élever à un état brillant, mais mes soupçons jaloux firent son infortune & la mienne; sa prétendue inconstance, car je le croyois infidèle, a causé mon entrée dans le Cloître. Je me persuadois que cette démarche réduiroit mon volage au désespoir; trompée de ces fausses images, j'ébauchai & consummai tout de suite mon sacrifice.

Mais entrons dans un détail plus circonstancié. Il vous souvient, sans doute, Marianne, de la visite & du discours que je fis à ma belle-sœur. Satisfaite d'avoir un peu mortifié cette fière Duchesse, je revenois triomphante : rien ne flatte plus notre amour-propre que d'humilier l'orgueil de

ceux qui nous méprisent ; mais , hélas ! chere amie , que je payai cher ces mouvemens de satisfaction ! A peine fus-je de retour à l'auberge où étoit ma mere , qu'elle expira entre mes bras , & ne put proférer que ces paroles : venez , ma chere fille , embrassez votre mere , oubliez mon peu de tendresse pour vous : ah ! que ne puis-je réparer ma faute ! j'expire , ma fille , & elle mourut. Vous devez croire , Marianne , que mon désespoir fut aussi grand qu'il étoit juste. Madame Darcire , pénétrée de mon état , me fit transporter dans notre appartement , où je restai comme immobile pendant fort long-temps : il est même certain que j'aurois fini ma triste vie sans le secours de cette Dame & de M. Dursan , qui arriva peu de temps après ce funeste accident. Dursan , plein d'une respe&ueuse tendresse , trouva cependant le moyen de me consoler ; il me disoit sans cesse que notre prochaine union devoit ranimer mon courage , s'il étoit vrai que j'eusse pour lui quelques sentimens de compassion.

Pendant que je fixois toutes mes pensées sur cette flatteuse espérance , j'appris que mon frere & sa femme , bien loin d'avoir marqué quelque sentiment de compassion pour ma chere mere , étoient retournés tout-

à - conp à la campagne sans avoir laissé aucun ordre pour ses funérailles, je n'entendis même aucune de leurs nouvelles : mais je m'en consolai ; l'agréable idée que je me formois de m'unir à Dursan ; me tint lieu de tout, & je compris par - là que ce qui n'est point amour n'occupe pas long-tems un cœur amourenx.

Environ un mois après ce triste événement, Madame Darcire retourna en Province. Me trouvant seule, je me déterminai à entrer dans un Monastere, afin de n'être pas exposée aux traits de la médisance. L'amour ne laissoit pas de s'opposer à ma résolution ; il me faisoit envisager les funestes suites du parti que je voulois prendre, & il cherchoit à m'effrayer par les rigueurs de l'absence : mais toujours en garde contre ses mouvemens, il eut beau se faire sentir, mon devoir en triompha. Sure du cœur de Durlan, je pris donc le parti de venir ici pour six mois : la tendresse pour mon infortunée mere ne put obtenir un terme moins long. J'imposai encore silence aux amoureux mouvemens de mon ame, & j'obligeai mon Amant de souffrir ce délai : c'est cependant ce qui a été la source de mes cuisans chagrins.

Dursan étoit d'une figure trop aimable

pour ne pas blesser un cœur , quelqu'in-différent qu'il pût être. Mademoiselle de L... très-susceptible d'impression , le voyoit souvent : il occupoit avec sa mère un quartier de leur Hôtel. Cette Demoiselle , qui possédoit des biens immenses , touchée du mérite de ce jeune & aimable Cavalier , s'étoit laissée surprendre à un amour violent : cet amour impétueux la poussa à nous trahir ; elle m'inspira de la jalousie , elle lui insinua des soupçons.

Une fille éperdument amoureuse , ne ménage rien pour parvenir à ses fins ; elle crut qu'en nous désunissant , elle le rendroit sensible à ses charmes : elle s'abusa , & nous trompa tous deux. Il fut outré de mes froideurs , & moi de sa prétendue inconstance ; il va comme un désespéré joindre son Régiment , & je prends le voile. Il ignoroit ma résolution ; je ne savois rien de sa fuite. Cette perfide amie ; car elle avoit gagné mon estime & ma confiance par des manières flatteuses & infiniment prévenantes ; cette perfide , dis-je , profita adroitemment de cette séparation. Elle informe Dursan par des lettres pleines d'artifices , qu'un autre me captivoit , & qu'un hymen alloit bientôt nous unir à jamais. La rage s'empare de son esprit ; il se marie

sans amour ; je me fais Religieuse sans vocation. Pendant qu'il forme ses liens, j'en tissus d'autres pour m'asservir dans un dur esclavage. A peine eus-je prononcé mes Vœux, que les nuages qui m'avoient environnée jusques-là, s'éclipserent. Je connus, mais trop tard, qu'abusée par des sentiments équivoques, mes démarches avoient été un peu précipitées. Marianne, écoutez bien ceci.

Dursan, de retour à Paris, apprend avec surprise mes engagemens : il ne fait que penser de ma conduite ; cette idée l'inquiète, le trouble ; il veut s'en éclaircir.

Une Dame de ses amies, avec laquelle je n'avois aucune habitude, vient au Parloir, me demande & m'instruit du désordre de Dursan. J'apprends les motifs qui l'avoient engagé à me quitter brusquement ; frappée de ce dénouement, mes larmes furent les seuls interprètes des sentiments de mon ame : cette Dame lui en fait un récit touchant. Mon amant trouve le moyen de me parler, il se justifie ; je m'explique, il connoît la malice de sa pernicieuse confidente, & la trame qu'elle avoit ourdie pour nous désunir : ses soupirs, ses sanglots ne me prouvent que trop son innocence. Alors je sens vivement tout le prix de la

perte que j'ai faite ; mon malheur est sans remede , son infortune n'a plus de ressource.

Figurez - vous , belle Marianne , quelle fut notre situation. Pour moi , l'état où je me trouvai réduite seroit impossible d'exprimer. Mon ame alors est agitée des plus cruels transports ; la clarté s'éclipse tout - à - coup de mes yeux , je tombe pâmée au milieu du Parloir.

La Tourriere , qui entendit le bruit de ma chute , accourt en diligence. Mon Amant , assuré qu'il me venoit du secours , se retire pour épargner ma réputation , & cacher son désordre : il ne pouvoit me soulager à cause des grilles qui nous séparoient. Revenue de ma foiblesse , je me trouve dans mon lit , attaquée d'une fievre ardente. Que vous dirai - je , chere fille ? Je restai six mois malade & languissante , pendant lesquels je reçus nombre de lettres du malheureux Dursan. Ces lettres , bien loin de me calmer , aigrissoient ma douleur ; plus je réfléchissois , plus ces réflexions - là devenoient cruelles. Ah ! disois - je , perdre ce que l'on aime & ce qui peut rendre heureuse , c'est un malheur ; mais le perdre par sa faute , c'est un sujet de s'affliger d'autant plus grand , qu'on ne peut se plaindre que de soi - même.

Ces plaintes irriterent mes désirs, mes désirs augmenterent mes peines. La situation de mon Amant étoit à peu-près égale à la mienne : c'est une espèce de soulagement, cela est vrai, Marianne ; cependant pensois-je en moi-même, la diversité des objets pourra calmer sa tristesse ; les plaisirs où sa naissance l'engagent adouciron peu-à-peu ses amertumes ; il m'oubliera, je ne l'oublierai jamais. Je le croyois alors comme vous, ma fille. Oui, répétois-je sans cesse, il sera toujours gravé dans mon cœur, mon esprit en est tout rempli, je n'ai rien pour me distraire. Cependant ma flamme, qui n'étoit qu'assoupie, reprit toute son activité : mon esclavage m'effraya, la dévotion me parut fade & insipide ; j'envisageai les austérités de ma règle comme un joug pesant & insupportable. Ah, Ciel ! que vais-je devenir ? Envoyez-moi une grâce supérieure à mon amour, m'écrirois-je à chaque moment ; mais pensois-je, l'ai-je méritée cette grâce ? mon foible cœur, plus susceptible de tendresse humaine que d'impressions divines, est-il capable de la goûter ? Ah ! chere amie, comment vous peindre ma tendresse ? Que de plaintes amères ! que de sanglots cuisans ! que de soupirs échappés !

Ma discipline religieuse n'avoit presque point encore fait d'impression sur mon esprit ; je n'avois point ces dehors impolis, si nécessaires à ma profession : ici l'amie dont je vous ai rapporté les discours dans la huitième Partie de ma vie, informée de la cause de mon mal, entreprit de me consoler, elle y réussit peu-à-peu ; son langage paroissoit tendre & pathétique. Elle avoit essuyé la même disgrâce ; j'écoutai donc ses consolations, & ses consolations me firent impression. Elle engagea même l'Abbesse qui avoit dans ce tems quelque bienveillance pour moi à me donner une charge, afin d'étourdir mes chagrins par l'occupation. On me fit seconde Maitresse des Pensionnaires , il fallut obéir ; mais cet emploi convoité par plusieurs de nos Sœurs me coûta bien cher. Soyez attentive , Marianne , à ce qu'il me reste à vous dire ; après cela décidez si vous êtes appellée pour le cloître , & si un volage amant qui reviendra bien-tôt à vous , peut vous obliger à faire un pareil sacrifice Tout volage qu'il est , soyez assurée qu'il fera réflexion à votre généreux procédé , à cette façon d'agir & de penser qui n'est connue que des grandes ames ; à ces charmes séduisans qui vous

captivent tous les cœurs ; à cet esprit orné des plus aimables qualités. Oui, ma fille, cela est certain, il est plus à plaindre que vous, il connaît déjà sa faute, & sent plus le poids de son inconstance, que vous ne sentez celui de son infidélité.

Ah ! ma Révérende Mère, lui répondis-je, épargnez mon foible cœur ; flattez ni ma vanité, ni mon amour. Si M. de Valville ressent de la mortification, c'est à cause de Madame sa mère qui m'aime & avec laquelle il doit garder des mesures. Son cœur a encore toute sa tendresse, elle n'a changé que d'objet ; Mademoiselle Varthon a des grâces & ces grâces me l'ont enlevé ; cette espérance me paroît vaine, je n'ose m'en flatter : c'est donc nourrir ma passion de vouloir me repaire de cette chimère ; je ne vois aucune apparence de retour : oui, j'aime mieux croire que je l'ai perdu pour toujours, quoique cette pensée-là me désole. Mais je vous ai interrompue, chère Amie,achevez de gracie vos Avantures. La Religieuse reprit ainsi la suite de son discours.

Rien, dit-elle, ma fille, n'est plus méprisable que l'envie, rien cependant de plus en vogue dans le siècle où nous vivons : vous devez croire qu'elle régne quel-

quefois dans les Monastères, où le malheur
est, quand une fois cette passion s'est emparée
d'une ame dévote, qu'elle y cause de
grands ravages. Un cœur qui s'en laisse
gouverner, ne connoît, si j'ose le dire,
ni probité, ni religion. Une Amie vous
sacrifie, une Parente vous abandonne,
une Inconnue vous hait, une Ennemie vous
malomme, une Dévote, ou pour mieux
dire, une Bigote jalouse de votre bonheur
est plus à craindre qu'une Lienne en furie;
elle fait jouer les plus artificieux ressorts
pour vous trahir & vous perdre; & ces
ressorts-là ne manquent presque jamais:
de-là les cabales, les intrigues dans une
Communauté, les espionneries pour décou-
vrir vos démarches & empoisonner vos
actions. Les moindres fautes sont divul-
guées comme d'énormes scandales; on
obscurcit vos plus droites intentions. Un
cœur gâté par ce fatal venin ne se ressent
plus de l'humanité: oui, cette passion
inspire toujours les moyens de nuire. Tan-
tôt, c'est une parole indiscrete qu'on traite
de scandaleuse, une foible irrévérence qu'on
nomme impiété. Est-ce au Parloir? On a
entendu, publierat-on, des conversations
tendres & équivoques; on fait voler ces
discours de bouche en bouche; c'est un

secret qu'on vous confie, très-persuadé qu'on ne le gardera pas. En effet, celle-ci le dit à une autre, une troisième à une quatrième, on augmente toujours la narration : insensiblement les Supérieures en sont informées, elles se préviennent & s'indisposent contre vous : vous l'ignorez pendant un certain tems. Leurs soupçons, qui ne sont encore que de foibles indices se fortifient peu-à-peu ; ensuite on vous tourmente ; la plus légère faute est punie avec la dernière rigueur : alors votre amour propre s'irrite, le cœur se révolte, vous criez à l'injustice, en un mot, vous devenez le martyr de votre tempérament, & la victime des faux préjugés.

L'esprit outragé par mille corrections s'afflige, & devient tiede dans la pratique de la vertu. La piété semble incommoder ; les devoirs s'observent avec une excessive nonchalance ; on n'y trouve ni goût ni plaisir, parce que vous ne jouissez pas de la tranquillité nécessaire. La ferveur de votre état se trouvant captivée sous le chagrin des mortifications qu'on fait essuyer, le ressentiment triomphe, & ce ressentiment vous dévore, parce qu'il est restreint par l'impuissance de se venger : alors tout vous déplaît ; rien ne vous console ; adieu

la paix
favour
Ces
blent
minuti
pesant
qui a
certai
grins-
roisso
tent,
chala
la tié
bonne
avez
pourri
niere
force
ressen
fille.
No
piété
forte
xions
ou d
Vo
que v
tradic
taine
T

la paix, le cœur n'est plus capable de la favourer.

Ces tracasseries, Marianne, vous semblent peut-être en ce moment de puériles minuties; mais elles deviendroient très-pesantes si vous y étiez exposée. Une ame qui a des sentimens & qui pense d'une certaine façon, ne peut digérer ces chagrins-là. Quelques frivoles qu'ils vous paraissent, ils vous troublent, vous inquiètent, vous affligen, & produisent la non-chalance, la froideur: or il est rare que la tiédeur n'enfante pas l'indévotion. En bonne foi, dites-moi, Marianne, vous qui avez un cœur noble & sincere, si vous pourriez vous accommoder de cette maniere de vivre? Vous sentez-vous assez de force pour vous élever au-dessus de tout ressentiment? Je n'en crois rien, chere fille.

Non, chere amie, lui répondis-je, ma piété, à ce que je vois, n'est pas assez forte, j'ai besoin de faire bien des réflexions, afin de distinguer, qui de la vertu ou de l'amour propre me guide.

Vos idées sont sages, Marianne, je pense que vous me connoissez & que votre pénétration m'a développée. Elevée d'une certaine maniere, j'ai toujours chéri la vertu,

& une noble élévation d'ame m'a toujours, grace au Ciel , préservée du désordre. Cependant j'ai été la victime de la calomnie la plus terrible. Hélas ! déjà j'avois éprouvé son noir venin , ce scélérat d'Abbé, neveu du Baron de Sercour , comme je vous l'ai raconté , m'avoit fait vivement sentir de quoi la calomnie est capable ; cependant je n'éprouvai dans cette occasion qu'une étincelle de sa malignité , vous allez en juger.

Presque consolée d'avoir perdu mon Amant pour jamais , je commençois à en faire un sacrifice à Dieu, lorsque de cuisans chagrins me replongerent dans un tel anéantissement que le courage m'abandonna absolument.

Une de nos Sœurs qui avoit conçu de la jalouse contre moi à cause de ma charge de sous-Maîtresse des Pensionnaires , informée de mon histoire , de la cause de ma maladie , & de cette langueur qui ne me quittoit point , exagéra tellement ma situation , qu'à peine y paroissoit-il de la vraisemblance. On est un peu fiere quand on n'a rien à se reprocher. Je méprisai ses contes , & mes mépris acheverent de la révolter.

Mon Amant séjournait à Paris environ

deux ans ; il m'écrivoit tous les jours des lettres, & venoit me voir une fois chaque semaine. Je jouissois alors d'une assez grande liberté ; mais cette liberté ne me faisoit point oublier mon devoir, ni ce que je me devois à moi-même. Ma passion étoit encore forte, je l'avoue ; celle de Dursan ne paroissoit point ralentie : cependant les conseils de mon amie m'avoient un peu fortifiée contre les sentimens de ma tendresse. Je n'étois point tout-à-fait tranquille, mais je ne sentois point ce feu ardent, qui n'est jamais plus à craindre que lorsqu'il est concentré. Il est vrai que je regrettavois quelquefois sa perte & la précipitation avec laquelle je m'étois séparée du monde ; ma langueur en étoit une preuve. Je ne lui en faisois point un mystère ; les soupirs & les larmes de cet aimable Cavalier me pénétreroient : il m'attendrissoit, il est vrai, mais son respect étoit grand, & ma modestie ne se dérangeoit point. Cependant, le croiriez-vous, Marianne, on empoisonna tellement le sujet de ses visites, que je me vis tout-à-coup précipitée dans la plus triste de toutes les infortunes.

Cette Sœur jalouse surprit quelques lettres de mon Amant, qui n'étoient assurément

& une noble élévation d'ame m'a toujours, grace au Ciel , préservée du délordre. Cependant j'ai été la victime de la calomnie la plus terrible. Hélas ! déjà j'avois éprouvé son noir venin , ce scélérat d'Abbé, neveu du Baron de Sercour , comme je vous l'ai raconté , m'avoit fait vivement sentir de quoi la calomnie est capable ; cependant je n'éprouvai dans cette occasion qu'une étincelle de sa malignité , vous allez en juger.

Presque consolée d'avoir perdu mon Amant pour jamais , je commençois à en faire un sacrifice à Dieu, lorsque de cuisans chagrins me replongerent dans un tel anéantissement que le courage m'abandonna ab-solument.

Une de nos Sœurs qui avoit conçu de la jalouſie contre moi à cause de ma charge de sous-Maîtresse des Pensionnaires , informée de mon histoire , de la cause de ma maladie , & de cette langueur qui ne me quittoit point , exagéra tellement ma situation , qu'à peine y paroiffoit-il de la vraisemblance. On est un peu fiere quand on n'a rien à se reprocher. Je méprisai ses contes , & mes mépris acheverent de la révolter.

Mon Amant séjournera à Paris environ

deux ans ; il m'écrivoit tous les jours des lettres, & venoit me voir une fois chaque semaine. Je jouissois alors d'une assez grande liberté ; mais cette liberté ne me faisoit point oublier mon devoir, ni ce que je me devois à moi-même. Ma passion étoit encore forte, je l'avoue ; celle de Dursan ne paroifsoit point ralentie : cependant les conseils de mon amie m'avoient un peu fortifiée contre les sentimens de ma tendresse. Je n'étois point tout-à-fait tranquille, mais je ne sentois point ce feu ardent, qui n'est jamais plus à craindre que lorsqu'il est concentré. Il est vrai que je regrettois quelquefois sa perte & la précipitation avec laquelle je m'étois séparée du monde ; ma langueur en étoit une preuve. Je ne lui en faisois point un mystère ; les soupirs & les larmes de cet aimable Cavalier me pénétreroient : il m'attendrissoit, il est vrai, mais son respect étoit grand, & ma modestie ne se dérangeoit point. Cependant, le croiriez-vous, Marianne, on empoisonna tellement le sujet de ses visites, que je me vis tout-à-coup précipitée dans la plus triste de toutes les infortunes.

Cette Sœur jalouse surprit quelques lettres de mon Amant, qui n'étoient assurément

que tendres. Il est vrai qu'une Religieuse ne doit jamais entretenir de pareil commerce, & je sais que c'étoit une imprudence & une démarche peu convenable; mais je n'ai jamais cru que cette imprudence & cette fausse démarche méritassent le châtiment qu'on m'infligea.

L'Abbesse, déjà prévenue contre moi, regarda ces lettres comme une preuve d'un affreux dérèglement, & sans nulle autre information, me fait enfermer dans une étroite prison, où j'ai resté une année sans pouvoir me justifier : ma nourriture étoit un peu de pain & d'eau.

Vous devez penser, chere fille, que ce désastre me terrasa. J'ignorois les raisons de ma captivité, & cette incertitude causoit mon plus grand supplice. Ma conscience ne me reprochoit point de faute capitale, ni contre mon devoir, ni contre mon honneur, je ne pensois donc pas mériter une pénitence si sévere.

Personne ne m'approchoit ; j'étois en opprobre à toute la Communauté. Une Sœur Converse qui m'apportoit ma nourriture, me regardoit avec mépris ; jamais elle ne répondoit à mes questions que par d'amers reproches. Jugez, chere amie, de mon état. Une dure & rude captivité,

ma
mal
voeux
dans
ce p
verez
assez
avec
Mari
ces n
s'en
Mari
trop
bien

He
ne m
de m
m'av
d'ell
poin
elle a
dem
de sa
nouv
préc
me t
larm
pour
honn

ma réputation flétrie , un amour encore mal éteint , qui me rongeoit l'ame , des vœux qui m'asservissoient à vivre toujours dans l'oppression & dans la gêne , ne font ce pas-là de cuisans déplaisirs ? Où trouverez-vous un cœur assez noble , une ame assez dégagée de la matiere , qui soutienne avec une ferme constance de tels revers ? Ah ! Marianne , vos chagrins approchent-ils de ces malheurs-là ? Non , ma chere fille , il s'en faut de beaucoup. Qu'en pensez-vous , Marianne ? Mais je finis , vous me paroissez trop attendrie , mon récit vous touche : hé bien , il me reste peu de chose à vous dire.

Heureusement pour moi , l'Abbesse qui ne m'aimoit pas , mourut le onzieme mois de ma captivité. La Religieuse jalouse , qui m'avoit rendu de si mauvais services auprès d'elle , tomba aussi malade , & fut sur le point de mourir ; touchée de repentir , elle avoua qu'elle m'avoit trop noircie , & demanda pardon à toute la Communauté de son indigne procédé à mon égard. La nouvelle Abbesse , moins prévenue que la précédente , me fit sortir de prison : elle me trouva dans un état qui lui arracha des larmes ; de sorte qu'elle ne négligea rien pour me consoler & pour réparer mon honneur flétri.

Quoiqu'il y ait plus de quinze ans que ce désastre me soit arrivé, j'en ai toujours l'idée remplie. Une certaine horreur s'est emparée de mon ame, & c'est la raison qui m'a portée à être presque toujours seule. Vous avez su, belle Marianne, trouver le secret de m'attacher ; mais ce n'est qu'après bien des réflexions que je me suis livrée à vous aimer.

Si mes malheurs vous touchent, chere amie, profitez-en pour fonder votre cœur ; ne vous engagez à la vie religieuse qu'après un sérieux examen, puisque c'est d'une bonne vocation que dépend la félicité de cette vie & de l'autre. Tâchez d'abord de calmer votre chagrin. La vie est sujette à tant de contre-temps, que vous devez regarder la perte d'un Amant comme la moindre de toutes les afflictions. C'est ainsi qu'elle finit son histoire.

Je vous dirai, Madame, que je me trouvai vivement frappée des infortunes de cette aimable Religieuse, je dis aimable, ce n'est pas encore lui rendre justice car, outre mille qualités respectables elle avoit beaucoup de piété & de religion. Dès ce moment, je pense vous l'avoit déjà dit, le cloître me parut un asile mal assuré pour mon repos : mes pensées

sur une semblable retraite changerent tout-à-fait, & j'entrevis assez que c'étoit moins la piété, qu'un amour propre blessé, qui avoit produit dans mon cœur le goût de la vie religieuse. Or, dis-je en moi même, une vocation de cette espece est plus propre à m'attirer la colere de Dieu que son amour : aussi n'y pensai-je plus dans la suite.

A peine la Religieuse mon amie eut-elle fini les aventures, qu'on vint m'avertir que Madame de Miran m'attendoit au Parloir. Je m'y transportai avec vitesse, & criai de toutes mes forces, avant d'avoir tiré le rideau des grilles : Ah ! bon jour, ma chere mere ; eh, comment vous portez - vous ? Bon jour, ma chere fille, me répondit-elle, ça va-t-il mieux qu'hier ? Sais-tu bien que j'ai pensé mourir cette nuit du chagrin que tu m'as causé ? Alors me voyant à découvert, hé mais ton visage me paroît tout-à-fait bien. Eh, bon Dieu, tu ris ! Qu'est-ce que cela signifie, petite fille ? Vraiment tu me combles de joie. S'est-il donc passé quelque chose de nouveau ? Il le faut bien, car je te trouve gaie & presque sans aucune marque de tristesse. As-tu appris par Mademoiselle Varthon des nouvelles de mon fils ? Est-il venu te voir ? Sais-tu ce qui se passa hier chez Madame

de Kilnare ? Pendant ce récit, je raisonneois en moi-même : *Mon fils*, répétois-je tout bas, *esi-il venu te voir : fais-tu ce qui s'est passé hier chez Madame de Kilnare.* Il y a ici assurément quelque bonne nouvelle : mais il fallut cesser mon petit dialogue intérieur pour répondre.

Eh ! non, ma chere mere, répondis-je avec vivacité, je ne fais rien ; je ne vois plus cette Demoiselle. Tu fais sagement, Marianne ; je loue ta fierté. Hé bien, tu en apprendras tantôt des nouvelles chez Madame Dorfin : elle veut absolument que tu viennes avec moi dîner chez elle. Va t'habiller promptement, en attendant je dirai un mot à l'Abbesse, avec laquelle j'ai quelque affaire à régler. Cette affaire, Madame, me regardoit, mais elle ne m'en parla que lorsque nous fumes en carrosse. Vous devez penser que je ne restai pas long-temps à ma toilette, pour ne pas faire attendre ma mere : ce fut moi qui l'attendis, & cela étoit dans l'ordre.

Nous voilà parties ; non pas sans soupirer. Je n'avois trouvé personne avec ma mere, & la personne qui s'y trouvoit ordinairement, me fuyoit au lieu de m'attendre ; en un mot, M. de Valville ne paroiffoit plus ; cette pensée-là me fit rêver.

Ma
chere
quillif
à bout
viens
Non,
pour
tourne
c'est
avec
de te
Dè
nieres
malgr
m'écr
bien
vissen
conn
faire
calme
sonne
ta tri
très-
succé
j'aim
sonn
beau
le m
mots

Ma fille, tu es bien rêveuse, me dit ma chère mère, j'en devine la raison : tranquillise-toi, ajoute-t-elle ; la patience vient à bout de tout. Sais-tu petite fille, que je viens de m'entretenir de toi avec l'Abbesse ? Non, ma chère mère. Hé bien, c'étoit pour te retirer de ce Couvent ; tu n'y retourneras plus, tu demeureras avec moi ; c'est une chose résolue : tout est terminé avec cette Dame qui a beaucoup de chagrin de te perdre.

Dès que ma mère eut prononcé ces dernières paroles, je me jettai à son cou, malgré le mouvement de sa voiture. Ah ! m'écriai-je en fondant en larmes, est-il bien possible, ma chère mère ? Quel ravissement pour moi ! comment puis-je reconnoître tant de bonté ! vous allez me faire mourir de joie. Silence, petite fille, calme tes transports ; n'en dis rien à personne. Mais raconte-moi ce qui a diminué ta tristesse depuis hier, car je te trouve très-tranquille. Je lui fis alors un détail succinct de l'histoire de la Religieuse que j'aimois. En vérité, voilà une aimable personne, dit Madame de Miran ; je lui ai beaucoup d'obligation d'avoir su trouver le moyen de te consoler. En achevant ces mots, nous arrivâmes chez Madame Dorsin

où il y avoit une nombreuse compagnie, dans laquelle je distinguai l'Officier dont je vous ai parlé, & qui joua auprès de moi le personnage le plus galant pendant tout le temps que nous fumes chez cette Dame.

Dès que Madame Dorfin m'eut apperçue, elle vint m'embrasser. Bon jour, Marianne, me dit-elle : Eh, comment avez-vous passé la nuit ? Assez mal, Madame, répondis-je, mais je suis beaucoup mieux présentement. Il me le paroît aussi ; tant mieux, j'en suis ravie. Alors me tirant dans l'embrasure d'une croisée : votre mère, me dit-elle, ne vous a-t-elle rien appris ? Non, Madame, non. Hé bien, ce soir nous souperons ensemble chez elle ; nous ferons seules, & nous parlerons de vos affaires.

Alors on vint avertir que le dîner étoit servi. Ma mélancolie se dissipa pendant le repas ; la conversation fut relevée par des discours si nobles, que je fis treve avec tous mes plaisirs. Je parlai peu, mais le peu que je dis, fut écouté & applaudi. Le Gentilhomme, je veux dire l'Officier en question, qui s'étoit placé à ma gauche, eut pour moi des attentions infinies : j'avouerai même que ces attentions-là ne me déplurent point. Il brilla infiniment dans

les entretiens que l'on eut sur divers sujets ; je sentois que mon petit cœur s'applaudissoit, & lui disoit : oh ! Monsieur, vous avez bien de l'esprit. Ma vanité : eh, oui, Madame, ma vanité en fut flattée ; mon amour-propre y prit garde & s'en félicita. Quoi ! Marianne, pensois-je, cette petite fille si méprisable, avoir captivé un homme si rempli de mérite ! un homme de qualité, riche, bien fait ! oui ; posséder toute l'estime & la bienveillance de cet homme-là, n'est-ce pas une victoire bien complète, un triomphe tout-à-fait glorieux ? Que dois-je donc espérer dans la suite ? Mes chagrins : oh ! oui, mes chagrins se dissiperoient, & j'envirage un bonheur parfait.

Ce foible raisonnement, tout puérile qu'il étoit, me fit impression. Que dis-je, impression ? ce n'est pas assez : il me mena fort loin, & je me trouvai dans un moment si favorable pour lui, que si Madame de Miran ma mère, m'avoit dit alors : optez, ma fille, entre mon fils & ce galant homme ; je crois en bonne foi ; oui, je suis presque certaine que j'aurois imité M. de Valville, en devenant infidele. Jugez, après cela, Madame, si l'on peut compter sur soi & assurer que son cœur sera toujours attaché au même objet. Il

c'est vrai que ma bonne volonté intérieure s'en tint là ; de sorte que mon admiration pour l'Officier s'étant aussi évanouie, mes idées se renouvelèrent tout-à-coup pour M. de Valville, & ces idées-là me causerent encore bien des chagrins.

Le soir nous allâmes chez ma mère qui, en présence de Madame Dorfin, me mit en possession du riche appartement qu'elle m'avoit montré, & dont je vous ai parlé : jugez de mon excessive joie. Son portrait y étoit encore, autre redoublement de plaisir. Mais finissons tous mes transports : parlons de M. de Valville & de sa nouvelle Maîtresse. C'est Madame Dorfin que vous allez entendre ; écoutez-la, s'il vous plaît ; elle me vaut bien : oui assurément : elle ne vous ennuyera pas, je vous le promets. Hé bien, elle va parler.

Marianne, me dit-elle amicalement, il vous souvient, sans doute, de la commission que Madame de Miran me donna hier, après que le Laquais eut porté la lettre à Mademoiselle Varthon. Eh ! oui, Madame, répondis-je ; cette aventure-là n'échappera pas sitôt à ma mémoire ; elle a pensé me causer la mort : je me trouvai, après que vous m'eûtes quittée, dans un anéantissement si cruel, que toutes les fa-

culés

cultés de mon ame en furent suspendues pendant une espace de temps assez considérable, & sans les consolations de la Religieuse mon amie, je ne sais comment ma défaillance auroit tourné. Cela est bien vrai, Madame ; jamais personne n'a été si triste.

On le seroit à moins, reprit-elle, chère Marianne ; vous me fites compassion : oui, grande pitié ; j'en fus touchée jusqu'aux fanglots. Hé bien, continua-t-elle, je me rendis chez Madame de Kilnare à l'heure que je crus la plus favorable pour y rencontrer ce couple amoureux. J'entrai sans me faire annoncer, & je fus introduite dans la salle où je trouvai M. de Valville aux pieds de votre Rivale. Ma présence imprévue les déconcerta, & leur causa un dérangement extrême. A peine M. de Valville eut-il la force de se lever de sa posture galante. Il me salua avec une physionomie si renversée, que je fus touchée moi-même de son état. Ah ! Monsieur, lui dis-je, vraiment je suis bien mortifiée de vous distraire ; votre attitude auprès de Mademoiselle étoit trop modeste pour vous déranger. Mon Dieu, que je suis fâchée ! mais, oui, fâchée. Que de douceurs de moins, votre Maîtresse va perdre par ce

contre-temps ! Oh ! je m'imagine qu'elle ne me le pardonnera jamais.

Eh ! Madame, répondit la petite personne en colère, que signifient toutes ces râilleries ? Qu'avez-vous donc tant vu qui vous scandalise ? Je crois que si vous étiez en ma place, vous en auriez souffert bien davantage. Mon honneur est-il offensé, parce que vous avez vu Monsieur à mes genoux ?

Tout beau, Mademoiselle, répartis-je ; que votre dépit ne vous fasse pas oublier la bienveillance & le respect que vous me devez. Je dis respect, Mademoiselle, ce n'est point exagérer ; ma naissance, mon rang & mon âge l'exigent assurément de vous. Aveuglée par votre amour, vous vous persuadez que tout vous est permis, & cette persuasion-là vous fait mal juger des autres.

Je ne m'étonne aucunement de votre insolente apostrophe, poursuivis-je. Quand une personne se sent coupable de dissimulation & d'hypocrisie, outre qu'elle donne de furieux soupçons contre sa sagesse & sa vertu, c'est qu'elle croit que tout le monde lui ressemble.

Eh ! que voulez-vous dire, Madame ? s'écria-t-elle comme une furie. Est-ce que j'en ai imposé à quelqu'un ? Monsieur de Valville

m'aime , il dit qu'il veut m'épouser ; je le crois , & puis voilà tout. Est-ce être hypocrite que de supplanter une petite fille inconnue , qui n'a ni bien ni naissance ?

Tout doux , dis-je , ma belle Demoiselle , vous vous oubliez excessivement. Cette petite fille que vous dites être sans bien & sans naissance , vous vaut bien à tous égards. Que lui avez-vous promis à cette petite fille , puisqu'il vous plaît de la traiter ainsi ? Votre conscience ne vous reproche-t-elle rien à son sujet ? Ah ! que dis-je ? Je me trompe. Hé bien , Mademoiselle , vous êtes la plus sincère du monde ; l'étalage de fierté & de noblesse d'ame que vous avez fait à Madame de Miran en sa présence , est bien fondé : non , ce n'est point une fourberie ni un jeu pour duper cette vertueuse Dame. Il est vrai , je me souviens que vous la priâtes seulement de défendre à son fils d'aller vous voir au Couvent , mais vous ne promîtes pas de ne point lui donner de rendez-vous chez Madame de Kilnare. Qu'appellez-vous donc , rendez-vous ? répondit-elle avec un désespoir qui étoit peint sur son visage , & cela sans ajouter le nom de Madame. Suis-je capable de pareilles démarches ? Une fille de ma façon agit-elle de cette manière-

là ? N'est-ce pas vouloir de gaieté de cœur empoisonner mes actions, que de me supposer une semblable conduite ?

Hé mais, répondis-je, ma fille, j'empoisonne votre conduite ! je crois que vous rêvez. Une lettre que vous avez reçue hier matin de Monsieur, ne vous a-t-elle pas inspiré de venir dîner ici ? Ne saviez-vous pas que Monsieur s'y trouveroit ? J'étois alors au Parloir avec Madame de Miran & Mademoiselle Marianne ; nous entendîmes tout : oseriez-vous nier ce fait ? Cependant vous vous oubliez assez pour me traiter de calomniatrice : en vérité, vous n'y songez pas. Alors, voyant que les larmes la suffoquaient, je crus qu'il étoit de la prudence de ne pas pousser la conversation plus loin ; je la voyois rendue & mortifiée au possible. Valville étoit dans un désordre inconcevable ; il ouvroit à chaque moment la bouche & ne disoit rien. A la fin il articula quelques paroles sans ordre. Mais, mon Dieu ! Madame, cela n'est pas, & puis après : quel mal y a-t-il ? Ensuite, non, jamais cela n'a été, & autres semblables propos.

Madame de Kilnare entra dans ce moment : la défaite de ces deux personnes la jeta dans une surprise étonnante. Eh !

bon Dieu ! Madame , qu'est-ce que tout ceci ? Il me semble que votre présence cause à Monsieur & à Mademoiselle un surieux embarras. Eh ! pourquoi donc ? Dites m'en je vous supplie la raison. Ce n'est rien , Madame ; lui dis-je , ce petit contre-tems ne gâtera point les affaires. Monsieur de Valville est devenu amoureux de cette Demoiselle contre la volonté de sa mère ; qui par pure complaisance pour lui , avoit consenti , après bien des persécutions , à son mariage avec une très-aimable personne , que Madame de Miran aime actuellement avec l'affection la plus tendre , à cause de sa vertu & de son mérite. L'Hymen se devoit conclure dans peu de tems ; tout étoit arrêté & terminé ; mais ce violent amour s'est éteint tout-à-coup depuis environ huit jours , ou pour mieux dire , s'est transplanté chez Mademoiselle , qui quoique très-amie de cette fille , la trompe & la trahit. Pendant qu'elle promet & jure devant elle & Madame de Miran qu'elle ne verra plus Monsieur ; qu'elle prie cette Dame de défendre à son fils de ne lui plus rendre de visite , elle donne dès le lendemain à cet amant un rendez-vous dans votre maison. En un mot ; Marianne , je la mis

au fait des intrigues & du procédé de cette petite personne.

Madame de Kilnare qui a du mérite & de la vertu, parut outrée qu'on lui manquât ainsi ; son visage s'enflamma tout-à-coup ; ses yeux parurent dans un instant tout en feu. Mademoiselle Varthon, dit-elle, vous en agissez bien mal avec moi & encore plus avec *vous-même*. Non assurément, je ne me serois jamais attendue à un pareil écart ; je vous croyois sage, prudente & remplie de sentimens ; vous m'avez furieusement trompée. Ainsi, Mademoiselle, je vous prie une fois pour toutes, de ne plus choisir ma maison pour cacher vos intrigues, & jouir des personnes d'honneur & de la premiere distinction. Je veux bien croire que vous êtes plus imprudente que maligne ; mais comme vos démarches sont tout-à-fait indignes d'une fille bien née, je me crois obligée d'en avertir Madame votre mere. Qu'on mette, s'écria-t-elle tout de suite, les chevaux au carrosse pour conduire Mademoiselle dans son Couvent. Ensuite s'adressant à Monsieur de Valville qui gardoit un morne silence & paroissoit comme enséveli dans une noire tristesse ; Monsieur, je n'ai rien à vous dire, sinon, que je métonne

qu'un jeune homme aussi rangé qu'on dit que vous êtes , qui avez le bonheur de posséder la plus estimable de toutes les mères , ayez si peu de reconnoissance pour elle , & que vous puissiez lui causer de tels chagrins. Je vous supplie de ne plus l'outrager par vos furtives amours ; j'ai de la considération pour vous ; mais infiniment pour Madame de Miran ; elle auroit lieu de me vouloir du mal , & je pense qu'elle auroit raison , si je tolérois votre désobéissance , en fournissant ma maison pour entretenir une passion qui n'est point de son goût.

Monsieur de Valville nous salua aussi-tôt assez froidement & sortit comme un homme tout-à-fait annéanti. J'ai appris une heure après , qu'il étoit retourné à Versailles , d'où il ne reviendra de long-temps , il y a du moins toute apparence. Madame de Miran que j'informai hier au soir du détail de ma visite , se détermina à vous tirer du Couvent pour vous prendre chez elle. Vous devez croire , Marianne , que je fus ravie de cette généreuse résolution , & que je l'appuyerai de tout mon pouvoir. Ainsi , vous resterez ici présentement , nous nous verrons souvent , & j'espére que tout ceci tournera en bien : oui , j'en

suis presque certaine, consolez vous donc entièrement. Si votre rivale vous causa hier une excessive douleur, elle l'a payée cherement. Vous êtes bien vengée.

Que trop, Madame, répondis-je en pleurant. Eh! petite fille, dit Madame de Miran comme en colere, que signifie donc encore ces larmes? Ah! ma chere mere, m'écriai-je en me laissant tomber à ses genoux, je ressens tout le contre-coup des chagrins que cette avanture a causés à Monsieur de Valville; c'est à cause de moi qu'il a essuyé ces chagrins-là: oui, pour moi qui n'en vaut pas la peine. Qui suis-je, ma mere? Eh! oui, qui suis-je, pour lui attirer tous ces déplaisirs? Il fait que Madame Dorfin a de la bonté pour moi; en un mot, qu'elle m'aime; il concevra aisément que sa visite chez Madame de Kilnare n'a été que prémeditée pour me venger. Il sera outré contre moi de ce que je suis le mobile de pareilles avanies. C'est pour cette petite fille dira-t-il, pour cette inconnue qui n'a ni biens ni parens, & qui ne subsiste que par les bienfaits de ma famille. Qu'arrivera-t-il de-là, ma chere mere? Le voici, l'amour violent qu'il a eu pour moi se changera dans une haine implacable; car ma chere mere,

quand une fois un cœur passe de la tendresse à l'indifférence, il est rare que cette indifférence-là n'aille pas au mépris & du mépris à la haine, sur-tout si l'objet autrefois aimé, fait paroître du ressentiment & travaille à se venger. Mais ce n'est pas là tout, ma mère, il y a encore autre chose que je prévois qui me perce le cœur ; ayez la bonté de m'écouter.

Monsieur de Valville est votre fils ; la nature ne perd jamais rien de ses droits ; elle parlera toujours en sa faveur lorsque votre ressentiment sera passé. Je ne suis qu'une infortunée qui ne vous tient à rien, qui ne subsiste que par votre charité ; je dis bien vrai, ma mère. Quand donc Monsieur de Valville reviendra vers vous, que votre colere à son égard sera rallentie, pourrez-vous, ma mère, lui refuser un pardon qu'il viendra implorer à vos genoux ? C'est mon fils, direz-vous, je ne puis sans cruauté le traiter autrement. Je vous connois, ma chère mère, vous avez le cœur trop tendre & trop bon pour n'être pas attendrie par ses soumissions. Oui, ces soumissions-là lui rendront votre affection, j'en suis assurée. Alors, que deviendrai-je ? Ah ! je perdrai ma chère mère pour toujours ; car Monsieur votre fils

se vengera assurément de Marianne, & cette vengeance à quoi se réduira-t-elle? Ah! ma chère mère, je ne puis y penser sans frémir; à me retirer votre amitié. Vous ne pourrez résister à ses prières, & ces prières tendront toutes à vous obliger à m'abandonner. Il m'est infidèle, je l'avoue; mais croira-t-il que cette infidélité doive me faire révolter contre lui? Mon, ma mère, il se persuade que je ne dois point sortir des bornes que la raison me prescrit; & que cette raison m'obligeoit à ne point porter mes vues à un hymen si supérieur à mon état; que je devois enfin tolérer sa tendresse & ne point me plaindre de son inconstance. Je l'ai aimée, il est vrai, dira-t-il, c'étoit un honneur infini pour elle; je ne l'aime plus, elle doit se rabaisser à sa première condition, & ne point murmurer de mon changement.

Ah! ma chère fille, répondit Madame de Miran en s'essuyant les yeux qu'elle avoit tout mouillés de larmes, peux-tu avoir de pareilles idées de ta mère? Non, non, ma fille, ne crains rien sur cet article-là. Je te promets: oui, je te jure que tu seras toujours ma fille pendant toute ma vie.

J'avoue, dit alors Madame Dorfin, que cet enfant me charme & m'afflige; je ne puis la blâmer, il y a beaucoup de raison & de jugement dans ces idées-là. Je vous crois, Madame, ajouta-t-elle en s'adressant à ma mère, incapable d'une telle foiblesse; votre vertu, votre sincérité ne me permettent point d'en douter: cependant je ne répondrois point de toute autre en pareil cas. Oui, consolez-vous, Marianne, vous avez une mère à l'épreuve de cette inconfiance: en tout cas, vous ferez alors ma fille, je vous l'ai promis, & je tiendrai parole. Mais je crains bien que vous ne soyiez jamais ma fille pendant la vie de Madame; elle vous aime trop pour vous céder à une autre.

Il se fait tard, Madame, dit-elle enfin. Adieu, nous nous verrons demain. Vous m'avez priée de vous accompagner pour aller au Couvent chercher les hardes de Marianne, sera-ce le matin? Oui, répond ma mère, nous dînerons ensuite ici toutes trois.

Madame Dorfin étant partie, ma mère eut la bonté de me conduire dans l'appartement qu'elle m'avoit donné; je lui sautai au cou de ravissement, en lui souhaitant le bon soir. Elle ne voulut jamais

permettre que je l'accompagnasse dans le sien. Je dormis peu cette nuit ; je n'étois ni triste, ni gaie ; le chagrin qu'avoit effuyé Valville ne m'inquiéta point du tout. J'avois donné des preuves de ma générosité à son égard, cette seule idée me fit quelque plaisir : je crois même que sa petite catastrophe me causa un moment de joie, car j'étois fille, & une fille se réjouit volontiers quand on venge son cœur méprisé.

Environ les dix heures du matin, Madame Dorfin arriva, & nous partîmes aussitôt pour le Couvent. Je laissai ma mère & cette Dame avec l'Abesse, pour aller dans ma chambre arranger mes petits effets. A peine y entrois-je, que la Religieuse mon amie vint m'y trouver. Eh ! bon jour, chère fille ; est-il donc vrai, me dit-elle les larmes aux yeux, que vous nous quittez ? Mon Dieu, que j'en suis triste ! Que vais-je devenir ? Vous étiez toute ma consolation, rien ne me plaisoit ici que votre compagnie, & j'en serai privée pour toujours.

Non, ma révérende mère, lui répondis-je en l'embrassant avec tendresse, non ; je n'oublierai de ma vie les marques sincères que vous m'avez données de votre amitié. Je viendrai vous voir souvent ; je tâcherai de soulager vos ennuis par des

soins

soins assidus, & qui ne finiront qu'avec mes jours. Mais, chere amie, je n'ai qu'une heure à rester ici ; ma mere & Madame Dorfin m'attendent. Hé bien, dit-elle avec vivacité, vos promesses me consolent ; je vais vous aider. Fermons votre porte, & ne répondez à personne : j'ai quelque chose à vous communiquer pendant que nous nous occuperons à plier vos hardes, & ce quelque chose-là vous fera peut-être plaisir.

Savez-vous, continua-t-elle, où la Varthon alla avant-hier ? Eh ! oui, je le fai, répondis-je ; pourquoi me faites-vous cette question ? C'est, reprit-elle, que je suis instruite que dans quatre jours elle doit partir pour l'Angleterre avec un jeune Cavalier, qui lui a promis de l'épouser. Une de nos Mères qui est sa confidente, l'a assuré à la Sœur Conversé qui vous servoit. Frappée de cette nouvelle, j'avois d'abord pensé que c'étoit M. de Valville ; mais après de plus mûres réflexions, j'ai jugé que ne l'ayant point vu depuis la scène qui s'étoit passée chez Madame de Miran, il n'étoit point ce Cavalier-là ; d'autant plus qu'elle protesta hier qu'elle n'avoit aucun penchant pour lui ; que son infidélité à votre égard l'avoit trop touchée, pour pouvoir la résoudre à s'unir à lui par l'hyphen.

Tome IV.

S

Ah ! chere amie , elle vous trompe ; m'écriai-je en me laissant tomber sur une chaise ; c'est une hypocrite. Ici , mes larmes me couperent la voix ; je fus si faisie , qu'à peine pouvois - je respirer. Cette bonne amie m'ayant secourue , je me sentis un peu soulagée. C'est lui-même , continuai-je , cela n'est que trop vrai. Me voilà enfin au comble de l'infortune , & tout de suite je lui racontai ce qui s'étoit passé chez Madame de Kilnare.

Ma chere fille , me dit-elle , ne perdez point courage : c'est ici qu'on doit frapper le dernier coup , mais il faut vous posléder. Ne faites rien paroître de ce que je viens de vous dire , dans la crainte que cette fille rusée n'en ait quelque vent. Avertissez au plutôt Madame de Miran du dessein de son fils ; elle a du crédit à la Cour , elle peut aisément rompre ce projet.

Ah ! mon Dieu , répondis - je , je me trouve aux abois ; je ne puis plus me soutenir. Enfin , que dirai-je , Madame ? cette tendre amie , à force de remontrances , ranima mon courage & mon amour. Dès que mon bagage fut préparé , j'allai prendre congé de l'Abbesse qui étoit avec ma mere & Madame Dorsin ; j'étois accompagnée de la Religieuse qui ne voulut point me

quitter, crainte d'accident. Mon visage parut si dérangé à ces Dames, qu'elles se doutèrent que j'avois encore reçu quelque nouveau chagrin.

Qu'as-tu, ma fille ! dit Madame de Mirau avec une espece d'inquiétude qui témoignoit sa tendresse pour moi. Rien, ma mere, répondis-je ; mais ce rien, ma mere, fut prononcé si tristement, qu'elle se douta presque de l'aventure : je dis presque, parce qu'elle ne se seroit jamais imaginé que son fils eût osé passer en Angleterre sans une permission du Roi : je dis encore presque, car elle devina que M. de Valville avoit formé le dessein d'enlever cette personne.

Je pris donc congé des Religieuses, & cet adieu-là fut très-triste ; c'étoit ma situation : vous vous en doutez sûrement, Madame ; votre doute est très-vrai. Nous montons en carrosse, alors mes soupirs & mes pleurs qui avoient été contrainds, prirent un libre cours ; il n'y eut plus moyen de dissimuler ; il fallut décharger mon cœur dans le sein de ma chere mere.

Mon récit ne la troubla pas d'abord ; cependant je m'apperçus un moment après qu'il avoit fait une triste impression sur elle : arrivées à l'Hôtel, ses larmes me

firent juger que l'égarement de son fils lui tenoit fort au cœur ; mais revenue un peu à elle-même par mes caresses & les conseils de Madame Dorsin, elle se détermina à prier cette Dame de partir le même jour pour Versailles, afin d'avertir le Roi du dessein de Monsieur de Valville, de sorte que vingt-quatre heures après il fut arrêté & conduit à la Bastille.

Comme cette affaire fut tenue fort secrète ; elle ne transpira point jusqu'à Mademoiselle Varthon. Enfin , le jour marqué pour son départ, elle plia bagage & sortit du Couvent, dans le dessein de n'y plus revenir , croyant passer à Londres avec Monsieur de Valville ; mais elle se trompa , il fallut revenir au Monastere très-triste & très-confuse , n'ayant eu aucune nouvelle de son amant. Le silence de ce Cavalier l'inquiéta si fort qu'elle tomba dans une espece de délire qui pensa lui coûter la vie ; c'est ce que j'apris par une lettre de ma bonne amie la Religieuse , qui me prioit très-fort d'aller la voir ; mais d'autres soins m'occupoient trop. Monsieur de Valville en prison , ensuite dangereusement malade ; voilà des afflictions trop amères pour avoir la liberté de penser à autre chose. En effet , à peine eut-il été

trois jours à la Bastille que sa maladie commença : déjà ses forces épuisées par plusieurs contre-temps fâcheux ne purent résister à ce dernier malheur ; nous apprîmes qu'il étoit en danger presqu'aussi-tôt que son incommodité.

Je crois ! Madame, que vous serez bien-aise de savoir ce qui m'occupa pendant ces trois jours, car ces trois jours-là sont remarquables, vous allez en convenir.

Deux affaires importantes : oui, deux grandes affaires remplirent tout mon cœur, Premièrement, la prison de M. de Valville, & c'étoit-là la plus essentielle, ou plutôt la seule qui dirigeât tous mes mouvemens ; secondelement, la visite à l'Officier qui m'avoit proposé de l'épouser. Les huit jours étoient écoulés, il désirroit une réponse décisive, & il ne l'eut point cependant cette réponse. La première affaire m'affligeoit infiniment ; la seconde ne me fit aucun plaisir, parce que j'étois incapable d'en prendre.

Quand Madame Dorsin, à son retour de Versailles, vint apprendre à ma mère & à moi que M. de Valville avoit été conduit à la Bastille par ordre du Roi, je fus si saisie, que je tombai de ma chaise sur le parquet. Après un évanouissement de six

heures je ne sentis plus rien , ni bien , ni mal , ni joie , ni douleur , quoiqu'en tombant je m'eusse fait une contusion à la tête assez considérable. Pour ne pas vous ennuier , je vous dirai que je me trouvai dans le même état que je vous ai dépeint après la lettre que le Laquais de M. de Valville apporta à Mademoiselle Varthon : vous en souvient-il ? Je pense que oui ; avec cette différence , que l'anéantissement dont je parle ici fut plus long , car il fut de deux fois vingt-quatre heures. Les larmes de ma chere mere , celles de Madame Dorsin ne me toucherent point , ni leurs consolations non plus : j'étois insensible à tout : il m'en eût resté une langueur pendant plus de cinq ans.

Après ces deux jours & ces deux nuits-là , je commençai à me lever & à prendre des forces. Ma chere mere ne me quitta pas d'un instant , Madame Dorsin restoit tout le jour avec nous. Pendant que j'étois dans le plus fort de cette crise , l'Officier , qui avoit été au Couvent me chercher , arrive chez Madame de Miran : c'étoit prendre mal son temps , mais il ignoroit absolument tout ce qui s'étoit passé. Il fut touché de mon état , & même très-touché , ses larmes me le disoient. Vous devez penser

qu'il étoit trop poli pour parler du sujet qui l'amenoit, & vous penserez comme il faut de ce galant homme : au contraire, dès qu'il apprit la prison de M. de Valville, & les raisons qui l'avoient occasionnée, il prit fortement son parti, sans néanmoins blâmer la conduite de ma chere mere ; il raisonna en homme sage & prudent ; il fit convenir Madame de Miran qu'il n'étoit point à propos de laisser son fils dans cet endroit ; il s'offrit encore d'aller lui parler, afin de lui adoucir la dureté de cette aventure, & lui faire entendre raison.

Si mon anéantissement eût été moins fort, j'aurois été extasiée de cette maniere d'agir si noble & si cordiale, mais je n'y fis aucune attention, & ce manque d'attention le surprit infiniment. Il crut, comme il me la avoué par la suite, que je ne prenois plus de part à ce qui touchoit M. de Valville : il avoit tort, & très-tort de me soupçonner d'une semblable indifférence ; il ne me développoit pas, mais quelques jours après, il changea bien de pensées, ou, pour mieux dire, je réparai bien cette faute-là, en lui faisant en même-temps sentir toute l'estime que sa façons d'agir m'avoit inspirée.

Comme cet aimable ami : oh, oui,

ami, il n'en fut jamais de pareil ; cela est très-vrai, Madame ; aussi ne lui donnerai-je plus d'autre nom. Je dis donc que cet aimable ami s'étant offert de rendre une visite à M. de Valville, il ne la différa pas d'un instant. Il court à la Bastille dès que Madame de Miran lui eut témoigné que cela lui faisoit plaisir ; il voit son cher fils, qu'il trouva incommodé & très-raisonnable : il me dit même qu'il avoit demandé de mes nouvelles avec assez de vivacité ; ce qui m'auroit fait un plaisir infini, si j'eusse été susceptible de quelques sentimens. Cependant, une heure après, j'y fis réflexion, car je commençois à revenir à moi-même : mais cette réflexion-là diminua ma joie ; la nouvelle de son incommodité m'inquiéta. Comme je réfléchissois encore à cela, mon ami l'Officier entre, & me trouvant beaucoup mieux, il me dit : Ah ! je vois bien, Mademoiselle, que je n'ai rien à espérer ; M. de Valville reconnoît déjà sa faute, je m'en suis apperçu : oui, je vous perds, belle Marianne, & je perds un trésor inestimable

Vous vous trompez, Monsieur, répondis-je, ce n'est plus la tendresse qui a fait parler M. de Valville, lorsqu'il vous a de-

mandé de mes nouvelles, c'est la haine, car il doit se persuader que je suis la cause de tous ses chagrins. Cela n'est pas vrai, du moins de mon consentement, mais il le croit, & il a quelque raison, car toutes les apparences sont contre moi. Cette haine-là est juste, je ne puis la blâmer ; je suis très-disposée à me soumettre à tout son ressentiment : je le mérite, parce que j'ai été assez téméraire de toucher son cœur, & il ne m'appartenoit pas de le captiver à ce point-là.

Pour vous, Monsieur, vous me faites un honneur infini ; votre généreux procédé à mon égard m'a pénétrée de la plus vive reconnaissance, & cette reconnaissance durera autant que ma vie ; elle pourra même faire bien des progrès sur mon ame ; la situation où je me trouve ne me permet pas de pousser plus loin mes idées. L'acablement extrême où vous me voyez, la maladie de Monsieur de Valville, la tristesse de ma chère mère ; voilà bien des contre-temps à digérer ; mes forces sont épuisées. Que deviendrai-je ? Je n'en saï rien. Vous m'aviez donné huit jours pour me déterminer ; mais ces huit jours-là ont été remplis de tant de fâcheux incidents, qu'il m'a été tout-à-fait impossible de re-

fléchir. Je dis vrai, Monsieur ; ainsi ayez donc la bonté d'attendre que je sois plus tranquille & en état d'opter sur ce que vous m'avez fait la grace de me proposer.

Vous me ravissez, Mademoiselle ; reprit-il, plus je vous connois, plus je vous respecte : je pourrois même me servir ici de termes plus énergiques, pour vous exprimer la situation où vous avez mis mon ame ; mais cela seroit ridicule dans la bouche d'un homme de mon âge. Vous serez toujours la maîtresse d'accepter mes offres quand vous le jugerez à propos ; ces offres-là sont si peu de choses pour vous, que j'attendrai autant de temps qu'il vous plaira ; & tout de suite, je vous demande seulement une grace ; Mademoiselle, & cette grace est de m'accorder quelquefois l'honneur de vous voir & de jouir du plaisir de votre conversation.

Ah ! Monsieur, répondis-je toute émue, vous me ferez toujours un honneur & un plaisir infini, je ne puis que profiter : oui, je le repête & beaucoup profiter dans la compagnie d'une personne de votre mérite. Mais, Monsieur, il se fait tard, je vous retiens ; ayez la bonté de venir nous informer promptement de la maladie de

Monsieur de Valville, car cette maladie m'inquiète furieusement.

Ce galant homme prit aussi-tôt congé de moi : il revint le lendemain tout effrayé nous dire, que Monsieur de Valville étoit grièvement malade. Autre redoublement de douleur pour moi.

Ah ! ma chere mere, dis-je alors en me jettant aux pieds de Madame de Miran, laisserez-vous mourir votre fils dans ce funeste lieu ? De grace, faites cesser au plutôt sa captivité. Monsieur, m'écriai-je comme une personne qui va expirer, aidez-moi à fléchir ma mere ; mais il ne fallut pas faire de grands efforts, Madame de Miran étoit trop attendrie pour résister davantage à mes prières, elle se disposa presque aussi-tôt à aller le secourir. Madame Dorlin arriva dans ce moment, notre ami n'eut garde de nous quitter, de sorte que nous partîmes tous les quatre pour la Bastille.

Pendant le chemin je vous dirai, Madame, que mon cœur palpitoit si extraordinairement, que j'avois de la peine à respirer ; la crainte, le plaisir, la douleur l'agitoient tour-à-tour violemment. Ah ! disois-je en moi-même, Monsieur de Valville pourra-t-il supporter ma présence sans colere ?

fléchir. Je dis vrai, Monsieur ; ainsi ayez donc la bonté d'attendre que je sois plus tranquille & en état d'opter sur ce que vous m'avez fait la grace de me proposer.

Vous me ravissez, Mademoiselle ; reprit-il, plus je vous connois, plus je vous respecte : je pourrois même me servir ici de termes plus énergiques, pour vous exprimer la situation où vous avez mis mon ame ; mais cela seroit ridicule dans la bouche d'un homme de mon âge. Vous serez toujours la maîtresse d'accepter mes offres quand vous le jugerez à propos ; ces offres-là sont si peu de choses pour vous, que j'attendrai autant de temps qu'il vous plaira ; & tout de suite, je vous demande seulement une grace ; Mademoiselle, & cette grace est de m'accorder quelquefois l'honneur de vous voir & de jouir du plaisir de votre conversation.

Ah ! Monsieur, répondis-je toute émue, vous me ferez toujours un honneur & un plaisir infini, je ne puis que profiter : oui, je le repête & beaucoup profiter dans la compagnie d'une personne de votre mérite. Mais, Monsieur, il se fait tard, je vous retiens ; ayez la bonté de venir nous informer promptement de la maladie de

Monsieur de Valville, car cette maladie m'inquiète furieusement.

Ce galant homme prit aussi-tôt congé de moi : il revint le lendemain tout effrayé nous dire, que Monsieur de Valville étoit grièvement malade. Autre redoulement de douleur pour moi.

Ah ! ma chere mere, dis-je alors en me jettant aux pieds de Madame de Miran, laisserez-vous mourir votre fils dans ce funeste lieu ? De grace, faites cesser au plutôt sa captivité. Monsieur, m'écriai-je comme une personne qui va expirer, aidez-moi à fléchir ma mere ; mais il ne fallut pas faire de grands efforts, Madame de Miran étoit trop attendrie pour résister davantage à mes prières, elle se disposa presque aussi-tôt à aller le secourir. Madame Dorlin arriva dans ce moment, notre ami n'eut garde de nous quitter, de sorte que nous partîmes tous les quatre pour la Bastille.

Pendant le chemin je vous dirai, Madame, que mon cœur palpitoit si extraordinairement, que j'avois de la peine à respirer ; la crainte, le plaisir, la douleur l'agitoient tour-à-tour violemment. Ah ! disois-je en moi-même, Monsieur de Valville pourra-t-il supporter ma présence sans colere ?

Quelle posture tiendrai-je devant lui ? Je suis le sujet de toutes ses peines, pourra-t-il m'envifager sans effroi ? Mon Dieu que suis je à plaindre ! Ensuite de plus doux mouvemens succédoient à ceux-là. Peut-être aussi, continuai-je, me rendra-t-il plus de justice ; il connaît la bonté de mon cœur, je lui en ai donné des preuves nombre de fois ; ces preuves-là pourront le calmer. Mais quelle attitude dois-je prendre en sa présence ? Il me sera impossible de contraindre ma douleur, de ne pas lui laisser entrevoir le feu violent qui me dévore, malgré son infidélité. Que fais-je enfin ce qui va arriver ?

Ces pensées-là me tourmentoient cruellement. J'eus tout le temps de les faire : personne ne m'interrompoit. Nous gardions tous un triste silence : je pleurois, ma chère mere sanglottoit, Madame Dorfin rôvoit, l'Officier étoit triste.

Enfin, nous voici, Madame, arrivés à la Bastille, & introduits dans l'appartement du prisonnier. Représentez-vous ici M. de Valville pâle, abattu, agité de mille idées importunes, plus cruelles les unes que les autres, (c'est ce qu'il me raconta dans la suite), & que ces idées-là l'avoient jetté dans une espece de frénésie qui le rendoit

réndoit incapable de nous voir & de nous connoître. En vain ma chère mère mouillloit-elle son visage de ses larmes ; l'Officier qui lui tenoit la main, ne put lui arracher aucune parole sensée ; toutes se sentoient du dérangément total de son esprit. Madame de Miran paroissoit inconsolable ; Madame Dorfin prête à s'évanouir ; l'Officier soupiroit amèrement, & moi, Madame, sans sentiment étendue dans un fauteuil.

Il ne sera pas difficile, Madame, de vous persuader qu'un aussi parfaitement honnête homme que l'Officier mon ami, (car vous savez qu'il possédoit toutes les qualités d'un cœur noble & généreux), ne s'arrêta pas long-temps à donner à M. de Valville des marques infructueuses de compassion ; il nous quitte brusquement, vole chez deux habiles Médecins qu'il amene avec lui & qui par de prompts secours rendent la connoissance & la tranquillité à cet aimable Cavalier.

Pendant cet intervalle, revenue un peu à moi-même, je poussai d'ameres plaintes ; je m'accusois sans ménagement d'être la cause en quelque sorte de cette funeste maladie. Ces reproches furent entendus de ce cher Amant, il me tend la main,

je m'approche , il saisit la mienne qu'il arrose de ses larmes. Ah ! chere & aimable Marianne , me dit-il d'une voix foible , il me semble que le Ciel n'ait permis que j'aie été privé quelque temps de ma raison , que pour m'en rendre un usage plus parfait ; pendant l'égarement de mes sens , cent images aussi distinctes que diverses m'ont fait connoître clairement toute l'injustice de mon infidélité & tout l'éclat de votre vertu. Mon aveuglement est fini , & depuis que mes yeux se sont ouverts , je vois qu'il n'est point de punition que ne mérite un homme aussi coupable que moi.

Ne parlons plus du passé , lui répondis-je , pénétrée de cette déclaration , il suffit que vous me rendiez votre estime & votre bienveillance ; n'allez pas vous livrer à des souvenirs qui ne feroient que troubler votre repos & retarder votre guérison , songez à votre santé & à vous rendre heureux. Toujours docile à vos volontés , je serai charmée de posséder votre amitié sans gêner vos inclinations ; je me connois trop pour vouloir régner dans votre cœur ; je vous quitte de vos promesses , & me contente de votre estime.

Ah ! Marianne , je fais que je ne mérite plus votre tendresse , je vois à présent toute

la noirceur de mon procédé envers vous ; je sens que quand j'aurois un siecle de vie & que j'en employerois tous les momens à réparer par mes caresses, par mes respects & par mes services les chagrins que je vous ai causés, je serois encore bien éloigné d'en méritet le pardon.

Ah ! Monsieur , m'écriai-je , noyée de larmes, cessez donc de vous dire coupable, puisque vous reconnoissez votre faute ; c'est moi seule qui la suis : oui , c'est moi qui suis la seule cause de tous vos chagrins ; si vous n'aviez point reconnu dans mon caractere & dans mes manieres mille défauts rebutans, vous m'auriez toujours aimée : la connoissance de ces défauts a fait que vous m'avez ôté votre cœur , & quoique je n'aie contribué en rien à m'attirer cette disgrâce , c'est être assez coupable , que d'avoir osé vous aimer.

Que vous dirai-je , Madame , cette tendre conversation causa un si grand dérangement dans mes sens ; oui , Madame , je fus faisie & agitée de tant de mouvements de tendresse & de chagrin, que je tombai dans un évanouissement si terrible qu'on me crut morte , je dis absolument morte. On me transporta aussi-tôt chez Madame de Miran , où je restai encore plus de vingt-

quatre heures sans donner aucun signe de vie.

Ce funeste accident fut suivi d'une fièvre violente & d'un épuisement extrême ; je fus pendant plus de quinze jours sans connoissance. Mes yeux fermés, ma voix éteinte, mon sang glacé, pour ainsi dire, dans mes veines, ne laissaient aucune espérance de guérison. Cependant une crise heureuse me rappella encore à la vie. Le premier objet qui me frappa fut M. de Valville ; oui, je remarquai d'abord que ce cher Amant tenoit une de mes mains qu'il arrosoit de ses larmes. Ah Ciel ! m'écriai-je, quelle action de grace n'ai-je pas à vous rendre d'avoir conservé M. de Valville ! Mais ne seroit-ce point un songe, ou plutôt l'effet des cruels vapeurs qui me travaillent depuis si long-temps ? Hélas ! ne fût-ce que son ombre, il faut que je l'adore. Je lui serre la main, je fais mes efforts pour lever la tête, je lui parle, il me répond, ou pour mieux dire, nous parlions tous deux à la fois, & cette confusion avoit quelque chose de si touchant, qu'il n'est pas possible de l'exprimer. Les témoins de cette tendre scène fendoient en larmes, sans ménagement & sans précaution ; de sorte que ne pouvant se con-

tenir, ils pousserent des cris perçans qui furent entendus de toute la maison, & qui attirerent Madame Dorlin occupée à consoler Madame de Miran, que la douleur de me perdre tenoit allitée. Madame Dorlin, croyant que j'avois rendu le dernier soupir, venoit imposer silence aux assitans dans la crainte d'exposer les jours de ma chere mère; sa joie ne put se modérer, en me voyant recevoir les caresses de mon Amant, avec un souriro & une tranquillité qui ne font propres qu'à ceux qui aiment véritablement. Une nouvelle si peu espérée lui arracha des larmes, mais c'étoit des larmes agréables & paisibles, produites par l'amitié : aussi Madame de Miran, en la voyant rentrer dans sa chambre, soupçonna-t-elle ce qui les avoit causées. Ah ! Madame, lui dit-elle, je vois que Marianne est hors de danger ; Dieu en soit loué : je jouirai donc encore du doux plaisir de voir ma fille. Cependant cette espece d'alarme l'avoit tellement émue, qu'elle fut quelques jours sans pouvoir sortir de son appartement.

Il me semble, Madame, vous entendre dire : Eh ! bon Dieu, Marianne, finissez ces tristes récits, cela m'ennuie, me fatigue & jette mon esprit dans une mélancolie

qui me rend sauvage. Eh bien , j'y consens ; quoi qu'à vous dire vrai , j'aime à me rappeller sans cesse ce moment critique de ma maladie , puisqu'il a été le commencement de mon bonheur , & que depuis ce temps je n'ai que des éloges à faire de Monsieur de Valville.

Je passe donc légèrement sur cet endroit , je me persuade que vous le voulez ; encore deux ou trois petites phrases & j'ai fini. Car vous n'ignorez pas qu'une fille , quelque modeste qu'elle soit , ne se tait pas volontiers sur l'amitié & la tendresse qu'elle a su inspirer ; il en coûte trop à son amour-propre. Nous aimons , nous autres femmes , à nous applaudir des grâces que nous avons , & il n'y a point de preuves plus convaincantes qu'on a infiniment de ces grâces , que quand les personnes mêmes les plus aimables , nous assurent que nous en sommes bien pourvues. Tenez-moi donc compte , Madame , de l'effort que je fais , pour imposer silence à mon amour-propre , en passant légèrement sur deux articles aussi importans. Je dirai donc simplement que la vue & la santé de Valville , quoiqu'encore convalescent , ranimerent presque tout-à-coup mes esprits ; que mon transport amoureux produisit dans le cœur de ce tendre

Amant tant de joie & d'amour, qu'il fut en état de prendre possession de sa charge quatre jours après, afin de m'offrir sa main quand je serois guérie; qu'enfin la tristesse de Madame de Miran s'éclipsa comme un songe.

Eh bien, ne me feliciterez-vous pas d'avoir su faire de pareils prodiges en si peu de temps. Oh ! oui, Marianne, dites-vous, je veux bien convenir que vous êtes une Sainte à miracles; mais finissez, une fois pour toutes, vos langueurs, car je ne puis plus y tenir.

Volontiers, Madame, cela est fait pour le coup, je n'y reviendrai plus, tous mes chagrins sont finis. Ma santé se fortifia peu-à-peu, si bien qu'au bout d'un mois, je me vis enfin au comble de mes vœux. Vous pensez sans doute, que je veux parler de mon mariage avec M. de Valville : vous pensez juste, Madame; il se célébra cet heureux hymen avec une pompe & une magnificence sans égale, trente jours après cette époque, car j'ai bien retenu le nombre de ces jours-là, & c'est une chose que je n'oublierai de ma vie.

Nous voilà donc enfin, direz-vous, parvenues à la fin de votre Roman; oui c'est par-là qu'ils finissent tous; il est juste que le vôtre ait la même conclusion.

Pas tout-à-fait, Madame, j'ai encore quelque chose d'assez intéressant à vous dire, avant de terminer mes Aventures. Ne les traitez pas de romanesques, s'il vous plaît, il n'en fut jamais de plus vraies; celles qui me restent à vous raconter ne le sont pas moins, quoiqu'aussi extraordinaires. Ce n'est plus de Marianne, cette petite orpheline, sans pere, sans mere, sans parens, inconnue à tout le monde, & qui n'appartient à personne, dont je vais vous parler; c'est de Marianne, petite fille du Duc de K...., Seigneur très-distingué d'Ecosse, issu d'une des plus illustres & des plus anciennes Familles du Royaume, allié à cette Madame de Kilnare dont je vous ai parlé, & oncle de Madame Varthon, mere de ma rivale. C'est à cette terrible rivale à qui j'ai obligation de la découverte de ma naissance Voilà ce que j'ai encore à vous raconter, Madame, & ce n'est pas le moins frappant de l'histoire de ma vie. Oui, soyez assurée que vous prendrez plaisir à lire ce grand dénouement si avantageux pour moi, & si glorieux pour mon Amant, aujourd'hui mon époux.

Snuvenez-vous, Madame, que j'ai laissé à la Bastille Monsieur de Valville. Je vais encore vous rappeller des idées fâcheuses,

je veux dire le triste état où nous nous trouvâmes tous.

J'ai dit que pendant mon évanouissement on me transporta chez Madame de Miran. Valville, malgré son mal & sa faiblesse voulut me suivre : il étoit si touché, m'a-t-on raconté, de mes nobles sentiments, & de là force de ma tendresse qu'il résolut dès cet instant de me suivre au tombeau, ou de réparer les maux & les chagrins qu'il m'avoit causés. Sa jeunesse & la bonté de son tempéramment le tirerent d'affaire en moins de six jours ; mais la douleur amère que lui causoit ma maladie, retardoit son parfait rétablissement : ma convalescence fit encore chez lui un miracle, elle opéra plus que toute la Pharmacie. Enfin, Madame, touchée de son repentir, entraînée par mon tendre amour, je lui donnai la main, comme je vous l'ai déjà dit, un mois après notre entrevue à la Bastille. Ici le mystère de ma naissance se dévoila, le Duc de K... s'étoit transporté à Paris, & me reconnut pour la fille de son fils. Voici ce qui donna lieu à cet heureux événement.

Rappelez-vous, Madame, cet endroit où la Varthon avoit quitté le Couvent pour passer en Angleterre avec M. de Valville. Cette fille, au désespoir de n'avoit point

trouvé son Amant au rendez-vous, le crut infidele, & cette idée se fortifiant par le silence de Valville, elle se détermina à prendre le voile.

Madame de Kilnare, instruite des écarts de ma rivale & de sa résolution fit partir un Exprès pour Londres. La lettre qu'elle écrivoit à sa mere renfermoit un détail circonstancié de mon histoire & de ses amours avec mon Amant. Madame Varthon communiqua la lettre au Duc de Kilnare. Ce Seigneur trouva tant de connexité, comme il me le raconta ensuite, entre la catastrophe qui avoit causé la mort d'un fils unique qu'il aimoit tendrement & la mort de mon pere, & se sentit tellement touché de mes infortunes, qu'il se détermina tout-à-coup d'accompagner sa niece en France.

Depuis plus de dix-huit ans il pleuroit son cher fils, & n'avoit pu en avoir de nouvelles certaines. Ce qu'il savoit, & qu'il avoit souvent raconté à Madame Varthon, c'est que ce fils s'étoit marié à Venise, sans son consentement & malgré sa volonté, à une Demoiselle nommée Julie Morosini; qu'il étoit venu à Paris avec elle, où il demeura quatre ou cinq ans; que peu satisfait de son mariage, il avoit réfusé de lui envoyer de l'argent;

qui enfin, réduit à une fortune très-médiocre, il étoit parti pour Bordeaux, dans le carrosse de voiture, dans le dessein de trouver des amis qui lui facilitassent le moyen de passer en Angleterre avec son épouse, une petite fille de deux ans & demi, une Femme-de-chambre & un Laquais ; que le carrosse avoit été attaqué par des voleurs à un quart de lieue de Nouant, village situé sur la riviere de Loire, entre Orléans & Blois, & que plusieurs personnes avoient perdu la vie dans cette occasion. Il étoit encore informé du jour, de l'année & du mois auquel cette triste aventure étoit arrivée. Il se doutoit bien que son fils, avoit été tué ; mais il ne pouvoit se persuader que son épouse & sa fille eussent eu le même sort : cependant il n'en avoit aucune nouvelle, & c'est ce qui lui causoit d'amers déplaisirs. Il m'a dit qu'il relut plus de cent fois la lettre de Madame de Kilnare à Madame Varthon ; de sorte que ne doutant presque plus que je ne fusse les tristes restes de sa malheureuse famille, il passa en France pour s'en éclaircir.

Ils s'embarquèrent pour Nantes ; ensuite ayant côtoyé la riviere de Loire, ils arriverent à Nouant, environ trois

semaines après l'événement de la Bastille.

Vous vous souviendrez, s'il vous plaît, Madame, que j'ai dit dans la première Partie de ma Vie, qu'il y avoit dans le carrosse de voiture où je fus trouvée, un Chanoine de Sens, qui s'enfuit; que cinq ou six Officiers, courroient la poste, passerent quelques momens après que le carrosse eut été attaqué, & qu'ils me transporterent dans un petit village; qu'il y eut un procès-verbal de fait par une espece de Procureur-Fiscal du lieu. Veus pensez bien que le Duc, mon grand-pere, n'oublia pas de se faire donner une copie de ce procès. Ayant aussi appris que quelques Dames de environs, qui m'avoient estimée & caressée jusqu'à mon départ pour Paris avec la sœur du Curé, pourroient parfaitement lui faire mon portrait, il leur rendit visite. Elles l'informèrent, en effet, qu'ayant fait consulter les registres du nom des voyageurs, elles avoient appris que le Monsieur & la Dame inconnus y étoient inscrits sous le nom du chevalier de Flacour, & de Julie M...; qu'ils avoient pris cinq places, trois pour eux & pour une petite fille, & deux autres pour un Laquais & une Femma-de-chambre. A peine le duc eut-il entendu prononcer le nom de Flacour,

Flacour, qu'il s'écria : Ah ! c'est mon fils, j'en suis très-persuadé. Cependant, pour n'avoit aucun doute sur cet article, il résolut d'aller à Sens chercher le Chanoine, qui seul s'étoit sauvé de la fureur des voleurs. Cet Ecclésiastique avoit encore l'idée si présente de cette funeste aventure, qu'il fit un portrait très-ressemblant du chevalier de Flacour, de son épouse & de moi. Il ajouta que malgré la jeunesse où j'étois alors, il me reconnoîtroit aisément, ayant remarqué que j'avois, aussi bien que mon pere, une marque à côté de l'œil droit, c'est-à-dire, une fraise imperceptible, mais si parfaitement formée, que rien n'étoit plus facile que de me reconnoître par ce signe.

Vous l'avez remarquée mille fois, Madame, cette jolie fraise, en m'assurant que c'étoit un agrément de plus pour mon visage. En un mot, le Duc fit tant de perquisitions, & prit de si justes mesures, qu'il fut absolument persuadé que j'étois sa petite fille. Impatient de me voir, il se transporta à Paris, & se rend avec Madame Varthon au Monastere où elle avoit laissé sa fille, & où ils croyoient me trouver. On ne peut nier, Madame, que ma rivale ne possédât de très-bonnes qualités.

Non, elle n'étoit point méchante; elle n'étoit qu'imprudente & amoureuse. On doit même dire que sa tendresse pour M. de Valville étoit très-pardonnable. Vous l'avez connu en ce temps-là, Madame; c'étoit le Cavalier le plus accompli qu'il y eût à Paris. La Varthon, surprise au possible de voir sa mère, & de la savoir instruite de ses amours, ne put lui refuser l'aveu de ses intrigues avec Valville. Oh! cela ne pouvoit se faire sans raconter jusqu'aux moindres particularités de mon histoire, & comme elle rendoit intérieurement justice à ma droiture, à mon bon cœur & à mes graces, elle attendrit de nouveau le Duc son oncle, qui, ayant appris que je n'étois plus dans ce Couvent, voulut aller sur l'heure chez Madame de Miran, accompagné du Chanoine, de sa niece & de ma rivale, perluadé qu'il apprendroit de mes nouvelles. Arrivés ensemble chez Madame de Miran, on leur apprit mon mariage avec Valville, & qu'on le bénissoit dans une salle où il se trouvoit une compagnie nombreuse & choisie. Ce vénérable vieillard, ayant percé la foule pour être témoin de la cérémonie de mon mariage, sauta à mon cou en arrosant mon visage de ses larmes. Ah! ma chère

fille , s'écrie-t-il , reste malheureux d'un fils unique cheri , je vous retrouve enfin. Que vous m'avez couté de douleurs & de soupirs ! Là , les sanglots lui couperent la parole. Jugez , Madame , de mon étonnement ; vous pensez bien qu'il fut extrême. Tous les convives , attentifs à un événement si extraordinaire , ne purent refuser leur attention au récit que fit le Duc. Le Chanoine ayant confirmé que j'étois certainement la petite fille qui étoit dans le carrosse de voiture , il seroit impossible d'exprimer la joie & les applaudissemens de toute la compagnie : celle du Duc , sur-tout , fut inexprimable. Oui , j'entreprendrois en vain de peindre au naturel les transports de ce digne Seigneur. Tendres embrassemens , ravissante joie , expressions touchantes , tout fut employé pour me donner des marques de sa tendresse. Je sentis aussi de mon côté certaines émotions de cœur si douces , que je me prêtai volontiers à ses excessives caresses. Je passe légèrement sur cette heureuse entrevue ; les termes m'échappent pour en faire sentir toute la douceur.

La haute naissance & les grands biens que le Duc de Kilnare possédoit , & qui devoient me revenir après sa mort , me

donnerent de nouvelles graces ; tout le monde avouoit que je méritois un tel pere ; mais tous n'étoient pas contens de cette étrange métamorphose. Ceux qui m'avoient meprisée & persécutée, avoient de la confusion pour voir avec un œil indifférent une élévation aussi imprévue : je sentois parfaitement que leur orgueil en souffroit ; mais bien loin de me prévaloir de cette mortification , je tâchois de d'effacer par mes caresses le reproche intérieur qu'ils se faisoient à eux-mêmes. Enfin , je puis dire , sans vanité , que Marianne , petite-fille d'un Duc , ne fut pas plus fiere que Marianne inconnue & sans parens.

Cependant , Madame , croirez-vous que , malgré ma conduite simple & telle qu'elle avoit été jusqu'ici , M. de Valville me parut fâché ; mais je dis très-fâché , de la découverte de ma naissance ? Il se persuada que la tendresse pouvoit faire place à l'ambition ; que mon grand-pere , informé de son inconstance & des vifs chagtrins qu'il m'avoit fait effuyer , refuseroit d'aprouver notre hymen. Rempli de ces funestes pensées , une extrême tristesse s'empara de son esprit. Ce changement ne méchappa point ; je voulus en savoir la cause : il obéit , & me communiqua ses

soupçons, d'un ton si douloureux, & avec un délespoir si marqué, que je m'écriai en pleurant amérement ? Ah ! cher Epoux, qu'elle injustice horrible me faites-vous ? Est-il possible que vous ne connoissiez point encore mon cœur ? Ne vous ai-je pas répété cent fois que ce n'est ni votre fortune, ni votre naissance qui m'ont portée à vous aimer avec la dernière tendresse ; mais uniquement votre personne & votre mérite ? Soyez donc persuadé, je vous prie, que la plus brillante couronne de l'univers ne seroit pas capable de me faire manquer à la foi que je vous ai jurée : si je ne pouvois être à vous, je ne serois jamais à personne ; sans attendre sa réponse, je courus avec vitesse trouver le Duc de K.... mon grand-pere, qui étoit dans l'appartement de Madame de Miran. Je me jettai à ses pieds, & lui fis un portrait si expressif de ma tendresse pour M. de Valville, & des obligations que j'avois à Madame sa Mere, que le Duc en fut attendri, & qu'il convint sur l'heure avec Madame de Miran de me reconnoître pour sa fille & son unique héritière.

Je puis vous dire, Madame, que jamais union n'a paru faite sous de meilleurs auspices : oui, je me flatte que l'Amour a

allumé le flambeau de l'hymen du feu qui ne s'éteindra jamais. Depuis cet heureux jour, nous avons vécu comme deux Amans qui ne se connoissoient d'autres plaisirs que de s'aimer, de se dire qu'ils s'aiment, & de se le répéter sans cesse. L'Officier dont je vous ai parlé, qui m'avoit fait des propositions de mariage est presque toujours dans notre compagnie. Madame de Miranne me perd, pour ainsi dire, jamais de vue, tant sa tendresse est extrême, Madame Dorsin ne fauroit être deux jours sans nous, ni nous sans elle. En un mot, nous passons la vie la plus délicieuse qu'il soit possible d'espérer dans cette vie.

Telles sont, Madame, les aventures de ma vie : c'est une chose que vous avez exigé de mon amitié. Soyez satisfaite ; j'ai rempli fidélement le plan que vous m'avez prescrit. Enfin, mon ouvrage est fini ; voilà sans doute un Livre de plus dans le monde. Les jugemens q'on en fera, seront divers ; il choquera les uns, il satisfera les autres, tout cela selon leur goût plutôt que selon la qualité de l'ouvrage.

Quand un Livre seroit mauvais, il risque, au moins pour un temps, de passer pour bon, si l'Amour a un parti formé dans la

République des Lettres ; de même il risque de passer pour mauvais, quand même il seroit bon, si l'Auteur est un inconnu. Quoi qu'il en soit, je vous ai donné mon Histoire pour ce qu'elle vaut ; soit qu'elle plaise au Public, soit qu'elle ne plaise pas, je serai très-contente si elle vous a amusée. Adieu, Madame ; & tenez-moi compte de ma complaisance.

F I N.

